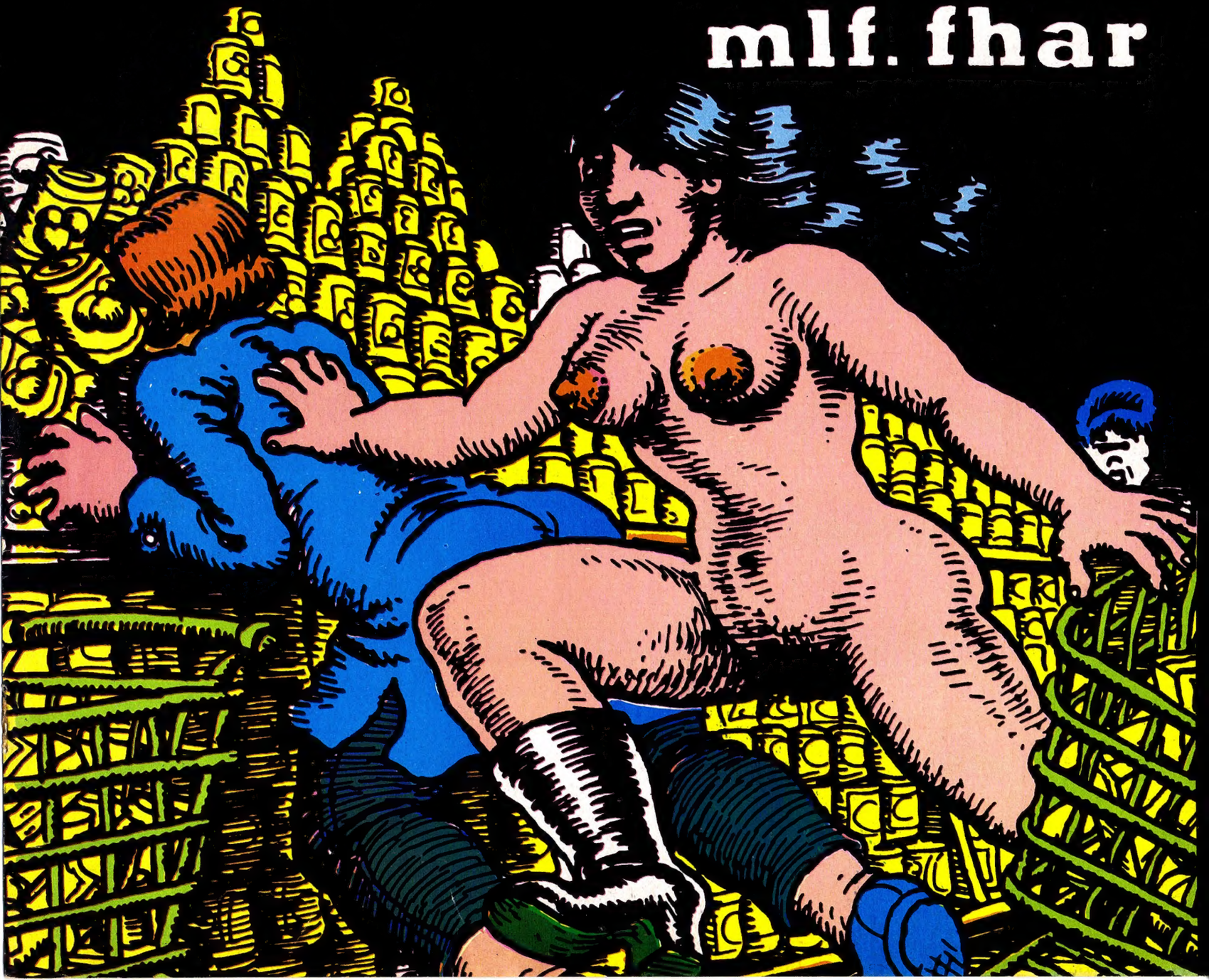
ACTUEL

novapress

NUMÉRO 25 NOVEMBRE 1972 4F

la débandade du phallus

mlf. fhar



Actuel est mort

Sous prétexte de mettre au point une nouvelle formule super je ne sais quoi, *Actuel* se suicide involontairement. Le pauvre petit ! Va-t-on l'aider à refaire sa vie ? Va-t-on s'abonner pour mille balles à un canard qui ressemble de plus en plus à la presse qu'il critique et qui semble vouloir récupérer tous les lecteurs de diverses revues (*l'Express*, le *N. Obs.*). Il y a déjà le format du *Nouvel Observateur* et la publicité « Honda » du style de *l'Express*.

A quand la publicité pour les fringues minets et pour les produits de beauté !

Il est certain que vous gagnerez plus de fric, mais alors trouvez un autre titre qu'*Actuel* et laissez ce dernier mourir en paix.

En plus vous exposez votre bilan : « Nous aimons bien changer de formule et de contenu sinon d'idées. » Ne vous inquiétez pas, vous avez parfaitement réussi et votre papier est en effet plus beau, il fait plus sérieux, moins revue underground. Les gros bourgeois que vous critiquez si souvent vont bientôt vous lire et même s'abonner. Encore deux ou trois nouvelles formules et vous aurez du fric et un tirage très « honnête ».

Rassurez-vous, je lis votre journal depuis le premier numéro, ce n'est donc pas une critique frigide, puisque j'ai vécu cette expérience avec vous et en même temps. Qu'exprimer d'autre qu'un profond dégoût envers ce besoin de fric qui vous a bouffé !

Mais au fait, qui dirige *Actuel* ? Pondez-vous un article sur la marche du journal, les objectifs de la direction, l'activité extérieure des membres de la rédaction. On comprendra, alors ! J'ai oublié aussi les mots croisés, qui manquaient, évidemment !

Je m'arrête parce que ça me dégoûte de bousiller la revue que j'attendais chaque mois...

De toutes façons vous n'en parlerez pas dans votre courrier « Lecteurs parlent aux lecteurs », car tous les anciens lecteurs, les vrais, se mettraient à écrire. Mettez quelques phrases et vous verrez que je ne suis pas seul. Recommencez comme avant ou alors allez vous faire chier ailleurs chez vos petits bourgeois doucement récupérés au fil des ans !

R. Vetzel.

Edukation

Séville - 8 septembre 1972 : Une fille de 19 ans essaie de se jeter du haut d'un bâtiment de quatorze mètres, l'« Institut » où elle avait été placée « si elle ne rentrait pas chez elle ». Le maire l'a convaincue en ce sens. Ce collège appelé « Patronato para la proteccion de la mujer », appartient à l'Etat et est dirigé par des bonnes sœurs : elles sont chargées des enfants « difficiles » de la région.

Les filles ont une sortie accompagnée de deux heures par mois, le courrier est surveillé (seuls les parents peuvent écrire), les chambres individuelles ont une petite fenêtre grillagée donnant sur la cour intérieure. La porte de chaque piaule est bouclée pour la nuit.

Lever à 6 h 30, messe obligatoire tous les jours suivie de méditation, vérification de la tenue (pareille pour toutes) et de la toilette, les cheveux doivent être coupés court, et pas le droit de se maquiller. Bouffe à 8 h ; cours de 8 h 30 à 12 h 30 ; rebouffe à 1 h ; cours de 1 h 30 à 4 h 30 ; étude de 5 h à 7 h 30 ; rebouffe ; 8 h salut à la chapelle ; 9 h extinction des feux dans les piaules. Comme elles sont censées y dormir, les filles ne doivent pas y avoir de bouquins ni de matériel pour écrire : l'étude est là pour ça. Il arrive qu'en pleine nuit il y ait un appel (moyenne : 3 fois par mois).

Maintenant la fille a été internée dans un hôpital psychiatrique.

Nous n'avons pas très bien compris si tu es hypocrite, franchement con, ou si tu nous aimes trop. Hypocrite un brin, tout de même, parce que tu ne vas pas nous faire avaler que tu passes sans payer au travers des portillons du métro, que tu n'as jamais acheté une chemise de ta vie, que tu vas au cinéma gratuitement en te faufilant dans la cabine du projectionniste par les toilettes du bistrot d'à côté, que tu n'as jamais mis un sou dans la caisse de ton boulanger et que tu n'entretiens aucun rapport suspect avec cette vilaine invention qu'on nomme blé, fric ou argent. Tu n'es pas différent de nous, et tu n'as pas le choix, mais tu oses nous engueuler, nous et pas les autres, parce que tu exiges que nous fassions preuve de cette pureté idéale qui n'existe que dans ta tête. Ça va pas, non ? Un journal ne s'imprime pas sur des courants d'air et les tarifs des papeteries ont augmenté pour nous aussi. On n'y peut pas grand-chose. Jusqu'à présent, Actuel a plutôt perdu du fric et, depuis peu, commence à peine à couvrir ses frais. Quant à la publicité — et n'y en a pas beaucoup on n'en veut que ce qu'il faut elle ne nous a jamais fait ôter, changer ou rajouter une ligne de texte. Une page comme la dernière fois, cela permet simplement de verser une pige à quelques rédacteurs ou dessinateurs. Les mecs qui bossent avec nous monnayent leur talent, et nous les payons hélas ! souvent mal. Briser ce « cercle vicieux », c'est-à-dire ne payer personne, c'est faire un journal que tu ne liras jamais.

Un passe-temps confidentiel pour oisifs, ce que nous sommes loin d'être. Or, que voulons-nous ? Diffuser auprès d'un maximum de personnes les idées auxquelles nous croyons, une information que l'autre presse refuse, et donner à un certain nombre de gens une occasion de s'exprimer, qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Cela suppose un public, c'est-à-dire des dizaines de milliers de personnes qui aient envie de nous lire — et cette envie-là ne naît guère à la vue de quelques slogans et d'un peu de papier noirci. La beauté, c'est surtout de l'énergie de maquette et un gros tirage qui permet d'accéder à de belles machines au même prix. On passe six nuits blanches par mois pour produire Actuel, en plus du boulot quotidien que nécessite un journal. Alors, crois-moi, s'il meurt, ce sera des lassitudes combinées d'une rédaction vissée à la machine et de lecteurs qui s'enfermeraient dans la passivité.

T'es quand même faux-jeton : tu ne crois pas vraiment que nous cherchons le succès, le pognon et le tableau d'honneur à la fin du trimestre. Sinon, tu ne prendrais pas la peine de nous écrire. Tu cesserais de nous lire. Or, tu nous lis depuis le début et tu sais très bien qu'on peut se gourrer, faire par erreur la couverture de l'Humanité-Dimanche ou rater les couleurs de quelques pages. Imagine deux minutes les problèmes qui se posent à un journal qui ose changer, parce qu'il pressent la routine, les habitudes, la léthargie. Alors quoi ! Tu nous vois à quatre-vingt-quatre ans radoter le même canard sous le poster d'un Jagger poudré comme une Dietrich en sifflotant Satisfaction ou les mots d'ordre répétitifs d'un underground de complaisance ? Tu ne crois pas qu'il faut changer les choses, quitte à risquer et à faire quelques franches conneries, plutôt que de finir au musée des fossiles ou au catalogue des groupuscules. Qui dirige Actuel ? Un petit groupe de rédacteurs — dont les noms figurent au sommaire — qui viennent du gauchisme et ont reniflé l'autre presse pour mieux s'en écarter. Et si tu veux tout savoir, nous n'avons pas le temps d'avoir des activités extérieures à la production du canard.

Nous le regrettons souvent. Dans nos vœux secrets, il y avait un quinzomadaire bourré d'informations, de combines, d'idées pratiques, d'actions possibles. Seulement, nous n'avons pas l'argent pour le réaliser, pas assez d'énergie pour travailler toutes les nuits, pas assez de lecteurs qui nous envoient des informations, font des trucs, nous branchent sur les rares choses qui se passent. Nous aimerions être sûrs que ce n'est pas un journal gratuit, que tu cherches, et démago à mort, utopiste et merveilleux, un bon soporifique qui n'aurait, par définition, qu'un seul numéro. Qui le lirait ? Cette merveilleuse élite tout à fait « in » qui ne fait rien de peur d'en prendre les moyens ? Et les informations, et les annonces, tu irais les chercher au Figaro ? C'est vraiment bien de rêver, mais j'en connais qui ne s'en remettent pas quand ils se retrouvent nez à nez au réel.

Sommaire

	Pages
MLF	4
FHAR	8
En attendant le grand soir	10
La maison, les cimetières	12
Underground	14
Ecologie, combines	16
B. D. Crumb : Pierrot le plombier	19
Les gauchistes de la Science-Fiction	22
La danse du sperme	
Quebec overground	
Le matin des sociologues	
La vie difficile des groupes français	
Trash : l'underground n'est plus à la mode	
Mozik	
Petites annonces	
Cinéma-livres	
Bali Barong	
Manipulation, provocation	

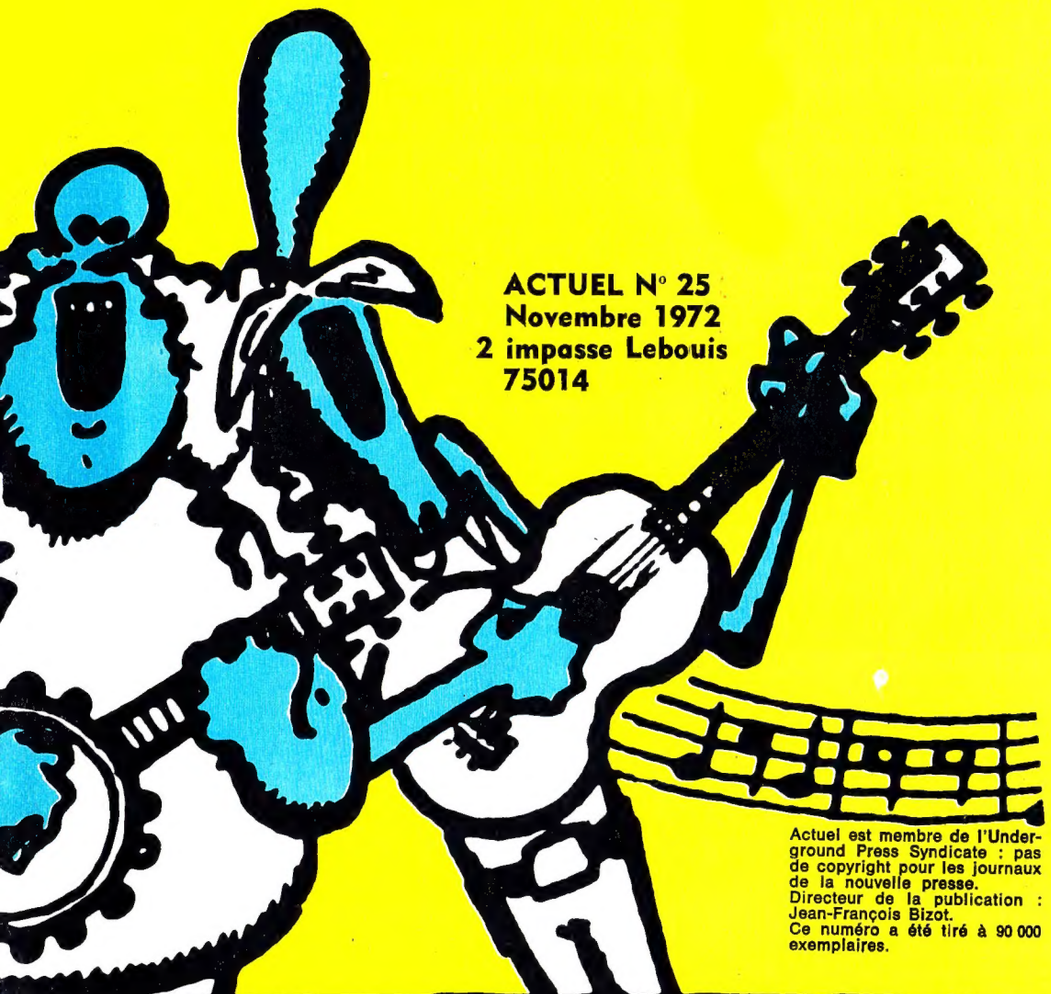
murmure dans les chambrées

Le jeune Wantiez a été incorporé avec la classe 04/72 au 9e Régiment des hussards situé à Sourdun à quelques kilomètres de Provins (77). Immédiatement dirigé sur le 1er Escadron commandé par le capitaine Loubet, il fut, dès les premiers jours, remarqué par ses supérieurs. On le surprit notamment en train de « fumer », ou sous l'emprise du haschisch. On passa toutefois l'incident sous silence, comme cela s'est vu pour des cas, d'ailleurs nombreux, du même genre.

Au moment du départ en manœuvres du quartier pour le camp militaire du Valdahon, Wantiez demeura introuvable. Armes à la main, un détachement de hussards le rechercha en vain. Quelques heures plus tard, il se présenta lui-même aux autorités militaires. « Un malade, dit le capitaine, j'espère qu'ils n'attendront pas trois mois pour le réformer ! »

Le régiment revint au camp, et Wantiez se fit remarquer par sa « mauvaise volonté et son mauvais esprit permanent ». Ses chefs le considéraient comme un meneur. Plus tard, il eut une altercation avec un maréchal-des-logis (sergent dans l'infanterie) très imbu de sa mission. Sans violence, sans le frapper, Wantiez saisit le sous-officier au col. Convoqué devant le capitaine, il traita ce dernier de con. Résultat : quatre-vingt-dix jours d'arrêt de rigueur. Peu après, il frappa une jeune lieutenant qui lui refusa l'heure de la douche, accordée d'ordinaire aux détenus. Où va-t-on l'expédier, Wantiez ? A Fresnes ? Aiton ? Dans les chambrées, le soir, il y a comme un murmure.

Un Hussard



ACTUEL N° 25
Novembre 1972
2 impasse Lebouis
75014

Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90 000 exemplaires.

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud
Jean-Paul Ribes

Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre

Maquette :
Claudine Maugendre
Didier Chapelot

Administration :
Anne

Publicité :
A.B. Kamir

Secrétariat :
Jackie

Composition :
N.P.P., 29 rue du Soleil, Paris-20e

Photogravure montage offset :
Eurographic :
32 rue des Annelets, Paris-20e

Tirage :
Istra-Strasbourg
16 avenue Hoche, Paris-8e

Ont participé à ce numéro :
Nathalie Amoureux
Benjamin Baltimore
Basilou
Richard Belfer
Patrice Blanc-Francart
Costric
Claude Denu
Jean-François Fogel
Yves Frémion
Martine Gilson
Yves Gloux
Jesse Gomart
Jim Haynes
Claude Geindre-Hennequin
Guy Hocquenghem
Dr Hachis-Buisson
André Laude
Janique Laudouar
Mano de Lesseps
Anne-Marie Lagobrun
Daniel Riche
Bernard Thomas
Michaël Zwerin

24
26
28
30
32
34
36
40
42
44

Graffiti

J'ai envie d'écrire, de parler un peu de moi. Il va bientôt falloir songer à vivre, une vie qui sera peut-être large et longue avec plein de gens que je ne connais pas. Nous allons nous rencontrer, dans une rue ou dans un bar — parce que j'aime bien boire... Samedi j'ai rencontré une fille qui s'appelle Françoise. C'est une divinité qui rit beaucoup. On a le même caractère mais elle ne boit pas. Elle cause sans arrêt et elle aime bien danser le jerk. Moi je ne danse pas, ou mal, et j'écris tout ça parce qu'il s'est enfin passé quelque chose dans ma vie. Je suis sous mes couvertures avec une lampe de poche, et j'écris tout ça. Demain, je vais rentrer au bahut. Alors j'écris, avec un stylo rouge sur un cahier Oxford. Merde. Encore l'impasse.

Iris.

Lentin se défoule

Alors Lentin se défoule sur le Bagas cheap festival et l'ADAME. Ça m'a valu depuis ce matin une ribambelle de coups de téléphone, c'est moi qui trinque pour le moment. Résultat : deux rendez-vous dans la journée à essayer de peser le pour et le contre, pas facile devant des acharnés.

L'ADAME fera certainement appel à son droit de réponse, je crois que c'est normal, car je ne vois pas pourquoi Lentin s'est défoulé comme un con sur Association qui n'a eu que le malheur d'exister, d'essayer d'avoir du poids, et puis merde pas de pêche. Faudrait pas oublier qu'à Bordeaux, il n'y a que trois ou quatre salles **possibles** ! Un café-théâtre (possible, bis) et quatre M.J.C. vivotantes (hum hum). Ils m'ont dit que l'ADAME n'avait fait que patronner le Festival, ils réclament à corps et à cris un rectificatif car pour leur image de marque ici, pas très très bon.

Ici, **Actuel** est encore le grand livre saint de Paris, avec Manitous et grand chef. Si vous laissez un groupe devant un commentaire équivoque comme a dû le subir Stradivarius : il va être heureux, tiens, le chargé de presse de faire passer ça dans le Book-press.

L'ADAME fait quelque chose, dégommons, dégommons, Stradivarius, bon violon, on en garde une corde. Mais silence complet sur les deux seuls groupes qui vont tourner cet automne, cet hiver. Absynthe et Archipel (l'un hard-rock maintes fois dissous et reconstitué, affublé d'un disque), l'autre, petit nouveau de la scène bordelaise (eh oui, merde y'a pas que Paris !) risquent de faire bien mal, aussi me permettrai-je, pour toute information de ce mois, d'envoyer (si j'y pense et avant la date prévue) un papier rapide sur eux.

Comme je me suis offert un militant-militant (pure race certifiée) d'Occitanie, qui a proposé de me vider, n'appréciant pas du tout mes vannes, je vous parlerai de mes impressions écologiques des Parisiens qui veulent plus entendre parler de communautés, fini tout ça, révolu, on y croyait, bof terminé, écologisons donc à tour de bras, c'est la mode, mais l'appliquer, c'est autre chose.

Je ne parle pas sous l'influence du militant qui voulait foutre des usines partout en Occitanie pour faire cesser l'exploitation colonialiste du Nord.

Bon, mon colonialisme parisien, c'est le zonard qui vous prend en stop, vous offre à bouffer dans un coin où des centaines d'autres ont bouffé avant lui, parle de Reich et d'écologie, et jetant ses détritus du repas dans les broussailles comme les autres, mais lui a des «idées» et s'en fout, il vit à Paris métro où tous ont l'air crevards et têtes à se flinguer, des rues où se baladent les prothèses humaines (voitures) qui bouffent les sous-sol du tiers-monde et d'Aquitaine en particulier.

Dominique Reffay
4 avenue Edouard-Bourleaux
33140 Pont-de-Maye

P S Underguide
Ceurcle deus Jores Occitans
25 rue Louis-Liard, 33 Bordeaux
Permanence :
mardi, jeudi, vendredi, samedi après-midi.

Vieux, merci d'avoir écrit.

la débandade du phallus

Elles, ils, ne veulent plus être ces choses forgées par deux mille ans de société mâle. Leur révolte est radicale. Il ne s'agit plus de changer la vie mais de se retrouver ou de se découvrir. Mano de Lesseps et Claude Hennequin, militantes M.L.F. du groupe « féministes révolutionnaires » racontent la longue marche des femmes. Guy Hocquenghem, militant du F.H.A.R., rêve de détruire les frontières qui séparent les sexes. D'autres, le groupe 5 du F.H.A.R., témoignent.

Octobre 1972.

« Dégagez, circulez, dégagez ».

« Elle a 17 ans, elle travaille, elle passe mercredi au tribunal pour enfants à huis-clos ! Comme chaque année un million de femmes, elle a avorté clandestinement. Allons-nous la laisser seule devant ses juges ? » La voix est haute, claire, à la limite du cri.

« Ne restez pas là, ça va cogner », ronchonne le flic qui déjà sort sa matraque. Charge. Coups bien ajustés, dans la figure, au ventre. La virilité bien connue de la police parisienne a trouvé une cible. Aujourd'hui on tape sur les femmes. On embarque aussi. La place de l'Opéra se vide, le drugstore se remplit. Des groupes parcourent les rues avoisinantes. C'est la rentrée du M.L.F. On ne s'attendait pas à une telle violence de la part de la police. Des filles disent : « C'était une manifestation mal préparée. »

Deux jours plus tard, pourtant, Marie-Claire est relaxée.

Octobre 1970.

Dans un concert de cris, de hurlements et de rires, l'A.G. du M.L.F. vient de s'ouvrir. Toutes des hystériques pour sûr ! Moi, je suis un « mec ». Je regagne la porte, laissant là mes copines. Un peu triste, mais on m'a expliqué. Et puis il y a toujours l'A.G. du F.H.A.R., qui se tient à côté, et là on me laissera entrer.

C'était il y a deux ans. L'âge d'or des Beaux-Arts, les A.G. Le M.L.F. nous fascinait. Existait-il, ce mini-mouvement ? Elles étaient une centaine, mais elles faisaient du bruit. Elles allaient faire des choses aussi, elles se parlaient et nous, nous étions réduits au rôle de spectateurs. Il fallait leur demander de nous raconter. Un jour elles se mirent à chanter. Dans les rues, aux réunions « mixtes », dans les locaux que hantaient les gauchistes, on entendit « la complainte de l'avortée », « l'amour entre nous, aux hommes la guérilla » ou encore « Non, non Debré », samba anti-nataliste.

Et puis il y eut la fête des mères. On n'allait pas laisser passer ça. En 1971, ce fut dans un square du 13e. Monument aux mères, monument aux mortes. Après une promenade-manif sur un marché, ce fut la fête de cette pauvre statue. Ornée, pavoisée, couverte de banderoles et d'enfants rieurs. Un tract disait : « Maman, je ne te souhaiterai pas bonne fête ». L'année suivante — le mouvement a-t-il mûri — on inverse la proposition : « Mon enfant, si tu veux me souhaiter ma fête, ne choisis surtout pas ce jour-là ». Deux cents filles, jupes bleues, socquettes blanches et nœuds dans les cheveux, suivent une digne vieille dame toute de noir vêtue sur les Champs-Elysées. Elles vont chez M. Pompidou chercher la médaille de la mère la plus méritante. Quarante-cinq de ces attardées finirent cette belle journée au commissariat.

A la sortie d'un lycée, dans le quatorzième arrondissement, plusieurs jeunes filles vêtues de blanc prirent un jour position. Elles distribuèrent à toutes les élèves de mystérieuses petites pilules colorées. Questions ? Explications. « Pourquoi n'avez-vous pas le droit de faire l'amour ? Parce qu'on vous refuse la contraception. Aujourd'hui ce sont des smarties que nous distribuons. Demain c'est à vous de jouer. »

Regardez : ça s'appelle « la Solitude ». C'est une sorte de grande bâtisse, un château néo-gothique sorti de l'imagination tourmentée d'un Viollet-Leduc de banlieue et de la bourse gonflée d'un chocolatier du siècle dernier. Trente filles y vivaient comme dans un couvent. Elles avaient toutes la double particularité d'être mineures et enceintes. Renvoyées de leurs écoles par des directeurs soucieux de maintenir la morale, elles se sont retrouvées un jour ici, au Plessis-Robinson, avec leurs deux valises et leur gros ventre. La prison. Pas de sortie, sinon par trois et pour quelques heures, le dimanche matin ou le jeudi après-midi. On ne sortait du collège que pour aller à l'hôpital, la belle promenade, et quel accueil. Une fille du Plessis raconte : « Pour l'accouchement, je suis allé à Port-Royal. On m'a traité comme une véritable salope. Comme je me rebiffais, on m'a dit : « Tu es bien contente de trouver cet hôpital pour te prendre en charge ». Eux aussi ont décidé de nous faire « expier » notre faute. »

En décembre 1971, les filles font la grève. Soutenues par le M.L.F. Elles obtiendront quelques satisfactions et des promesses. Le régime des vacances est assoupli, mais on vide toujours les filles enceintes des lycées... On a diversifié les enseignements et l'internat s'est transporté de quelques dizaines de mètres, au-delà d'un grillage hermétique, dans l'hôtel maternel, ouvert au mois de mai. Là, on reçoit des mères célibataires qui ont déjà accouché. C'est la prison dorée. Tout est propre, lisse, feutré, emmerdant et cloisonné. Chacune dans sa chambre. On ne se connait qu'au même étage. C'est l'étouffoir.

C'est dans un hôtel maternel, celui d'Issy-les-Moulineaux, qu'eut lieu la première grève des « mères célibataires ». Là aussi on fit des concessions. On accepta que les résidentes participent au choix des éducateurs, discutent le règlement.

Le dernier dimanche de juillet, des filles qui revenaient au foyer après une journée à la campagne eurent la surprise d'apprendre qu'elles étaient à la rue. Le foyer fermait le jour même sans préavis. Décision conjointe de la Croix-Rouge et du ministère de l'Intérieur. La plupart des filles furent réparties dans une demi-douzaine de foyers fort éloignés les uns des autres. Sans argent, sans travail, sans logement, elles durent se réfugier là où elles purent. Elles et leurs enfants (1).

Maternité, contraception, avortement, ce furent des concepts stratégiques. Elles ne veulent plus être marquées au fer par la **fonction** maternelle. Celle qui manifeste avec énergie, le 9 octobre, pour le **droit** à l'avortement est enceinte jusqu'aux yeux. Et alors ? Pauvre pantin que celui qui ricane lorsqu'une lycéenne, matraquée par les C.R.S. lors de cette même manifestation, crie « Maman ! ».

Encore. Des femmes se mettent en grève à Troyes. Elles viennent, magnétoscope à la main. Elles discutent, interviewent, témoignent. Des centaines de femmes — avant que paraisse **Coup pour coup,** le film de Karmitz — verront qu'une grève peut aussi être l'occasion de mettre à jour d'autres problèmes que celui de quelques centimes d'augmentation.

« Nous avons quelque chose en moins », titrait **le Torchon brûle.** Voilà qu'elles se mettaient à créer, là où les autres, les hommes, répétaient tristement leurs slogans sagement scandés. Elles ne veulent pas qu'on les dise politiques, mais cherchent dans leur pratique une autre révolution.

Première étape : elles s'acharnent à trouver cette image d'elles-mêmes qui romprait le plus catégoriquement avec celle qu'on veut leur imposer. On ne passe pas d'une image aliénée et aliénante à un être pleinement vécu, il faut des images-relais. Et tant pis si cela donne prise à certaines caricatures et tape sur certains nerfs. Ou tant mieux.

Les cheveux rouges de henné, les bottes, ce refus tout aussi bien de la minette que de la grisaille des employées de bureau : on reconnaissait dans la rue une fille du M.L.F. Aussi leur langage au féminin, comme ces Black Panthers qui parlaient noir. Aujourd'hui, au quarteron d'intellectuelles du début, aux gauchistes en rupture de ban sont venues s'adjoindre des ménagères et, parfois, des ouvrières. Claudine, 32 ans, travaille dans une usine d'électronique comme bobineuse. Elle est venue au mouvement en signant une pétition pour l'avortement, sur un marché : « Ce qui me valut une engueulade de la part de Julien, mon petit ami, lorsque je lui ai appris. Il m'a dit : « Sais-tu seulement si ce ne sont pas des communistes? » Puis elle vint aux réunions : « La première fois, j'étais sciée. Je m'attendais à trouver des filles du genre professeur. Elles étaient toutes en pull et en pantalon. J'étais la seule en robe. Pas une qui ait eu l'air surprise de me voir. Je me suis mise à parler, à parler... J'étais bien. Ça me changeait de l'atelier où on se dit vous et où on s'appelle madame. »

Pour d'autres groupes, il importe de ne pas arrêter la recherche. Il faut d'abord aller au bout de ses fantasmes et, en les vivant, s'en libérer. Leur problème n'est pas d'être « acceptées » en tant que femme, non plus que de s'accepter mais

de donner vie à un être sans normes et sans frontières. Idées et comportement iront au bord de la provocation. C'est le cas des Gouines rouges.

« Nous avons assez envie de construire un mur de la libération de la femme square des Innocents, à l'endroit où l'on enfermait les femmes adultères pour le reste de leurs jours alors que leur complices, blanchis de tous soupçons, passaient tranquillement dessous. » Un mur sur pilotis, bien entendu, pour que les mecs, ces ignobles martiens au sexe curieusement pendu, ne viennent pas pisser dessus. Mais les Gouines rouges, qui projettent volontiers la parthénogénèse et le ghetto féminin, échaffaudent d'autres projets tout aussi colorés : kidnapper les vierges dans les églises, ou lancer des slogans dévastateurs dans les manifs. Au-delà du folklore, elles proclament du haut de leurs talons ferrés que l'homosexualité est un comportement politique.

Chez une journaliste, une pièce enfumée. Partout, sur les coussins, les lits, les tables, des filles. Elles se sont réunies sur un thème : le corps. But : écrire un bouquin. En fait, c'est aussi une séance de psychothérapie de groupe. Celles qui sont enceintes et celles qui sont lesbiennes, celles qui sont au M.L.F. et celles qui ne le sont pas osent parler. L'une d'elle, qui a été longtemps paralysée par un accident de voiture, pose la question : « Est-ce que finalement nous ne sommes pas toutes paralysées ? Enfermées dans des critères arbitraires, trop grosses, trop maigres, longues jambes, petits seins... Et la bouffe? Et l'orgasme cher au mâle ? Sommes-nous toutes hystériques ? C'est vrai, on devient laide quand on n'est pas aimée. Même quand les femmes s'aiment entre elles, la souffrance existe : on grossit, on maigrit sans savoir pourquoi. Comment faire ? » Le M.L.F. ne donne pas de solution mais l'immense possibilité, toujours à partir de l'expérience vécue, de poser les questions d'une façon neuve et presque innocente, sans s'embarrasser des connaissances dictées par l'idéologie mâle. Pas de maquillage et pas de soutien-gorge : c'est une position politique, un point de non-retour.

Un mouvement, des tendances, des groupes. 70 % des filles savent à peine qu'il existe deux tendances : les « féministes révolutionnaires » et « psychanalyse et politique ». Elles ne se sentent pas concernées. Des chefs, des individus s'opposent. Elles appartiennent parfois au même courant. Est-ce à dire que le mouvement est « divisé » ? Non. On ne s'accorde pas, voilà tout. Il y a place pour toutes les initiatives, chacune peut suivre son idée, sa recherche. Le mouvement ne tranche pas : il fait sa richesse des oppositions. On ne cerne pas le M.L.F., on ne le décrit pas. Qui en fait partie ? Ces femmes portugaises qui, dans un grand ensemble, décident de se réunir pour discuter, sans qu'il y ait jamais eu de contact avec « l'organisation » ? On n'adhère pas au M.L.F. On se sent dans le mouvement ou non. On se retrouve à quelques-unes dans un appartement ou dans une chambre de bonne. C'est le plus grand mouvement de France : il compte, disent-elles, vingt-sept millions de membres.

Jean-Paul RIBES et Janique LAUDOUAR

Au cours de l'été une association s'est constituée. Ses buts immédiats : regrouper les filles dispersées dans plusieurs foyers, leur faire connaître leurs droits — aussi minimes qu'ils soient. Elle réclame aussi l'émancipatiou automatique à 18 ans des mères célibataires, le droit aux contraceptifs, etc.
c/o Noëlle Dorval, 2 square d'Auvergne, Massy.

Mon Dieu, ayez pitié.....

3 ans de M.L.F.

« Ces dames du M.L.F... », « au M.L.F., il paraît que... » M.L.F., Emelèfe, Mleuf, qu'y a-t-il derrière ce sigle employé à tort et à travers, souvent pour renvoyer à l'existence supposée d'une bande de harpies postillonantes et ainsi écarter d'une pichenette la question de l'oppression des femmes, comme si elle ne se posait qu'à quelques-unes.

En France, comment le phénomène nommé M.L.F. a-t-il commencé ? C'est sans doute mai 68 qui a pu donner à des femmes l'élan nécessaire pour mettre en commun des « sauve qui peut » individuels. Plusieurs groupes sont apparus, parallèlement, à la nouvelle vague féministe américaine qui n'était pas encore connue en France.

L'un de ces groupes est parti, à Paris, en octobre 1968, de quelques femmes lasses de se battre individuellement contre l'oppression quotidienne et qui n'avaient qu'une idée : « il faut faire quelque chose ». Rapidement elles réunirent autour d'elles une vingtaine de femmes, généralement des intellectuelles, dont une partie provenait de groupes gauchistes où elles ne trouvaient plus leur place, brimées par une hiérarchie latente hommes-femmes. Comme disait l'une d'elles en quittant la Ligue Communiste : « Votre révolution n'est pas la mienne. Le steak d'un militant est aussi long à cuire que celui d'un bourgeois. » Toutes s'étaient désormais rendu compte qu'un combat prend beaucoup plus de force lorsqu'il n'est pas seulement un soutien à la lutte des autres, lorsque l'on peut dire « nous ». Elles commencèrent par faire un travail de réflexion et confrontèrent des conceptions différentes de la lutte des femmes par rapport aux autres luttes d'opprimés. Mais toutes avaient en commun l'opinion qu'un front autonome de femmes était nécessaire. Pour elles, la non-mixité était une base essentielle de leur groupe.

Ce choix de non-mixité ne fit que se raffermir lorsqu'elles lancèrent à la faculté de Vincennes, en mai 1970, un débat sur l'oppression des femmes, où elles furent accueillies par des huées dont la plus anodine était « à poil, à poil, à poil ». Elles surent pour la première fois répondre : « A bas le terrorisme masculin ». Et lorsque l'une s'entendait traiter de mal baisée, le **nous** surgissait : « nous sommes toutes des mal baisées ».

Il y eut d'autres initiatives. Par exemple, en mai 1968 : deux femmes, déçues par la timidité et le conformisme du mouvement démocratique féminin (lié à la F.G.D.S. de François Mitterrand), lancèrent le seul débat qui ait eu lieu à propos des femmes dans les facultés occupées, et un groupe mixte, « Féminin Masculin Avenir », transformé l'année suivante en « Féminisme Marxisme Action ». Il ne démarrait pas sur les mêmes bases que le premier groupe. Il s'agissait de contester les rôles traditionnels masculin et féminin, les institutions du mariage, de la famille etc..., mais en considérant que les hommes et les femmes, également victimes de la misère sexuelle, pouvaient lutter ensemble sur les mêmes thèmes. Au bout d'un an de discussions qui n'avaient conduit à aucune action, l'expérience avait montré à ce groupe qu'on ne pouvait aborder les problèmes sexuels et ceux de la famille qu'en terme d'oppression d'un sexe par l'autre et que le dynamisme de la lutte ne pouvait venir que du sexe le plus opprimé, celui qui a à perdre non pas des privilèges mais des chaînes.

Autre exemple de la formation « spontanée » d'un groupe de femmes : en 1969, quelques amies, à la suite d'un week-end ou les relations entre hommes et femmes s'étaient montrées particulièrement foireuses, fondèrent le groupe des Oreilles Vertes. Pourquoi les Oreilles Vertes ? Pourquoi pas ? répondaient-elles. Elles discutaient de psychanalyse, de sexualité, de l'éducation des enfants. Elles formaient le projet de faire des sortes de **happenings** sur les marchés, de distribuer des tracts, et bref rêvaient d entraîner tout un mouvement. Ce groupe ne dura pas six mois. L'une de ces exoreilles vertes pense que si le groupe n'a pas tenu, c'est à cause de la difficulté matérielle pour des femmes qui travaillent et ont des enfants de se réunir régulièrement, et de prendre le temps de « militer » : « J'ai assez à faire avec mes gosses et ma vie. » C'est le cercle vicieux dans lequel beaucoup de femmes sont encore enfermées.

Il est très possible que d'autres groupes se soient formés vers la même époque ou avant, sans se connaître les uns les autres. Actuellement il s'en forme constamment de nouveaux, dans toute la France.

Après le débat de Vincennes, le mouvement devait continuer à affirmer son existence en tant que front de lutte, en tant que phénomène politique. « Pour moi, ça n'existe pas, le mouvement de libération des femmes », avait répondu un responsable de l'O.R.T.F. à des femmes du mouvement qui refusaient de laisser censurer l'interview qu'on leur avait demandé au sujet de l'avortement. Au nom de quoi avaient-elles cette prétention ? Il n'avait jamais entendu parler d'elles, elles n'étaient pas encore étiquetées par les mass media, donc elles n'existaient pas. Du côté des marxistes, même réaction. Méfiance par exemple à la revue **Partisans** qui demanda aux femmes venues faire un numéro spécial si elles avaient « une ligne politique juste », ou une ligne politique tout court.

Il fallait donc s'imposer, le combat ferait naître des questions. Pendant la trêve politique tacite de l'été, nous faisions notre première apparition publique, le 26 août 1970, jour où à New-York cinquante mille femmes descendaient dans la rue. Nous n'étions que dix, c'était l'occasion d'inventer une forme nouvelle d'intervention. Le « mouvement de libération des femmes » annonçait son existence par un canular. Nous tentions de déposer une gerbe « A La Femme Inconnue du Soldat », sous l'Arc de Triomphe, et nous nous faisions promptement embarquer.

A la rentrée celles qui avaient participé à l'action, peut-être parce qu'elles furent critiquées, essayèrent de préciser leur conception de la lutte des femmes. Depuis le début elles revendiquaient le terme de « féminisme », alors que d'autres (que l'on appelle maintenant à l'intérieur du mouvement « Psychanalyse et Politique ») y voyaient : «une inversion contre-idéologique — le féminisme comme envers de l'humanisme. » Nous refusions, nous, de nous couper de toute une tradition féministe. Revendiquant une continuité historique entre celles qui se sont battues sur des thèmes « réformistes » et nous.

C'est par refus de nous laisser enfermer dans cette fausse contradiction que nous avons décidé de nous appeler « Féministes Révolutionnaires ». Laissant le soin au prolétariat de se battre contre le capitalisme sur le seul terrain de l'exploitation du **salarié**, nous dénoncions enfin une autre exploitation économique, le travail domestique gratuit, véritable survivance du **servage.**

Pour nous, c'est cette spécialisation (nommée « nature ») des femmes dans le travail ménager et l'élevage des enfants qui est à la base de toute notre oppression spécifique. Cela conditionne même notre statut dans le salariat et nous amène à considérer la lutte contre la patriarcat comme notre front principal.

La deuxième tendance qui récuse cette première conception privilégie une analyse et une pratique critiques du marxisme et de la psychanalyse. Il s'agit pour elles selon une formulation récente d' « interpeller, interroger, soumettre à la question, et pourquoi pas à la torture :

— Le seul discours théorique politique et social qui existe à ce jour sur la lutte des classes, et les révolutions prolétarienne et culturelle : Marx, Lénine, Mao.

— Le seul discours qui existe à ce jour sur la sexualité et l'inconscient : le discours de la psychanalyse (Freud, Lacan) et la sémiologie. »

En octobre 1970, l'assemblée générale, c'est le souk : de nouvelles venues essayent de vendre de vieilles marchandises, la Palestine, le Vietnam, dans d'autres coins les « anciennes » se retrouvent. A grands coups de gueule quelques tentatives de discussion centrale... L'important se passe quand même, on prend des rendez-vous et des groupes se forment. Avec une simultanéité touchante, **Elle** emboîte le pas à Maspéro et convoque les « Etats Généraux de LA Femme ». Sous des identités bidon, cinquante filles du M.L.F. assistent à la conférence de presse préparatoire. A la tribune Georges Mauduit pérore, dans la salle les vrais journalistes dorment. Nous n'avions aucune idée de ce que nous allions faire lorsque nous nous sommes retrouvées en train de réveiller la salle en déployant nos tracts. Au même moment, quelques-unes s'emparaient du micro et déclaraient vigoureusement que les femmes n'avaient rien à faire d'une libération concédée par Chaban-Lazareff-Moulinex-Delmas. On nous invite à « participer », nous refusons, mais nous y allons : les flics nous attendent. Malgré les photos dont ils disposent, beaucoup d'entre nous réussissent à rentrer. La salle est immense — c'est le Palais des Congrès à Versailles —, nous commençons à discuter avec les femmes présentes, un malaise s'installe : les « orateurs » sentent l'attention leur échapper. L'intervention de quelques gros bras ne suffit pas à « rétablir l'ordre ». Alors on nous offre le micro. Parce que nous n'étions pas au programme et que les femmes de la salle s'interrogent, nous acceptons. Un succès : lorsque des femmes sont assez motivées pour se regrouper, il n'y a pas de tentative de récupération qu'elles ne soient prêtes à dépasser.

A l'occasion de l'agitation « prévue » pour le procès Geismar, nous prenons une journée d'avance : nous nous enchaînons dans la rue devant la petite Roquette : « nous sommes toutes des prisonnières ». Cette manifestation d'apparence anodine marquera une certaine rupture dans l'histoire du gauchisme... A V.L.R. c'est l'occasion pour les filles de se poser comme force autonome à l'intérieur de leur mouvement. On se découvre fille, pédé, occitan, plus que membre de V.L.R. C'est décidé, on fera la révolution là où on est le plus intimement impliqué. En mai 71, V.L.R. éclate : « auto-dissolution »...

C'est un cas particulier. Les autres groupes absorberont le phénomène en le posant en termes de choix : les filles restent ou partent. Seule exception à ce jour, les filles de l'A.M.R. (trotskystes) ont réussi à se constituer en force autonome sans quitter cette organisation : le Cercle Dimitriev se porte bien.

Le lundi 5 avril 1971, à huit heures du matin, Europe I annonce : le **Nouvel Observateur** publie la liste de 343 femmes (certaines sont célèbres) qui déclarent faire partie des millions de femmes qui se sont fait avorter. **Le Monde** reprend l'information en première page, mais apparemment, en France, les membres du gouvernement et les juges ne lisent pas ces journaux ni n'écoutent la radio : nous ne serons pas inculpées. Pourtant, face à d'éventuelles poursuites, nous avions continué à ramasser des signatures (il en arrive encore aujourd'hui). D'autres textes sont publiés : manifeste de médecins (« refus d'avortement = refus d'assistance à personne en danger»); hommes se déclarant complices d'avortements. Une organisation légale et respectable est

même créée : « Choisir » (association selon la loi de 1901) se prépare à défendre toute personne inculpée d'avortement. Cette organisation fonctionne encore aujourd'hui. La démarcation est claire : pour elle, l'avortement est une finalité. Pour nous c'est un thème d'intervention, de sensibilisation et d'articulation, comme le montreront les deux journées de la Mutualité. L'avortement est inséparable de tous les aspects de l'oppression des femmes.

Ce sera plus évident encore à la manifestation du 20 novembre 1971, par la multiplicité des slogans : « Nous sommes toutes des avortées », « nous aurons les enfants que nous voulons », « mariage, piège à cons », « famille = pollution ». Le style de la manifestation frappera : on porte un cercueil, (« cinq mille mortes par an de suite d'avortement ») et en même temps on se marre : fête, chansons, déguisements, marionettes. Les passants réagissent. A la Nation, notre manifestation se disperse en même temps que celle d'objecteurs de conscience Le slogan. est immédiat : « pas d'enfants pour l'armée ».

Tout ce qui a été réuni au cours de cette campagne donnera matière à une dénonciation globale des crimes contre les femmes à la Mutualité les 13 et 14 mai 1972. Dans la préparation de ces deux journées la même démarche se reproduit en raccourci. Pas question de parler d'avortement sans parler de la contraception, de la maternité, sans en arriver à demander : « Qu'on nous rende notre corps — pour le masturber — l'avorter — le contracepter — le pendre par les pieds — le frotter à d'autres peaux quel que soit leur sexe — lui faire des enfants si nous voulons, quand nous voulons — satisfaire des envies que nous ne pouvons même pas imaginer. » La Mutu, à moitié meeting, à moitié bal, produit, entre autres, la venue ou le retour de nombreuses femmes.

Rien de tout cela n'aurait été possible si depuis un certain temps déjà, et plus silencieusement, ne s'était poursuivi un travail continu dans des groupes, nés d'une conversation, du désir d'une fille, ou parfois simplement de l'envie de se retrouver autour d'un thème prétexte. A la base de tous, les affinités. Même dans le « militantisme » de quartier, on préférera parfois aller à l'autre bout de Paris... car là comme dans les groupes par thèmes on retrouve en filigrane une « tendance ».

Il y a les thèmes qui marchent et ceux qui ne marchent pas, il y a ceux qui se transforment. Il y a des groupes qui continuent à fonctionner pour savoir pourquoi ils ne fonctionnent pas. Il est rare qu'un thème survive à une année. Il semble même qu'il y ait une certaine pudeur à le reprendre à la rentrée. Quand un groupe marche bien, il éclate en sous-groupes qui se repolarisent différemment. Le groupe « femmes mariées », rassurant par son étiquette, a attiré, surtout après la Mutualité un grand nombre de femmes qui se sont très vite réunies indépendamment sur le travail ménager ou l'accouchement, ou autres. Celles qui avaient participé à ce groupe au début ont d'autres projets : un groupe de femmes séparées ou divorcées !

D'autres groupes, ont fait un feu de paille, « prostitution » par exemple, sans doute parce qu'il ne mettait pas en cause nos vécus en s'arrêtant à l'acception habituelle du terme : il va reprendre en élargissant cette notion.

C'est autour d'un vécu spécifique que « les Gouines rouges » ont éprouvé le besoin de se retrouver. Les « anciennes homosexuelles » surtout ; elles ne se sentaient pas toujours comprises des hétéros ni des néophytes enthousiastes qui n'avaient jamais connu l'obligation de se cacher. Elles posent le problème d'articuler leur lutte en tant qu'homosexuelles à leur lutte en tant que femmes : pour beaucoup l'échec du militantisme au Fhar a été déterminant.

Les groupes de quartier, bien que de structure apparemment conventionnelles, n'ont rien de commun avec les « cercles » ou « cellules » des organisations patentées. Ils ne sont pas l'exécutif d'un pouvoir central, chacun inventant sa pratique dans le lieu ou il est, selon ce qu'il est. La réunion où ils se coordonnent

Lorsque la petite Paule voyait ainsi son entourage intime bien en paix, elle éprouvait un contentement sans pareil.

est simplement une occasion de plus de confronter des expériences. Les prises de contact, si elles sont parfois de l'ordre de la distribution de tracts, prennent plus souvent la forme de sketches ou d'interviews — prétextes qui amènent la discussion. Dans un square, après s'être vu opposer un non catégorique à la question : « Vous sentez-vous opprimées », on entendait une avalanche de plaintes lorsque la formulation devenait : « Vous sentez-vous parfois incomprises ? ».

Les groupes dits « de conscience » sont les seuls à être fermés, c'est-à-dire à se limiter à un petit nombre, généralement six à huit personnes, qui se réunissent régulièrement et sans autre objectif que de parler d'elles-mêmes.

Il existe encore des groupes, en cours, ou en projet qui manifestent l'effort du mouvement à rechercher toutes les modalités d'expression des femmes : musique, théâtre, réinvention de la grammaire et du vocabulaire pour y redonner sa place au féminin.

D'autres groupes se sont donnés pour but l'écriture collective d'un livre, ce fut le cas pour **Le livre de l'oppression des femmes** (paru aux éditions Belfond), et c'est actuellement le cas pour **Comment le M.L.F. a changé ma vie.**

Pour d'autres, l'écriture collective a été le prolongement spontané d'un groupe : le groupe sur l'avortement, termine actuellement **La Maternité Esclave** (titre provisoire) ; quatre autres livres s'écrivent dans les groupes sur le corps, le viol, l'homosexualité (ce thème en deux exemplaires, correspondant à deux approches différentes : celle de « psychanalyse et politique » et celle des « Gouines Rouges »).

Par contre il n'y a pas de groupe journal, on « torchonne » à tour de rôle quand on en a envie. C'est vrai que le torchon brûle : le plus souvent on se décide à travailler sur le prochain numéro parce qu'on n'a pas aimé celui d'avant. Il y a les fanas du numéro 3, les nostalgiques du numéro 1, les inconditionnelles du numéro 4 et les bien décidés à faire le numéro 5... à paraître.

On a un peu de mal à parler de la rentrée 72 parce qu'on ne s'est pas beaucoup quittées pendant les vacances. On n'accepte pas la rupture. A la Tranche-sur-Mer début juillet se sont retrouvées des filles pour un échange d'expériences européen. Puis il y a eu les communes d'été... dans le Vaucluse, en Savoie. Celle de Savoie a des velléités de survie.

Les assemblées générales ont quand même repris au mois de septembre.. Maintenant, on voudrait quand même dire que le M.L.F. ça n'existe pas. Ce n'est pas en tout cas que les quelques filles qui bossent à Paris ou en Province dans des groupes, c'est peut être plus encore la bonne femme qui dit « le M.L.F. ce n'est pas pour moi » mais qui crève de rogne entre son mari et ses mômes, c'est aussi l'ouvrière portugaise qui dit : « Le M.L.F. ce sont des intellectuelles » nous dans mon immeuble, on se réunit une fois par semaine pour parler de nos problèmes entre femmes ». Des initiatives, quelles qu'elles soient... Il n'y a pas de ligne, il n'y a pas de moyenne d'âge, nous refusons ce merdier dans lequel on veut nous enfermer, nous catégoriser, nous isoler. Comme le disait une fille « Nous ne voulons pas devenir le décor en pâte de la libération des femmes ». — On ne peut de toutes façons faire du **mouvement** un instantané. Quand l'article paraîtra, il aura cessé d'être ce qu'il n'était déjà pas quand nous en parlions.

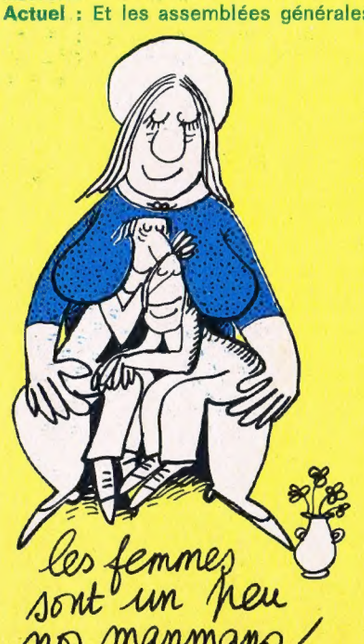
Mano Delesseps, Claude Hennequin-Geindre signent d'autant plus volontiers cet article qu'elles sont convaincues de n'avoir pas atteint à la mythique objectivité, puisqu'elles sont toutes deux « féministes révolutionnaires ».

la parole au fléau social

GROUPE n°5 DU FHAR

« Un pédé, ça se soigne », glisse ma concierge dans l'oreille distraite du médecin de l'immeuble. Ça se soigne. Ça n'est pas conforme. Qu'en faire ? On peut mettre à l'ombre ce citoyen bancal, ou bien lui injecter quelques hormones fallacieuses. On peut encore le castrer, comme cela se pratique aux U.S.A. sur des volontaires (!) : « résultat satisfaisant », affirme doctement un psychiatre de San Quentin qui vous tranche la quéquette comme on arrache une molaire récalcitrante. L'hypnose n'offre pas de résultats spectaculaires, la lobotomie préfontale exige une main experte (le patient s'en tire rarement intact) et l'électrochoc ne sert à rien. Quant à la sacro-sainte psychanalyse, elle ne profite guère qu'au consultant qui monnaye le fantasme avec délice, et pour des prunes.
De criminels les voilà devenus malades mentaux, les hermaphrodites honteux se retrouvent opprimés. Quand le pédé se contentait d'être faible et malheureux, tristounet sous le maquillage, folingue et primesautier, on le cachait en souriant à la vue des enfants, mais le voilà qui gueule, qui s'explique, qui exige et revendique le droit de disposer de lui-même. Nous avons rencontré le Groupe 5 du Fhar, des types pas sectaires du tout qui ont les idées nettes.

Actuel : En 1971, après la manifestation du 1er mai et le n° 12 de **Tout** consacré aux pédés, le Fhar a vu ses effectifs multipliés par dix. D'une trentaine de membres, au début, vous vous êtes retrouvés trois cents
Groupe 5 : Nous étions en train de découvrir quelque chose de fantastique : la sortie de la clandestinité. Il y avait des tas de mecs honteux qui osaient tout d'un coup s'avouer homosexuels. Déjà, on s'engueulait un peu, mais sans y attacher d'importance ; cinq minutes après on se sautait au cou. Puis les vacances nous ont séparés, et l'euphorie était complètement retombée à la rentrée... Nous avions éclaté, mais pas nos problèmes. On a mis trois ou quatre mois avant de relancer une action, des comités, etc. Et puis, avec le printemps, c'est devenu complètement bordélique. Les attaques personnelles ont commencé contre le petit groupe qui prenait les décisions, les tendances se sont dessinées plus fortement et les folles sont devenues complètement délirantes. Travesties, provocatrices, révolutionnaires et irrécupérables, elles parodiaient agressivement le pédé de vaudeville...
Actuel : Les gens qui viennent au Fhar avaient-ils, avant, des tas de problèmes, familiaux, sociaux...
Groupe 5 : Au début, oui. Et ils sont partis quand ils se sont aperçus que, ces problèmes là, on doit trouver la force de s'en débarrasser soi-même. Ce n'est pas un mouvement extérieur qui peut t'aider : il ne peut guère que te fournir une plate-forme sur laquelle te reposer. Et personne n'a les mêmes problèmes... On a commencé avec des copains une sorte de SOS-Amitié destiné aux « sympathisants du Fhar », ceux qui n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient dans les assemblées générales de notre mouvement. D'accord, ça fait un peu courrier du cœur, mais ça empêche parfois les mecs de se flinguer. Souvent ils attendent un contact personnel, pour pouvoir parler, se libérer...
Actuel : Et les assemblées générales les effraient ?
Groupe 5 : Ils ont peur de se faire voir, et n'osent pas venir. On est tombé, par exemple, sur l'annonce d'un type qui voulait fonder une communauté. Il avait seize ans et s'était fait la malle de chez lui. Son père a trouvé dans ses papiers une lettre de moi et m'a écrit pour me demander si je l'avais vu. Je lui ai téléphoné et il m'a dit : « Je suis allé chez les flics, je leur ai donné le bulletin ». Les flics ont insisté : « Voulez-vous porter plainte contre le journal qui a passé l'annonce ? » Le type m'a dit : « Quand j'ai senti qu'ils attendaient ça et que ça allait leur faire plaisir, j'ai dit non, je ne porte pas plainte, je vais essayer de retrouver mon fils par mes propres moyens ». Ce qui a d'ailleurs été fait. Mais les flics étaient ravis, ils attendaient la plainte qui leur permettrait de couler le journal...
Actuel : Penses-tu que le Fhar puisse parvenir à une modification des lois régissant l'homosexualité, abaissement de l'âge légal, par exemple?
Groupe 5 : Le jour où on aura réussi à faire abolir les lois concernant l'homosexualité, il n'y aura plus personne au Fhar, parce que les trois quarts des mecs ne sont pas du tout révolutionnaires. Dans son propre intérêt le capitalisme a besoin de se libéraliser. Regarde la Norvège, où on vient de faire passer la limite d'âge à seize ans, les gens ne bougent plus... C'est la récupération totale et ça ne vaut pas la peine de se battre là-dessus. Notre analyse, les gauchistes, pour la plupart, refusent encore de la faire. Ils n'ont pas compris qu'il fallait se battre, déjà, sur le terrain qui sera celui de l'adversaire demain, et non pas se référer sans cesse au passé.
Actuel : Tous ne vous rejettent pas...
Groupe 5 : Unanimement, on ne nous aime pas. On nous tolère dans l'espoir que nous ferons un jour notre « Ave Marx, Ave Trotsky, Ave Mao ». Mais dans l'ensemble on les fait chier. Prends la lettre publiée dans **Rouge** : ils ont conservé tout ce qui les arrangeait, et l'ont publié. Tout ce qui les gênait, les comparaisons entre la Ligue et le P.C., ils l'ont sucré. Occuper la place vacante du P.C.F., on s'en fout. Ils se sont tout de même rendu compte qu'un homosexuel pouvait faire un militant, nous les intéressons donc. La Ligue a tenté de nous rattraper. On pourrait presque songer à une section « homosexuelle » de la Ligue... A priori, rien n'empêche un mec du Fhar de rentrer au P.S.U. ? En réalité, à partir du moment où on essaye de développer une « idéologie » qui dépasse largement le gauchisme, je crois que la double appartenance à un mouvement gauchiste et au Fhar devient impossible. Tu comprends, les folles, les **Gasolines**, sont totalement irrécupérables... »
Actuel : ? ? ?
Groupe 5 : Ils dansent, ils chantent dans la rue, ils se maquillent. C'est le délire pour le délire, la rupture totale, ce qui n'est pas rien. Une étape, peut-être... Au meeting de Duclos c'est une folle qui a réussi, alors qu'on s'était fait jeter dehors par les gros bras du P.C., à demander à Duclos ce qu'il pensait de l'homoxesualité. Une folle encore qui a pris le drapeau du P.S.U., le 1er mai, un drapeau de deux ou trois mètres de haut, pour se torcher le cul avec devant les militants du P.S.U... Il faut bien voir qu'il y a une grande différence entre les folles qu'on voit au Fhar et celles des boîtes. Au Fhar, quand ils se maquillent, ce n'est pas pour ressembler à une femme, c'est pour provoquer, agresser...
Mais c'est s'attaquer à des gens puissants. Il existe une organisation, **World Organisation for Mental Health**, composée de psychiatres extrémistes qui pratiquent le lavage de cerveau à grande échelle. Ils ont l'intention de prendre en main le sort de la psychiatrie, et de la poli-



L'horrible engeance. Couple bancal. Mal mariés : qu'est-ce qu'ils ont à faire ensemble, pédés et gouines, puisqu'ils ne veulent pas se faire l'amour ?
Ça n'avait donc rien d'évident, cette association. Les pédés passent pour misogynes, c'est connu. Ils ont le culte de la bite et de la virilité. Ah, les femmes, les affreuses, les rancunières, celles qui nous volent nos hommes... Est-ce que les pédés ne demandent pas à être traitées en femmes, alors que les femmes, justement, en ont marre ?
Et pourtant : aux U.S.A., dès le début du Gay Liberation Front (front de libération homosexuelle) en juin 69, après la mort d'un jeune pédé au cours d'une descente de flics dans une « boîte », le Women's Lib soutient. En France c'est encore plus net : l'initiative vient des femmes. Du M.L.F. d'abord : dès son apparition il crée les conditions d'une nouvelle compréhension de ce qu'on appelle les luttes. Le champ politique se sexualise, ou, plutôt, l'union pour la lutte des gens concernés par la même situation « privée » devient possible. On est femme avant d'être Trotskyste ou maoïste, pourquoi pas pédé ? C'était la vie privée, donc privée de sens politique, ça devient un combat. Les signes s'inversent : dans le privé les pédés haïssent les femmes. Dans la lutte, ils se retrouvent côte à côte. D'ailleurs les femmes prennent aussi l'initiative sur la question homosexuelle. Il existait un club homosexuel en France, feutré et discret : Arcadie. Les femmes qui y étaient se regroupent en liaison avec le M.L.F. : elles imitent les pédés, et en mars 71 le groupe en question se manifeste successivement à la Mutualité, en attaquant un meeting contre l'avortement, en sabotant une émission de Ménie Grégoire sur l'homosexualité. Le mot « hétéroflic » apparaît. Puis c'est le numéro 12 de Tout qui paraît au moment du débat de l'Observateur sur l'avortement auquel pédés et femmes participent activement. Ce sont les gouines qui ont commencé : la majorité du M.L.F. est d'ailleurs réticente, voire franchement critique à l'égard de cet avorton dernier venu, le Fhar, qui copie le fonctionnement du M.L.F. (assemblée générale hebdomadaire aux Beaux-Arts), en mime le style (chansons, week-end ensemble, amour entre nous, guerre aux phallocrates). Même le numéro 12 de Tout contient un manifeste de 343 salopes qui se sont fait enculer par les Arabes...
Une nouvelle logique politique apparaît : des rapports entre pédés et femmes avaient été jusque-là marqués par les culpabilisations qu'entraîne une conception du désir fondée sur le manque et la castration. Les uns et les autres découvrent qu'au fond la castration on s'en fout, qu'on peut jouir sans obéir ni transgresser la loi du phallus. Et puis, qu'il y a des cibles communes : la famille hétérosexuelle reproductrice, etc. On se retrouve pour dénoncer ce rôle. Côté M. L. F., on s'habitue à retrouver les pédés dans chaque manif. Ça paraît tout

tiser, essaient de faire passer des lois autorisant le psychiatre à faire interner qui lui chante sur un simple avis. En Union Soviétique, le système fonctionne déjà, et ils tentent de le faire passer aux U.S.A. et en France, se camouflant derrière le jargon de la psychanalyse.

Actuel : Et le groupe II, qu'est-ce que c'est ?

Groupe 5 : Ils agissent dans le même sens que nous. Ils ont les mêmes problèmes que chez nous, les « sérieux » ont été rejoints par des gens qui sont pour laisser aller le délire. Seule différence, tous les « sérieux » de chez nous sont en train de rejoindre le groupe II, et je m'attends à ce que les plus délirants de chez eux débarquent chez nous... C'est aussi la grande dérision. Il existe des gasolines staliniennes, et des gasolines gauchisantes, les Camping Gaz...

Actuel : Et les femmes ? Comment se situent-elles par rapport au Fhar ?

Groupe 5 : Elles ne se situent pas. Elles prétendent avoir des problèmes différents et personnels ! Chez beaucoup la haine du mâle persiste, et le débat n'en est pas facilité. Nous aimerions bien, au Groupe 5, qu'il y ait autant de filles que de mecs mais elles vont plutôt chez les gouines rouges... Maintenant, le MLF se limite un peu à la pilule et à l'avortement libre et gratuit. Et ça, c'est totalement récupéré parce que le gouvernement, s'il n'est pas trop con, va bien finir par l'accorder. Les lesbiennes sont les plus radicales mais pour la plupart des braves mères de famille du MLF, les lesbiennes, c'est le diable.

Actuel : Et quels sont les rapports entre le Fhar et les mouvements étrangers, FUORI, MHAR, IHWO, IHR... ?

Groupe 5 : Le MHAR en Belgique et le FUORI en Italie se sont constitués à partir des trucs du Fhar. Nous gardons avec eux des relations constantes, et sommes politiquement du même avis. En foutant la merde au congrès sur les répressions des déviations sexuelles, à San Rémo, les mecs du FUORI ont fait parler d'eux, mais nous les connaissions avant : ils avaient déjà sorti un journal. De là est née l'Internationale Homosexuelle Révolutionnaire à Bruxelles, plus ou moins clandestine. Et l'ensemble des mouvements révolutionnaires homosexuels européens a organisé une rencontre avec les mouvements de libération de la femme le 15 octobre à Milan.

Actuel : Quelle direction va maintenant prendre le groupe 5 ?

Groupe 5 : Ce que nous voudrions, c'est que les prétendus hétérosexuels viennent travailler avec nous, dans le même sens, qu'on ne reste pas confinés dans un ghetto. On voudrait essayer de développer une « idéologie » qui sorte du problème purement homosexuel, dont on n'a rien à foutre... L'homosexualité doit déboucher sur une prise de conscience politique beaucoup plus large. Quand une idée est dans l'air, elle s'étale partout, même si rien ne se passe de précis. Il ne s'agit pas bien sûr d'une « idéologie » au sens traditionnel du mot. C'est plutôt un ensemble d'idées et d'actions. Il n'est pas question d'amener une théorie aux mecs... On avait l'intention, avant, de faire passer l'idée de la libération sexuelle dans les groupes gauchistes. Nous avons dû y renoncer.

Actuel : Dans l'éditorial du **Fléau social**, votre journal, vous vous proposez de redéfinir entièrement le concept de lutte des classes...

Groupe 5 : Il est évident que la lutte telle qu'elle est actuellement menée dans les usines, revendications salariales et autres, arrange considérablement le pouvoir. Tout est programmé d'avance. Et quand tu dis ça à un gauchiste, tu te fais tuer ! On a entendu : « c'est la négation de deux siècles de lutte de classes ! » Et c'est vrai ! Il ne s'agit plus de cavaler sans arrêt derrière les luttes. Les filles de Thionville, elles ont arrêté le boulot parce qu'elles en avaient marre. Et les mecs sont arrivés en leur disant : « vous pourriez demander ça et ça. » Elles n'y avaient même pas pensé ! La lutte des homos c'est la lutte des filles de Thionville comme celle des poinçonneurs de métro. Le problème est de rendre ce lien évident. La misère sexuelle est la même partout, et pourtous, homos, femmes, noirs, indiens, immigrés, prolos, lycéens, jeunes, fous...

(Propos recueillis par Yves Frémion et Daniel Riche)

Monsieur Paul, arrêtez de vous regarder dans le miroir.

naturel. Au fond, on ne sait pas très bien pourquoi sinon qu'en principe « ce ne sont pas des hommes comme les autres » puisqu'on a le même ennemi : le phallocratisme, les rouleurs de mécanique qui cassent la gueule aux pédés et sifflent les nanas. En caricaturant, on peut dire que les femmes du M.L.F. étaient les vrais Jules du Fhar, politiquement parlant. La plupart des initiatives venaient d'elles.

Face au petit monde gauchiste, les pédés continuaient à jouir de la position enviable — et enviée — d'être les seuls hommes à discuter avec les femmes du M.L.F. Position qu'il importait de sauvegarder. A l'inverse, les femmes montraient avec des pédés leur capacité à parler à des hommes ou du moins à des gens déclarés physiologiquement tels. Cohabitant dans la préparation des actions, dans les discussions en petits groupes, certains pédés et certaines femmes finirent par se faire d'authentiques déclarations d'amour, toutes platoniques d'ailleurs. L'affreux rapport de pénétration étant exclu de part et d'autre, et comme on n'avait pas trouvé — on ne l'a toujours pas trouvé d'ailleurs — comment vivre nos relations, on en est venu à confondre la complicité à l'égard d'un même adversaire et un véritable rapport libidinal.

Le Fhar a toujours gardé un côté irresponsable ; une incapacité à penser stratégie. Pas le M.L.F. Les femmes, la moitié de l'humanité, une communauté réelle, ce n'est guère comparable au mouvement brownien de quelques centaines de pédés. Le M.L.F. pèse lourd face au Fhar. Pour les femmes, les pédés parlent beaucoup de sexe et peu d'amour. Ce sont des obsédés sexuels, leurs fantasmes tournent autour du sordide ou de l'abject, de la pissotière ou des bosquets des Tuileries.

Les femmes, au contraire, tendaient haut la bannière du véritable amour, de la chaleur affective, des vastes et profonds sentiments dont elles constataient l'absence dans le monde des hommes. Les femmes se battaient au nom de l'amour, les pédés au nom du sexe. Mille fois le débat revint, et notamment lors du dernier week-end que quelques copains du Fhar et quelques copines du M.L.F. ont passé ensemble. « Vos histoires d'enculage, c'est du sado-masochisme, nous on veut l'amour. Remontez au-dessus de la braguette », disent-elles. A quoi les pédés répondent : « Mais c'est tout ce qu'on a voulu nous obliger à faire, depuis toujours ; sublimer, réaliser l'assomption du sexe homosexuel pour le transformer en affectivité épurée : on n'en veut plus. » Problème : les filles ont expliqué qu'elles en avaient marre de se faire siffler par les mecs dans la rue. A quoi les pédés ont répondu qu'ils ne demandaient pas ça, eux : qu'on les siffle, qu'on leur mette la main au cul. Que c'était pour ça qu'ils allaient au Maroc ou en Tunisie. Peut-être faudrait-il qu'on se promène deux à deux, un pédé + une femme, et qu'on détourne les hommages proposés à l'une vers l'autre... Mais surtout, nous est apparu de façon croissante le caractère bloquant de ces statuts, de ces rencontres institutionnelles de groupe à groupe, de ces rapports de puissance à puissance, les pédés, femmes, gouines : on n'est pas seulement ça.

Oui, les pédés et les nanas sont de plus ou moins bon gré collés ensemble : peut-être qu'il n'y a pas besoin de maintenir indéfiniment cette séparation des sexes, elle-même fille de la société hétérosexuelle familiale. Pédés, gouines, femmes, femmes-pédés, pédés-gouines : moins on a de statuts et de rôles entre nous, mieux on se porte. A chacun ses sexes, et à tous tous les sexes. Et tous les branchements. Une fois éliminés les phallocrates, cela va de soi.

Guy Hocquenghem

en attendant le grand soir

Ne croyez-vous qu'il serait temps de vous intéresser à la politique ? Jeunes gens et autres, c'est Monsieur Bobrowski qui vous pose cette question en guise de conclusion à son film : Aux urnes citoyens. **Combat du vieux maire plutôt ficelle — Guy Mollet dans son propre rôle — contre ce couple si Ve République : jeune sous-préfet brillant flanqué d'un fricoteur très marketing. Tranche saignante de la vie politique française. C'est vite indigeste. Le vomissement est proche. Et pas un pour sauver l'autre. Ce P.S.U. si gentillet et ce P.C. si brave. Et puis vous sortez, et alors là, ça commence à tourner sec dans la tête. Parce que tant que vous aviez les fesses confortablement calées dans un fauteuil, l'habitude aidant, vous vous pensiez au cinéma. Mais non. Guy Mollet est vraiment maire d'Arras. Jacquemont est vraiment sous-préfet, et l'autre Machetou marchand de je ne sais quel courant d'air.**

Le colonial casqué

Mardi 10 octobre, à 19 h., trois manifs se sont déroulées au même moment : Montparnasse, La Motte-Picquet, Belleville. Trois groupes de mille, clandestinement réunis puisque ces manifs étaient interdites. Slogans : liberté pour les Antilles, Messmer assassin, à bas le colonialisme français. Pourquoi ?

Guadeloupe 1967 : grèves, le peuple est dans la rue, les flics tirent, quarante morts. Fort-de-France, 13 mai 1971 : après une journée d'émeute, les légionnaires font tourner leurs cars dans les rues. Un groupe de lycéens discute sur le trottoir, l'un d'eux reçoit en pleine figure une grenade tirée d'un car, il a dix-sept ans, il en meurt. Détail : le ministre des Territoires d'Outre-Mer, à l'époque, s'appelle Messmer. Le 13 mai, il était sur place, à Fort-de-France. Le **journal du mouvement du 10 janvier** (révolutionnaire) raconte cette triste histoire. Messmer se venge en inculpant son directeur Christian Courbain. Le procès, prévu le 10 octobre, a été renvoyé au 25 novembre.

Courbain, le 13 mai, s'était fait arrêter et démolir dans un commissariat : « J'ai appris la mort de Nouvet le matin du 14, par les flics, écrit-il. Ils sont arrivés en disant : « Nous avons esquinté un petit, on lui a foutu une grenade en pleine tête, on l'a ramassé. C'est comme ça qu'il faut les traiter. »

Bécassine

D'autres colonisés : les Bretons. Ils passaient en procès le 8, 9, 10 octobre devant la Cour de Sûreté de l'Etat. Joyeux procès qui se déroula au son des binious et des bombardes. La fête lorsqu'ils apprirent que trois des accusés étaient acquittés et les neuf autres condamnés avec sursis à des peines de prison. Leur procès fut aussi celui du centralisme réac et répressif. Ils n'exprimèrent aucun regret, n'en eurent aucun. Ils savent qu'en Bretagne, on a surnommé « L'autoroute du F.L.B. » la seule route à quatre voies, actuellement en cours de construction.

Le jour même où la justice se donnait le bon visage de la clémence, la police prenait quant à elle des mesures. Basques et Bretons, c'est tout cousin. Et l'E.T.A., organisation basque de libération, était interdite sur le territoire français. Que ses membres, pourchassés, le sachent : ils connaissaient déjà la dure « loi » de Franco, ils connaîtront maintenant celle de Marcellin.

Le Front Solidarité Indochine) organise, le 7 novembre à Paris, une manifestation. Ce F.S.I. là ne répugne pas à jouer les troublions : au moment où les caméras de l'O.R.T.F. filmaient l'inauguration du SICOB, on vit une belle volée de tracts et des cris jaillirent dénonçant les firmes qui collaborent à la guerre au Vietnam. L'émission fut interrompue. Dans leur genre, les pilotes américains libérés par Hanoï jouèrent aussi les trublions.

Lors d'une escale à Moscou, ils refusèrent d'aller dormir à l'ambassade américaine. C'est peu, mais c'est beaucoup plus courageux que de larguer des bombes, le cul dans un fauteuil à 30.000 mètres de haut.

La science qui tue

Tout le monde ne peut pas avoir la fierté de son emploi, et s'il existe des soldats qui pensent, on connaît des savants qui tuent. Tels ces brillants physiciens de la division Jason qui furent chahutés à Trieste lors d'un symposium. Parmi eux MM. Wigner (Université de Princeton et prix Nobel de Physique théorique), Wheeler (université de Princeton) qui collabore depuis vingt ans avec le Pentagone, Montroll (université de Rochester) qui a occupé un poste élevé à l'Institute for Defense Analysis, Weinberg (Massachussets Institute of Technology) et Twones (université de Californie, prix Nobel, inventeur du laser). Notez les noms, on recherche les adresses. Malgré la police, une cinquantaine de manifestants arrivèrent jusqu'à eux et distribuèrent aux participants une brochure informative sur la division Jason, tandis qu'était lue une déclaration dénonçant la présence de « criminels de guerre » dans la salle. La seule réaction fut celle du professeur Wigner, connu pour son soutien actif à la politique actuelle des Etats-Unis, qui brandit une pancarte où l'on pouvait lire : « Je suis flatté de vos accusations; pour moi, c'est un compliment ! »

Libérer l'école

Le 6 octobre, A.G. du Mouvement pour la Libération de l'Ecole. Beaucoup de monde, beaucoup d'idées, beaucoup de projets. Il est beau de voir naître un mouvement en cette époque plutôt dure. Ce qu'ils ont déjà fait : corriger les fautes d'orthographe en douce, la nuit, sur des copies de Certificat d'Etudes : 100 % de reçus. Des panneaux devant les écoles dénonçant les profs répressifs. Idées : enregistrer des conseils de classe et en discuter, élèves et profs. Ils vont publier un journal, intervenir au salon de l'enfance. Ils se réunissent en groupes de quartiers ou en groupes d'affinités (il existe un groupe « écoles parallèles »), les permanences ont lieu le mercredi, de 17 à 21 heures, 73, rue Buffon.! On peut écrire ou se renseigner à **la Librairie la Commune,** 23, rue Geoffroy-St-Hilaire (5e). A ce propos, cette librairie vous rappelle qu'on y trouve pas mal de livres, brochures et journaux utiles à votre case « politique ». C'est là aussi que vous pourrez apprendre les jours, lieux et heures de pas mal de réunions. Enfin, c'est le siège des éditions Gît-le-Cœur qui publient des bouquins assez chouettes, comme **Gaston** ou **La Pieuvre verte** (sur le trust Hachette). Venez un peu leur parler de vos idées, si vous en avez.

Le cul médical

Cela commence à Corbeil : en février-mars 1972, un tract est distribué devant le lycée. Titre : « Apprenons à faire l'amour » ; sous-titre : « Car c'est le chemin du bonheur ; c'est la plus merveilleuse façon de se parler et de se connaître ». Des parents protestent, la main posée sur leur zizi castré, sur la légion d'honneur qui pendouille. Ce tract est signé par le « Comité d'action de Corbeil pour la libération de la sexualité ». C'est la riposte à l'humiliation vécue, par deux lycéens surpris en train de s'embrasser et dénoncés par l'administration du lycée.

On enquête. A la source on trouve le docteur Carpentier ; il a couvert les murs de textes : les siens et ceux des autres, des textes qui posent des questions, soulèvent des lièvres rouges, parlent librement du sexe, de la révolution, de l'amour. le Dr Carpentier n'est pas le toubib anonyme. Pas celui qui refile une floppée de médicaments à avaler et pousse doucement le client vers la porte sans oublier d'attrapper le billet de cinquante francs.

Le 14 juin 1972, Jean Carpentier est suspendu pour un an par le conseil régional de l'Ordre. 280 médecins protestent par une pétition contre l'inculpation d'outrages aux bonnes mœurs. D'autres contresignent le tract rédigé par Carpentier.

Il faut lire le petit bouquin de Carpentier, **Textes libres,** publié par l'Impensé radical (1 rue de Médicis, Paris-6e).

Antoine Tramoni a tué, un jour du Printemps dernier. A l'automne il est libre. Rappelez-vous la photo : l'homme, flingue au poing vient de tirer et Pierre Overney git dans son sang. Tramoni était membre de cette police privée qu'entretient la Régie Renault, comme d'autres Justice, Police. L'Etat ne renie pas ses enfants, même illégitimes. Pierre Overney n'est pas vengé...

POUR UN PEDE DEFUNT

Non, il ne s'agit pas de cet écrivain célèbre, membre de l'Académie Française qui vient de mourir dans un grand geste théâtral. Défunt, M. de Montherlant l'est autant que l'on puisse souhaiter l'être lorsqu'on se tire une balle dans la bouche. Et pédé... Il aura fallu toute l'élégante hypocrisie des belles âmes et des belles plumes de Paris pour, au lendemain de sa mort, le taire si bien tout en l'insinuant si fort. Pourtant, ce n'est pas aux cendres de l'académicien que cette oraison funèbre s'adresse, mais à celles d'un détenu, Gérard Grandmontagne, condamné à mort et exécuté le 25 septembre 1972 à la prison de Fresnes pour homosexualité. Vous avez bien lu : condamné, exécuté, mort, parce qu'il était pédé. Oh, bien sûr, on n'a pas dressé la guillotine dans la cour de Fresnes — il paraît que M. Pompidou n'aime pas ça.

Pour la police, pour la justice, pour les gens bien, Gérard Grandmontagne s'est tué lui-même. D'abord, c'était un asocial, un drogué. Un taulard. Et aussi un pédé. Peut-être, un jour, viendra-t-on soutenir qu'il a été contaminé par le « mauvais exemple » de ceux qui, comme lui, ont de « mauvaises habitudes ».Après tout, ne s'est-il pas suicidé trois jours à peine après M. de Montherlant ? Qui se ressemble... Air connu. Voici les faits tel que le journal **Le Monde** les rapporte. Gérard Grandmontagne, 31 ans, a été arrêté à Paris le 1er août 1972 pour une affaire de drogue. Il nie mais on l'embarque au quartier des prévenus, à Fresnes. Le 25 septembre, il écope de six jours de mitard pour homosexualité. Le soir même, dans sa cellule, il arrache les fils électriques et se pend. **Le Monde,** qui raconte cette histoire, le fait avec une belle sobriété frémissante, teintée de la plus dégueulasse des tolérances. Dans ce genre : vous savez, ces choses-là, hélas, ça existe. Et ça s'explique : ce pauvre garçon était un asocial, un illettré, presque un déséquilibré. Il a donc des excuses d'avoir

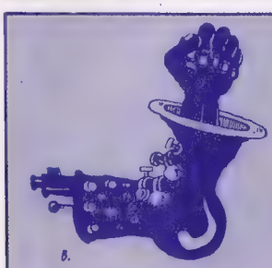
Miettes de thon

On a trouvé ça dans le numéro 100 de **Charlie hebdo**, et ça nous a fait de la peine :

« Le numéro 3 du « Point », le vrai, celui où il n'y a que huit pages mais où il y a quelque chose à lire, vient de paraître. Il est consacré aux rapports entre la presse et la publicité et c'est une occasion de lire certains détails que vous ne risquez guère de jamais retrouver dans un autre canard. Pour deux francs, c'est en vente partout jusqu'au 15 (numéro 3 du lundi 9 octobre). La pub et les radios, la pub et la presse communiste... Un doigt dans la pub, c'est la main dans la compromission. Et la main dans la compromission... Quand je vois des journaux soi-disant underground et nova-nova passer des publicités pleine page pour des vélomoteurs pour se payer des pages couleurs et se donner des airs simili-luxe, ça me fait tapoter le menton du zouave dans la culotte de ma sœur ! » D.D.T. »

Cher Delfeil de Ton,
Regarde tes amis dont les publicités mobilières et immobilières couvrent tous les murs de Paris. Souviens-toi que tu fais un Hari-Kiri mensuel sur beau papier glacé et plein de couleurs (tant mieux pour toi et pour nous !) et que vos entreprises multiples sont bénéficiaires, ce qui n'est pas le cas de la nôtre. Compromission, mon cul ! En deux ans, Actuel n'a pas tiré de la pub plus de 3 % de son budget déficitaire. Laisse dons la main de ta sœur dans la culotte du zouave. Restons bons amis et songe que nous avons les uns les autres bien d'autres chats réactionnaires à fouetter.

Ragnagna.



restez branchés sur la révolution

avec **POLITIQUE** hebdo

Chaque semaine dans tous les kiosques : 3 F

14-16, rue des Petits-Hôtels, Paris-X[e] - Tél. : 770-31-50 - CCP La Source 32.760.99

PROJETS MLF

Le Centre des Femmes, dans la ligne du « ras le bol les spécialistes ». Diffuser le savoir à tous... Nous affronterons tous ensemble les problèmes avec lesquels les femmes se débattent quotidiennement dans la solitude. Nous proposerons des solutions radicales. Des groupes ont commencé à travailler et se réunissent chaque semaine sur :

1[e] La prise en charge de notre corps, c'est-à-dire information réelle sur la sexualité et la maternité, moyens de les choisir et de les vivre bien, acquisitions des pratiques médicales nécessaires.

2[e] La prise en charge de nos problèmes juridiques ; en acquérant les connaissances nécessaires auprès d'avocats qui travaillent avec nous, nous posons le refus de rester les victimes d'institutions qui nous lèsent systématiquement (dans le mariage, le divorce, le travail).

3[e] La recherche et la mise en place immédiate de structures où les enfants pourront vivre entre eux 24 heures sur 24 et avec des hommes et des femmes convaincus que nous devons substituer à la famille des formes nouvelles.

Actuellement, une A.G. réunissant les trois groupes a lieu tous les quinze jours à la villa Montsouris (2 novembre, etc.), elle est mixte puisque le groupe crèche est mixte. Toute information est donnée sur les lieux et dates de réunions dessous-groupes. Parallèlement, on cherche un local, quelque chose de très grand... Si vous avez quelque chose à nous proposer, à nous demander ou un peu de fric en trop, écrivez à : Centre des Femmes, B.P. FMA 370 13 Paris 13[e].

Dans des groupes de quartier et aux réunions « Politique et Psychanalyse », on travaille à la création de plusieurs maisons de femmes où toutes celles qui ont commencé à se rencontrer sur les marchés, dans les écoles, dans les lieux de travail, pourront se retrouver pour discuter, pour réaliser des projets suivis (crèches, grèves), pour le 3[e], 4[e], 11[e] : 109 bd Beaumarchais, esc. D, 1[er] ét. g., 887-71-58 ; pour le 5[e] : 106 rue Mouffetard, 4[e] ét. g., 331-16-75 ; pour le 6[e], 7[e], 15[e] : 13 rue des Canettes, fond de la cour, 1[er] ét. d., 325-14-47 ; pour le 12[e] : 115 av. de Reuilly, porte 2, 1[er] ét. g., 628-44-22.

Et puis il y a leprojet d'une maison d'édition des femmes où il n'y aura pas à demander la permission, à avoir des idées séduisantes et commerciales, où il n'y aura pas d'examen d'écriture... Marie-Claude Grumbach, 106 rue Mouffetard, Paris 5[e].

Actuellement, le groupe « Psychanalyse et Politique » se réunit tous les vendredis soirs, 109 bd Beaumarchais.

Les différents groupes se réunissent les mardis, à 20 h 30.

— Si vous êtes en province, 40 groupes environ sont connus de nous et nous vous communiquerons leurs coordonnées (écrire à la B.P. FMA 370 13, Paris 13[e]).

— A Bruxelles, le M.L.F. belge organise le 11 novembre une journée de dénonciation des crimes contre les femmes qui sera assez différente de celle de Paris.

— A Paris, vous pouvez contacter : les « Féministes révolutionnaires » qui se réunissent le mardi à 20 h 30, 73 rue Buffon, et le groupe « Psychanalyse et Politique » qui se réunit le vendredi à 20 h 30, 109 bd Beaumarchais, et le Cercle Dimitriev (écrire à Michèle Bedos, 42 rue d'Avron, Paris 20[e]).

de telles mœurs. J'exagère? à peine. D'ailleurs il n'est que de lire le texte du **Monde** pour s'en convaincre. Ces deux phrases, par exemple : Il venait d'être condamné à six jours de mitard pour homosexualité. Comme si dans les prisons... Mais voyez-vous donc. Les pédés, pour **Le Monde**, c'est dans les prisons que tout naturellement ils se trouvent. Coupables. Ou alors dans les tasses... Victimes, exhibitionnistes ou corrupteurs. Au choix. En tout cas, pour un journal, obligatoirement dans la rubrique des faits divers. Sauf, bien sûr, ceux qui, de temps en temps, signent de savantes études. Et encore : à la condition qu'ils traitent de tout, sauf de « ça ». C'est-à-dire d'eux-mêmes. Pardon, j'oubliais. Ils peuvent être aussi de l'Académie Française. Mais alors, ils faut qu'ils soient terriblement bourrés des talents qu'apprécient les gens biens. Terriblement discrets aussi. Gérard Grandmontagne, lui, n'était rien de tout cela. Seulement un ancien tapin de St-Germain devenu tubard parce que, entre le Drugstore et la rue Du Four les nuits sont longues et froides lorsqu'on n'a pas un rond. Et qu'on a perdu cette belle jeunesse qui attire les michetons. Il est mort. On l'a suicidé. On l'a exécuté. Ah ! ils me font bien rire tout ceux qui disent qu'aujourd'hui, la société se montre de plus en plus tolérante envers les pédés. Qu'elle comprend. Dans son testament M. de Montherlant avait demandé à être enterré avec, sur son visage, le plus beau masque de sa collection d'antiques. Un masque de bronze pour remplacer celui de chair, qu'il s'était composé et porta, sa vie durant. C'est au prix de ces travestissements que la société nous supporte. La mort de Gérard Grandmontagne est là pour le rappeler, si jamais on était tenté de l'oublier. Lui, il était sans masque. On le lui a fait payer cher. Car, contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, la société ne tolère pas. Elle ne comprend pas. Et surtout elle n'admet pas. Sauf ce qu'on lui impose.

Comité Grandmontagne, 73 rue Buffon,
(Réunions le lundi soir.)

dans les colonnes bourgeoises

La Sirène, un redoutable sous-marin de la Marine nationale, cinquante mètres de long et fier de ses sept tonnes, a coulé le 11 octobre dans son bassin, près de Lorient. Son premier contact avec l'élément liquide qui aurait dû être le sien lui a été fatal. C'est en nettoyant le tube lance-torpille qu'un des hommes d'équipage eut la riche idée d'ouvrir une fenêtre par dix mètres de fond.

La revanche du lièvre : la chasse tue chaque année en France soixante personnes et en blesse dix mille autres.

M. Jean Verdier, préfet de Paris, vient d'ouvrir un crédit de 3 millions de francs pour lutter contre l'invasion des cafards dans les hôpitaux modèles de notre capitale.

Un vendeur d'œufs suisse, M. Werner Schwegler, s'est récemment distingué par une escroquerie de taille : il avait vendu un glacier des Alpes à des clients naïfs. Notre homme est actuellement en Turquie, où il s'apprête à vendre le détroit du Bosphore à quelque touriste américain.

« Sommes-nous comme ça », gémit Mme Jacques Duhamel, l'épouse du fabricant de pop corn, invitée avec toute une volée de gens bien à la projection du Charme discret de la bourgeoisie du monolithe Bunuel. C'est M. Lecat, le porte-parole du gouvernement, qui avait eu l'idée de cette sauterie huppée. A la dixième minute, les traits des assistants se décomposent, le rimmel coule et la salive sèche en petites plaques salines sur les parois du larynx. Bunuel avait refusé d'assister à cette déconfiture prévue. Motif : il est sourd. Nous ne l'inventons pas, c'est France-soir qui l'a dit.

Pris au jeu, Jean-Marie Huck, membre du Corps des sapeurs-pompiers bénévoles d'Arques (Pas-de-Calais), a été jeté dans une cellule humide : il allumait des incendies, « éprouvant une certaine satisfaction à la vue du feu ».

L'eau de Cologne Black Label n'hésite pas à sacrifier aux modes. Une espèce de hippie de chez Cardin pose tout sourire devant une boîte d'after-shave : « Black-Label, c'est comme une drogue, tu ne pourras plus t'en passer. » Nous, à Actuel, depuis qu'on s'est branché sur les savons Yardley, on s'en injecte trois par jour. Quelle vulgarité !

Théodorakis, Dalida et des majorettes ont fêté les vingt-cinq ans de vie parlementaire de François Mitterrand, tandis que Mick Micheyl, à Grenoble, chantait pour le député ex-U.D.R. douteux et lyonnais Edouard Charret.

En Floride, Jennifers Slim vient d'échanger son bébé de trois mois contre une Chevrolet d'occasion modèle 1971. Le bébé est à l'hôpital et les parents en prison.

Hot rats : devinez ce que cache l'expression « cassoulet de grand souris » (en français dans le texte), la spécialité d'un restaurant du nord de Londres. Exactement. Du rat bouilli. La recette : faire macérer le rongeur pendant vingt-quatre heures dans du vin rouge, puis procéder comme pour le cassoulet classique.

La technologie vient à l'aide de la « méthode des températures », jusqu'ici la méthode de contraception la plus péteuse, responsable de la plupart des enfants de l'après-guerre. Un petit appareil consistant en deux électrodes, un interrupteur et un voyant lumineux, mesure les différences de potentiel électrique à l'intérieur du vagin. En période normale, l'électricité est négative et le voyant indique « go ». Au moment de l'ovulation, s'allume le signal « danger ». La méthode n'est pas parfaite : les spermatozoïdes peuvent rester vivants pendant quarante-huit heures dans le vagin.

On compte trois-cent-quatre hommes coupables de viol en Grande-Bretagne en 1970. Et une femme. Si, si. Pendant que nous y sommes, voici quelques autres statistiques intéressantes élucubrées par des chercheurs britanniques : chez 85 % des hommes, le testicule gauche pend plus bas que le droit. L'Anglais moyen possède 120 000 cheveux sur le crâne. Il y a plus d'hommes que de femmes qui ont les oreilles coupées, par accident ou amputation. 60 % des hommes expérimentent l'érection du téton pendant l'orgasme, etc.

Au terme d'un travail accablant, le professeur Allen H. Barton vient d'achever une enquête auprès de quatre-cent-cinquante-six personnes parmi les plus riches ou les plus puissantes des Etats-Unis. Il en tire cette conclusion d'une intelligence puissante : « Il semble qu'il se dégage un consensus assez clair en faveur du capitalisme parmi les dirigeants américains. » Sociologues, assez !

non merci, monsieur segalot

L'ennemi est dans notre propre logis. Le nid douillet où gite la famille est l'une des armes les plus redoutables de la société bourgeoise. C'est en effet le pot où germent les premières tyrannies. De par son ordonnance interne, la distribution de son espace, les objets qui l'encombrent, elle reproduit l'aliénation avec d'autant plus d'efficacité qu'elle est plus hypocritement **familière.** Sous leurs gueules bonasses, le frigidaire, le canapé, le buffet du salon et l'armoire de grand-mère sont aussi violemment chargés des valeurs de l'ordre bourgeois qu'une émission de Guy Lux ou qu'une casquette de flic.

L'école prépare à la caserne, qui prépare à l'usine ou au bureau. Mais la Grande Préparatrice, celle qui coiffe tout le système, c'est la brave ruche où sourient (dans le meilleur des cas) papa-maman. La maison est un terrain de chasse ouverte, où la liberté de l'enfant est le gibier. Les supercheries sont innombrables pour maintenir des réseaux d'influence parentales dans les terres des enfants. On baratine le gamin : « T'es un grand garçon, maintenant, voilà une chambre pour toi tout seul ». Mais il ne se passe pas un jour sans que quatre yeux inquisiteurs ne viennent traîner du côté de la chambrette. La structure dynamique de l'appartement en apprend long sur les fantasmes de la famille et leur articulation avec l'idéologie dominante. Observez une salle à manger vide, la majestuosité imposante du fauteuil, la redondance maternelle du buffet, l'horloge qui fait battre les cœurs à l'unisson, et le miroir qui, comme tous les miroirs bourgeois, lui renvoie inlassablement sa propre image : là est le secret de la cérémonie initiatique au repas, la toute-puissance du père de la tribu et le culte sacré rendu à la mère nourricière.

Si on continue l'inspection, en passant par la salle de bains et les chiottes, on ouvre le paragraphe : « Espace et tabou ». L'interdit fondamental est celui de la masturbation. Plus que la masturbation elle-même, c'est le plaisir solitaire qui est condamné, depuis le geste innocent de sucer son pouce jusqu'aux rêves des jeunes filles. La famille se panique dès qu'un de ses membres semble capable de prendre son pied ailleurs que dans son sein, de ne plus dépendre exclusivement du groupe qu'elle constitue. Elle se sent vitalement menacée, et toutes les oppressions sont justifiées à ses yeux pour ramener le coupable au bercail ; chambres communicantes avec celle des parents pour favoriser les descentes à tout moment, cabinets de toilettes sans verrou, ou, plus subtilement, transfert dans les pièces centrales et communes de tout ce qui pourrait maintenir l'enfant isolé dans sa chambre : T.V., transistor, électrophone.

L'habitat et le mode de vie bourgeois constituent une remarquable technique de dressage-aliénation. Qu'on ne s'y trompe pas, le moindre geste en procède : manger sur une table, s'asseoir dans un fauteuil pour bouquiner. Attitudes étriquées qui visent à maintenir l'individu dans une noble verticalité. Dans le désert, les bédoins vivent sur des nattes. Le contact sécurisant avec le sol est socialement interdit à l'homme d'occident. Le petit bébé du neveu de ma mère ingurgite sa bouillie enserré dans le carcan de sa chaise tutrice. Dans cinq ans on lui dira : « Arrête de te traîner, tu salis tes vêtements », et on l'empêchera de se balancer sur sa chaise en attendant sa côtelette.

Et que dire de la fourchette qui réduit la bouffe à un rôle utilitaire de carburant, frustre de toute la jouissance de palper, de déchirer de ses doigts gras une bidoche juteuse.

Familles-ghettos où chaque mètre carré est miné et l'espace tout entier dressé pour y piéger le plaisir.

abonnez-vous!

40 F pour 12 numéros
+ offre exceptionnelle
valable deux mois :
l'album de Crumb

Mode de règlement :
mandat - chèque postal - C.C.P.
Paris 4.585-95 (envoyer les trois volets à Actuel), chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2 impasse Lebouis. 75014 - Paris.

12 numéros + 1 disque = 45 F
Je souscris à un abonnement
à « Actuel-Nova Press »
au choix l'un des 33 tours suivants :
[] Rock Génération : premiers enregistrements du Soft Machine.
[] Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
[] Gong, Camembert Electrique.
(Cochez la case correspond à votre choix).

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

.....

Je souscris à un abonnement
à « Actuel-Nova Press »
Nom : Prénom :
Profession :
Age :
Adresse :

.....

Complétez votre collection d'ACTUEL :
Chaque ancien numéro : 3 F au journal.
Rappelez-vous :
N° 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? Novembre 1971, un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiwres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND : Crumb, Lynch, Cousin, Guitton, etc. Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats défilent. Les casernes font entendre un autre bruit que celui des marches au pas. Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND : témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ : l'urbanisme qu'on nous prépare
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN : et les cités utopiques dont nous rêvons. Pop-stars déclinantes et réflexions enragées d'Abbie Hoffman du fond de sa retraite.
N° 20 : LA DROGUE. Un dossier complet et objectif. Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE, nouveaux itinéraires.

j'irai bronzer sur vos tombes

Dépliez sur vos genoux un plan de Paris et répertoriez les taches vertes, censées vous indiquer les endroits plus ou moins vastes où il pourrait faire bon s'asseoir au soleil et regarder le gazon lever. Et que remarquez-vous ? Des squares minuscules jetés comme des chiures de chlorophylle sur une bouse grisâtre. Une minorité d'arrondissements possède des « jardins », lieux où la nature, un brin malade et rachitique, est placée sous séquestre ou sous vitrine, cernée d'allées poussiéreuses et de chaisières impitoyables. Les grands espaces verts ont le nom qu'ils méritent : celui de cimetière. Et va pour le cimetière Montparnasse, sans doute le plus ensoleillé, celui de Passy, le plus arrosé sur sa colline, le cimetière Saint-Vincent, celui de Montrouge, de Montmartre, ou l'illustre Père-Lachaise. Nous voulions constituer un classement préférentiel de ces lieux de détente, mais n'en avons retenu que deux, les plus importants.

Dimanche

Si l'on excepte le Sacré-Cœur, œuvre maléfique d'un patissier versaillais, furonculeux et jaloux, la seule promenade possible pour le montagnard du XVIIIe reste le cimetière de Montmartre, qui déroule ses granits multicolores sur le versant nord de la butte, de loin le plus dur. Dès qu'entrés, nous sommes spirituellement accueillis par la tombe de Sacha Guitry, puis un chemin bordé de lierre grimpant mène à un aimable rond-point fleuri. Là, deux bancs situés au meilleur ensoleillement et où se tassent quelques vieillards, sans aucun doute venus repérer leur emplacement. Sur la gauche, un irrésistible gisant en linceul de bronze : Godefroy Cavaignac. Un peu plus loin, un fantastique monument, rose et vert foncé, en forme d'obus à excroissances tumorales, dédié, comme il se doit, aux Delamare-Bischsel. De face, à un niveau supérieur, le monument de Zola domine la place, bien que son corps ait été transféré au Panthéon en 1908, soit 17 ans avant le charleston ! De nombreux chats rôdent entre les pierres. Ils sont gras, le poil luisant, concentrés surtout aux alentours des tombes fraîches. Parfois nous croisons des mamans qui promènent leur petit dans un landau, ce spectacle de bonheur familial tire une larme à Patrick Rambaud dont le cœur de midinette se dissimule mal derrière une carapace hautaine. La brise d'octobre chargée d'embruns nationaux à 5 % caresse nos visages poupins. Patrick se fait tendre et me saisit la main ; je me dégage soudain, et me mets à gambader entre les tombes couvertes de mousse. Nous regagnons la sortie, et chacun de nous rentre chez ses parents après un dernier baiser. C'est la fin d'un beau dimanche.

Lundi

Vous vous demandez certainement d'où vient ce nom curieux de « Père Lachaise » !... Sachez donc qu'il s'agit d'un sobriquet donné au romancier populaire Eugène Sue, romancier qui avait l'étrange manie de se promener en plein hiver avec une crosse d'évêque d'où pendaient des grappes de clochettes. A cause de cela, les gens du quartier l'avait surnommé le Père Lachaise. Bon, un point d'éclairci.

Quarante-quatre hectares de terrain accidenté, joufflu, boisé, pléthorique, semé d'embuches et de tombes démentes amoureusement surveillées par quatre gardiens emmanchés d'un long cou qui vous remettent à l'entrée, en l'échange d'une modeste piécette, le plan détaillé de ce lieu scabreux mais charmant. Et nous montons religieusement la grande allée encadrée de monuments boursouflés : celui de l'extraordinaire Paul Baudry, une pleureuse de bronze, le coude inconsidérément posé sur une palette géante, fait la nique à un ange bouclé, couronne de laurier à bout de bras. A dix mètres de là, le monument le plus haut : l'obélisque de M. Le Bas, né à Luc (Var) le 13 août 1797 d'une mère roumaine et d'une pochette surprise.

Avenue de la Nouvelle Entrée, 44e division, la tombe d'Alan Cardec, le spirite de notre enfance. Une sorte de dolmen moussu, bouffé de cinquante-huit pots de chrysanthèmes fraîchement tués. Et son buste d'albâtre noir, rare matériau venu par trirème des confins d'Argenteuil, respire à peine entre deux bégonias rongeurs et trois mains potelées de vieilles marquises implorantes. Pourquoi pas ?

Poursuivons notre aventure. Voici le colombarium, où il fait si bon déambuler au plus fort de l'été, dans cette persistante et fraîche senteur de cendre et de fleurs.

Une perle rare dans cette huitre de quarante-quatre hectares : le tombeau de notre regretté Louis Aimé Moris, mort en 1900, et qui faisait si bien les choses : dressé devant sa tombe, le marteau à la main, une tête de chien sous les basques, Louis Aimé nous adresse un petit bonjour figé. Quelle sobriété !

« Elle l'a trouvée ! elle l'a trouvée ! » glapit une jeune enfant sans doute vicieuse, en s'enfonçant dans la petite allée qui longe la tombe de Ficot et Pepard. Nous la suivons, intrigués. Elle suit des flèches et autres inscriptions, tracées d'une craie hésitante et irrespectueuse sur les mausolées : « Ouvrez l'œil, et le bon, des fauteuils jusqu'aux balcons : Jim par çi, Jim par là, Jim arrive, Jim est là, demandez un Jim glacé, le Morrison est parfait ! »

Toute environnée de graffitis, la dernière demeure du jeune premier : « Le temps passe et ton image demeure », « Ceux du front libertaire », « Every body get stoned », et autres aphorismes brillants.

Au sortir de ce lieu, un petit vieux nous agresse, la sacoche en bandoulière : « Vous venez de chez Jim ? »

« Heueueueu... Oui... »

Il fonce dans la direction indiquée, suivi de quarante personnes, de tout âge, de tous sexes, de toutes formes et de toutes humeurs. Intrigués, nous les filons.

Le vieillard chenu, mais qui ne manque pas de noblesse, grimpe sur la tombe qui jouxte les plate-bandes de Morrison. « Depuis Mai 68, entonne-t-il d'une voix claire et précipitée, les hippies ont découvert le Père-Lachaise... » Puis il poursuit par la lecture d'une rubrique nécrologique du *Monde*, qu'il pimente de judicieuses remarques : « Jim Morrison avait gagné beaucoup d'argent aux Etats-Unis, et il a voulu venir mourir en France, le pays de la Liberté... » Poursuivant sa lecture, il s'arrête sur les mots « Peace and Love » et interroge, avec un sourire niais : « Ça veut dire ? »

Et tout le groupe, ruminant d'une voix de tonnerre : « Paix et amour... »

Puis, l'oraison s'essoufle, le vent se lève, la mer se déchaîne et le vieux monsieur, agile comme un pingouin, entraîne son troupeau émerveillé au fil des tombes. Au pas de course, c'est Auguste Comte, et son disciple le plus con, à trois pas de là, c'est Casimir Périer, l'inventeur des bulles, c'est l'enfant naturel de Louis Philippe, dieu mutin. Nous réussissons à retenir le guide par la manche de son veston anthracite : « Qui êtes-vous ? » lui lançons-nous. « Les amis de la nature, répond-il, mais suivez-nous... Dans trois semaines, si vous voulez, nous *faisons* les grands morts politiques. »

18 heures, la fermeture, et le temps des vampires. Deux mots au gardien, sympathique petit gnome aux yeux rasés de près. Est-ce qu'on se suicide, ici ?

Non messieurs, on ne peut pas venir se suicider, ici, on vient se délasser... »

Les mots sortent mal de son nez pincé. Il profite de l'arrivée d'un corbillard pour nous faucher compagnie. Costric-Rambum Circus.

UN NUMÉRO SPÉCIAL D' ACTUEL

64 PAGES DE BANDES DESSINÉES PAR ROBERT CRUMB

RASSEMBLE LES PRINCIPALES AVENTURES DE FRITZ LE CHAT

EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES ET DIRECTEMENT AU JOURNAL. 2 IMPASSE LEBOUIS 75014 PARIS 3 FRANCS FRANCO DE PORT.

3 FRANCS

French connection

Parmi les journaux ronéotypés qui s'empilent dans les librairies underground, et qui y restent les premiers effets de surprise de la Belle Epoque passée (il y a un an et demi), on peut en retenir quelques-uns qui valent la peine d'être lus et émergent du lot.
« Le citron hallucinogène » (Bernard Blanc, 22 bd Clemenceau, 83000 Draguignan), à qui on peut reprocher une poésie un peu trop « classique », vient de sortir son deuxième numéro. Au sommaire : des articles sur l'I.R.A. et sur des communautés de High Provence, un texte d'un déserteur junkie de l'U.S. Army, traduit du numéro d' « Oz » de février ; traduction d'un extrait de « Flowers for Hitler » de Léonard Cohen, le tout parsemé de poèmes au milieu desquels, merveilleuses, ont jailli deux « nouvelles fantastiques » fantastiques, « Le collier de perles » de Jean-Paul Clement et « L'homme des plages » de Yves-Olivier Martin.
Un autre excellent reflet aux lueurs macabres : « Ecchymose », dont le n° 5 vient de sortir, et qui a suivi une voie originale, dans la fascination de l'entre vie-mort avec ou sans drogue anéantissante et étincelante, les références décelables à un surréalisme jamais encore égalé, et (à ses débuts surtout) une apologie de l'anarchie. Ayant des contacts avec l'ensemble de la Free press française, il fournit un certain nombre d'informations intéressantes (« Ecchymose, 1 F 50, Bidard Didier, 43 rue Ecuyère, 15000 Caen). Mais voilà, et là commence le drame, ils sont obligés de faire réparer leur ronéo, et cela va leur coûter dans les 20 000 balles, ils lancent donc un « appel au peuple », à l'abonnement 12 numéros pour 10 F, et acceptent même les dons. Le prochain numéro sortira aussitôt la machine réparée.
A sa queue de plumes noires aperçue autrefois autour du cou fin et doré de Marlène Dietrich sur le trip de Shanghai Express, à sa langue entrevue bavante de perles sur des corps, de fourmis entre autres, je l'ai reconnu, arrivant de loin du fond du désert : « Le retour du Tamanoir » en hallucinorama. Le numéro 4 sera bientôt dans nos régions grises d'hiver et d'ennui.
« Le Tamanoir » publie également un livre offset de 50 pages, illustré par l'auteur et auquel ont participé plusieurs autres personnes : « Princesse de la folie — mon miroir peut-être » de Richard Belfer (10 F en librairie, plus 2 F 50 de port pour expédition). La dernière personne l'ayant lu a depuis disparu : personne ne sait ce qu'il contient. (« Le tamanoir », 3 F, 3 rue de Monbel, Paris 17e.)
Les éditions du Boyau publient un mensuel « Tribune Libre 93 » qui en est à son onzième numéro, et de plus ils disent : « Notre entreprise ne sera complète que lorsqu'elle aura trouvé sa place dans notre projet global : la création d'un village communautaire qui nous permette d'assumer notre révolution individuelle et de contribuer à la révolution collective. Notre imprimerie-edition sera l'une des bases économiques de ce village.
« Tribune Libre 93 », (1 F, même adresse que le Bouif's Club, 11 rue Pachot 93190-Livry-Gargan) publie dans son dernier numéro, en plus de poèmes et d'informations, un article : « Quand j'entends le mot Front Populaire je sors mon bulletin de vote », de de J.-M. Carité, qui m'a pour le moins surpris. Après une critique judicieuse de la société et de certains militants qui se disent révolutionnaires, il en vient à dire : « De là où sera ta baraque tu pourras regarder le monde de ta hauteur. Et s'il t'emmerde trop, un jour tu mets des barbelés autour de ton terrain et salut. »
J'ai peur que ce que je prenais pour de l'ironie ne soit que de la bêtise et cette révolution-là un changement de ministère.
L'autre jour, à la Librairie Actualité, Rodovan Ivsic, né à Zagreb et qui participe depuis 1956 aux activités surréalistes à Paris, est venu déposé un livre-objet-valise en quatre plaquettes de poésie des éditions « Maintenant », collection S (comme surréalisme) : celle qui, par d'étranges beautés, m'a sans doute le plus attiré, c'est « Les pâles et fiévreux après-midi des villes » d'Annie Le Brun.
Ce bouquin m'inspire une réflexion : si le surréalisme, dont on a pu reprocher à juste titre ses positions par rapport à la femme (voir « surréalisme et sexualité » de Xavière Gauthier, Idées Gallimard) a compté dans ses rangs des femmes comme Annie Le Brun, Joyce Mansour, Anaïs Nin, Valentine Penrose, Leonora Carrington pour la peinture, etc.

Danielle Sarréra, Marianne Van Hirtum pour la poésie, et Léonor Fini, Dorothea Tanning, par contre dans l'underground qui soutient, en paroles, la libération de la Femme, très peu d'entre elles s'y expriment. Aucune femme n'a, à me connaissance, participé aux underground comix américains, et, en France, très peu de femmes prennent la parole dans la Free Press, (je salue au passage Nicole Bley, qui a su garder sa violence et son indépendance, aussi bien vis-à-vis des mecs, que des mouvements dogmatiques et sectaires se réclamant de la libération de la femme). N'oubliez pas mesdemoiselles que la poésie (et pas seulement la poésie) doit être faite par tous.
Au milieu du néant et de la morosité politique française, trois étoiles brillent au firmament. D'abord « Cloac », sans adresse, dans la plus pure tradition des journaux lycéens.
Ensuite plus sérieux (façon de parler), mais tout aussi violent : « Militantisme, stade suprême de l'aliénation » de l'Organisation des Jeunes Travailleurs Révolutionnaires (2 F l'exemplaire). BP 88-06-75-261 Paris Cédex 06.
Et enfin le très international situationisant « Grand Soir » (diffusé en France par la « Librairie des non A », 9 rue des Lions, Paris-4e).
Remuez-vous dans ce putain de pays merde ! Aux actes, tandis que « Du Hast Die Seele Mein » de Marlène Dietrich brûle sur ma platine. Ma chaise commence à brûler, et la société flambe déjà. R. Belfer

Les dollars de notre Seigneur

« Qui parmi vous se sent prêt à rencontrer le Seigneur ? Qui va se lever et chanter Halleluiah pour le Seigneur ? » Le prédicateur baigné d'une sainte sueur arrache violemment sa veste de velours cintré, coupe old england, desserre sa cravate orange. Ses halètements swingent dans la sono, il empoigne le micro comme une rock-star. Avisant une grosse dame maquillée, aux cheveux teints, dont les bourrelets de graisse se mettent à balancer, il saute du podium, fend le public assis sur les chaises pliantes du chapiteau et tenant toujours son micro, saisit la grosse dame aux épaules : « Elève-toi, ma sœur, et je vais prier pour toi. Crie « Oui, Jésus ! » avec moi ! Sens-tu la présence du Seigneur ? Sens-tu l'esprit saint parmi nous ? » Echauffée, la grosse dame frémit comme une crème caramel, enlace le prédicateur, ferme les yeux. « Oh oui, je le sens ! Je le sens ! » Le prédicateur entonne un chant religieux, et s'éclate sur son orgue. A faire hurler d'enthousiasme ces quelques centaines de « rednecks » et de vieilles filles, d'épiciers ventrus et couperosés, de femmes sèches en coiffures montantes cimentées par la laque, de vieillardes percluses et d'adolescents boutonneux traînés par leur famille. Dans l'hystérie générale, et favorable, pour conclure la quête : « Que ceux qui veulent donner cent dollars pour le Seigneur se lèvent ! Qu'ils se lèvent ,et qu'ils soient bénis. » Puis : « Que ceux qui veulent donner cinquante dollars se lèvent, et rendent grâ[illegible]e au Seigneur ! » Et ainsi de su[illegible]ite. Quand le dernier spectateur a [illegible] quitté le chapiteau, on vide le gr[illegible]nd sac et on compte le fric. [illegible] Puis on remballe, on plie la [illegible] tente, on

Germaine Greer dans Suck

Bou-hou-hou

Michael Zwerin, le crocodile le plus souterrain d'Europe, est un homme qui ouvre chaque matin, vers midi et demi, un œil boursouflé de chagrin sur les dures réalités d'une vie ingrate. Tel le résineux se répandant dans son gobelet, il mouille sa carpette d'un Niagara de larmes salées. Pour se consoler, il est allé demander à quelques-uns de ses plus fidèles compagnons de turpitude de sangloter dans le rembourrage de ses épaulettes. Voici ce qu'il nous a ramené dans son vieux kleenex trempé.

Germaine Greer

Actuel : As-tu déjà fait pleurer un homme ?
Germaine : C'est une de mes spécialités, mais je n'en raffole pas. Le dernier homme que j'ai fait pleurer était une lopette crânante qui me portait sérieusement sur les nerfs à force de me présenter à ses amis comme « la plus sanginaire coupeuse de couilles que j'ai jamais rencontré ». Un jour je l'ai insulté et je l'ai traité d'insupportable petit coq-en-pâte de l'Arkansas. Comble d'horreur, j'avais réussi à faire rire tout le monde. Il resta silencieux un moment, puis — par le foutre céleste ! — tout à coup : bou hou hou, il se mit à pleurer. Je maudis en silence le petit trou du cul, et l'affaire s'arrêta là. Il n'était pas arrivé à se défendre, donc il avait sorti sa dernière carte. Il sanglotait en disant : « Je suis désolé, s'il vous plait, excusez-moi » puis il quitta la plèce en courant. Là-dessus sa copine courut après lui et passa le reste de la soirée à jouer la nounou. C'est ce qu'il voulait, bien sûr. Pouark !
Actuel : Si ç'avait été une femme, en aurais-tu conçu le même mépris ?
Germaine : Certainement. Quant on a rien dans le ventre on va se cacher. Pleurer, c'est une façon de refuser ses responsabilités. Même chose pour un homme ou une femme, bien que les femmes soient évidemment plus portées aux larmes, ce qui n'est qu'un aspect de plus de la pathologie répressive. Les femmes pleurnichent et obéissent, alors qu'elles devraient lutter. Elles font une dépression, elles glapissent, elles croquent des barbituriques, elle s'évanouissent dans la salle

part pour une autre ville où des colleurs d'affiches ont déjà tapissé les murs de l'effigie du prédicateur.
« Fils, laisse-moi te dire quelque chose. Sais-tu quand un meeting de « revival » est fini ? Sais-tu quand Dieu t'ordonne de partir pour une autre ville ? C'est quand tu peux suspendre les gens par les pieds et les secouer et qu'il n'en sort plus d'argent. Tu sais alors que Dieu te dit : « Va-t-en, fils. »
Ainsi parlait un prédicateur bien connu à son jeune confrère Marjoe. Marjoe n'avait pourtant plus grand chose à apprendre : il était dans le métier depuis l'âge de deux ans.
A quatre ans, il exécute un mariage devant les caméras de la télévision et déclare que Dieu lui est apparu en songe pour lui ordonner de prêcher.
Ses parents, tous deux prédicateurs expérimentés, lui ont tout apris, au au besoin en lui plongeant la tête sous un robinet ou en l'étouffant avec des oreillers pour faire entrer un peu de discipline. « Marjoe — le miracle américain » devient un « hit » incontesté dans le show business religieux. Ses parents le maquillent, lui teignent les cheveux en blond. Il apprend par cœur des sermons de trois quarts d'heure — un différent chaque soir de la semaine. Il vend des disques — des soixante-dix-huit tours. Il a son émission à la radio.
En 1949, il tourne avec un cirque fameux, et parade en ville à dos d'éléphant. Et pendant tout ce temps, il n'y a jamais cru. C'est du moins ce qu'il déclare aujourd'hui : « Depuis le début j'ai considéré ça comme un « business ». Mes parents l'ont toujours entendu ainsi. Je n'ai jamais eu la foi. »
Est-ce qu'il se sent des scrupules pour avoir trompé tant de gens : « Non, ce sont tous des fanatiques. »
Marjoe (son nom vient d'une contraction de Marie et Joseph) a aujourd'hui vingt-sept ans et vient de se « mettre à table ». Il a tout raconté, dans des dizaines d'interview, et dans un film où alternent de vieilles actualités de l'enfant-prodige et une dernière tournée entreprise spécialement pour le documentaire. Un joyeux prédicateur noir y proclame : « J'ai voulu m'acheter une Buick et Dieu a dit non. J'ai voulu m'acheter une Ford et Dieu a dit non. J'ai voulu m'acheter une cadillac et Dieu a dit oui ! Halleluiah ! »
A quinze ans, Marjoe laisse tout tomber et quitte ses parents. A vingt ans, il monte une commune et passe par toutes les drogues. Un peu plus tard, il reprend la route pour une série de sermons psychédéliques, citant Dylan, parlant d'intégration raciale et de jouissances terrestres : consternation générale, le flop. En quatre mois il se retrouve complètement fauché. Il reprend les vieilles routines pour quelques années, applique les recettes éprouvés : l'enfer, la damnation, les images sanglantes, les fulminations contre la mini-jupe. De plus en plus cynique, il se reconstruit une réputation, devient à nouveau un des plus célèbres prédicateurs européens. Aujourd'hui, il a définitivement décroché.
Personnage à la mode, il fréquente la société la plus hip de New-York, s'habille de cuirs et de fourrures raffinés et promène de somptueuses « girl friends » en toque d'organdi. La bande d'Andy Warhol l'adore. Il vient d'entamer une nouvelle carrière : acteur professionnel.

Devil Duke.

LA DOPE CHEZ LES TAUPES

Le tribunal de Berkeley vient d'acquiter deux acteurs accusés d'attentat à la pudeur. Pour « célébrer la résurrection du corps », ils s'étaient produits dans un parc, le dimanche de Pâques, dans de curieux costumes de lapins astraux : **une combinaison de « bunny » en fourrure qui, pour les hommes, laisse passer les organes génitaux et, chez les femmes, découvre le sein droit. Les combinaisons comprennent également des haut-parleurs et diffusent de la musique. Les mêmes individus, vêtus de la même combinaison et portant un plateau chargé de trente joints, s'étaient déjà fait vider de l'exposition d'art et de technologie de Los Angeles. Ils essayaient de se faire passer pour des statues.**
Le révérend Troy Perry vient de faire une tournée anglaise pour présenter son église, la Metropolitain Community Church, **et faire connaître son livre, « Le seigneur est mon berger et il sait que je suis pédé ». L'église en question a déjà célébré deux cents mariages homosexuels — et pas un divorce, précise-t-on.**
Bonnes initiatives chez les « Rainbow people » de Détroit : un festival de blues et de jazz à Ann Arbor qui réunissait les vieux « grands » du blues et Sun Ra, l'Art Ensemble de Chicago, Miles Davis (en France, les festivals de jazz d'Antibes ou de « Newport à Paris » atteignent des gouffres béants de gâtisme). Et l'ouverture d'un People's Ballroom, encore en chantier, pour rassembler ce qui reste de la communauté hip et donner asile au rock révolutionnaire.
Creem, **le pétaradant journal rock de Detroit, se trouve enfin en France. On peut recevoir un spécimen en écrivant à la librairie nouvelle du Marais, 17 rue des Francs-Bourgeois, 75004-Paris (joindre deux timbres à 0,50 F).**
Redoutables renforts dans la bataille pour la législation de la marijuana : les **Jocks for joints,** soixante athlètes et sportifs professionnels qui soutiennent la « California Marijuana Initiative » — désormais nommée « proposition 19 ». Ils s'engagent à fumer des joints en public et à démontrer aussitôt que leurs performances s'en trouvent améliorées. Première action d'éclat : les Jocks for joints ont mis au défi leurs ennemis, les **Citizens Opposed to the Marijuana Initiative** (affectueusement surnommés les Comis), de se mesurer à eux au cours d'un match de football. Les Comis déclarent que « ce n'est pas le moment de se livrer à des jeux pour décider de l'avenir de la Californie », ils estiment qu'il s'agit d'une idée puérile, « un signe de plus de la dégénérescence causée par la marijuana ». Les joueurs d'échec se mettent également de la partie et viennent de créer les **Chessmen for Cannabis**.
L'Amérique des défoncés vit désormais à l'ère des **sopors** et des **quaaludes,** deux labels qui recouvrent un même produit, la **méthaqualone,** sédatif réputé moins dangereux que les barbituriques.
Timothy Leary, qui a quitté les Etats-Unis en courant depuis deux ans, peut ajouter un nouveau mandat d'arrêt américain à sa collection : on vient de démanteler à Oakland une grosse entreprise de fabrication d'acide et d'huile de hashish (?), l'International Brotherhood of Eternal Love, que Leary avait fondé il y a quelques années. Et maintenant, tenez-bon, voici le montant du butin confisqué : un million et demi de pills d'acide, cent cinquante litres d'huile de hash, deux tonnes de hash...
André Sirois parlait de la commission d'enquête canadienne dans notre numéro sur la drogue. Il travaillait pour le ministère de la Santé et du Bien Etre social. On vient de le mettre à la porte, en lui montrant sans rire la photocopie d'une lettre envoyée à l'**Express** où il déplore le manque d'informations régnant en France. Le gouvernement canadien reconnaît qu'il y a eu pression du gouvernement français. La plupart des lettres que Sirois a envoyées en France ont été « ouvertes par erreur ». Il fait un procès à l'administration canadienne, et espère bien faire comparaître des membres de l'Ambassade française pour qu'ils s'expliquent sur ces méthodes.

de bains. A présent les hommes s'y mettent aussi, il y a de quoi devenir fou.
Actuel : Tu penses que les hommes pleurent plus qu'autrefois ?
Germaine : Oui, ça devient une sorte de mode, peut-être à cause du « primal scream » — la psychothérapie qui veut qu'on hurle à son gré comme un enfant de six mois.
Ils font l'enclume et non plus le marteau. C'est toujours l'enclume qui pleure, jamais le marteau.
Actuel : Les enfants pleurent tout le temps. Sont-ce des enclumes ?
Germaine : Les enfants **utilisent** les larmes, parce que nous les dressons à utiliser n'importe quoi. Leurs premières expériences émotionnelles leur apprennent comment manipuler autrui : une pure relation de pouvoir, parce qu'ils n'ont au monde que papa et maman. C'est une des raisons pour lesquelles je déteste la famille : les gens grandissent dans cette grotesque situation cellulaire et ne sont plus capables de vivre d'autres types de rapports pour le restant de leur vie.
Actuel : Si un jour tu as un fils, lui apprendras-tu à ne pas pleurer ?
Germaine : Je lui apprendrai à considérer ses larmes comme un outil précieux.

Timothy Leary

« Les larmes deviennent souvent des armes affectives. On signifie à l'autre qu'il est salaud, cruel, désagréable, etc. Elles sont la défense du « faible » dans le duo sado-masochiste. Je me rappelle mon père pleurant, alcoolique qui s'adonnait à la lecture des poètes romantiques et de Shakespeare au moment où il se noyait dans le fond de bouteille. Aussi pleurait-il souvent. Il hurlait de tristesse quand son propre père — un homme distingué et distant, tyran craint et respecté — venait à la maison et l'écrasait de mépris, explosait en longs sanglots de honte, etc. La bonne tragédie irlandaise.
J'ai vu beaucoup de gens pleurer pendant des trips : ils se regardaient dans les yeux et y voyaient la réincarnation sans fin de tous ceux qui ont vécu, aimé et souffert pour faire durer le grand jeu de la vie. »

Jim Anderson, l'un des fondateurs de Oz, membre éminent du Gay Lib.

« Le sexisme sévit partout : pourquoi donc refuserait-on aux hommes le droit de pleurer ? Les femmes ont ce droit, créatures faibles, qui ont besoin de protection, êtres inférieurs qui ont droit à la sympathie. Corollaire, l'homme est fort, puisqu'il ne pleure pas. Grotesques conventions.
Il n'y a plus, au sein du Gay Lib, ni rôle mâle ni rôle féminin. Actif, passif, cela dépend des jours et des personnes. Les seuls à s'engager dans une relation mâle-femelle, sont les homosexuels authentiques qui acceptent les oppressions et leur ghetto. Ce pédéraste stéréotypé est plutôt voyant, reconnaissable à ses attitudes, qui ne sont pas mâles ou femelles, plutôt « autres ». Ceux-là ont une réputation d'hystériques aux pleurs faciles. Ils se complaisent dans l'imitation de la femme réprimée. Ils se trompent sur tout, et donc sur leur propre comportement. Ils mettent trop de fard, se pomponnent et fréquentent la manucure, ne sentent pas la véritable féminité, même quand elle est brimée. Caricatures pleureuses qui ne s'assument pas, larmes d'appel à la tendresse du peuple. La libération des femmes passe par l'abandon de la stratégie lacrymogène. Les sanglots francs, cependant — un cri d'angoisse et de détresse — sont légitimes et dépassent les classifications de sexe. » Michael Zwerin.

combines

Vous pouvez acheter presque tout à prix de gros : collectionnez les adresses d'entrepreneurs, de dépositaires, de magasins, etc. Si, par exemple, vous êtes l'esclave d'une communauté chauviniste mâle et que vous rêvez d'une machine à laver, rendez-vous chez un gros dépositaire, faites le choix de votre modèle, notez sur la carte du magasin la marque et le numéro du modèle, rentrez chez vous, saisissez l'annuaire par professions, cherchez-y le grossiste de la marque choisie, soufflez un moment et téléphonez : « Allo, Nation-Comptoir à l'appareil, j'ai là un client pour l'Arthur Gobrun N 327. En avez-vous une en stock et quelles conditions faites-vous ? » S'ils disent qu'ils n'ont jamais entendu parler de vous, dites que votre grossiste habituel (relevez-en un autre au préalable dans l'annuaire) est en rupture de stock. Dites que vous envoyez quelqu'un enlever l'appareil et que vous payez comptant. De toute façon, souvenez-vous qu'un grossiste veut vendre tant qu'il ne cause pas de tort à son détaillant. Aussi n'hésitez pas à aller les voir, discutez le coup, offrez un pot, si ce que vous demandez n'est pas trop important, il vous en fera peut-être cadeau. Restons chez les gros : les boucheries Bernard, 4 rue d'Autun, Paris-2e, 82 rue Réaumur, Paris-2e, 83-85 rue Saint-Charles, Paris-15e, vendent, au détail, la meilleure viande de Paris, 20 à 30 % moins cher.

La promotion sociale de notre beau pays organise des cours du soir gratuits de toutes sortes : à Paris, les mairies tiennent à la disposition du public un livre de 165 pages, où sont répertoriés tous les enseignements possibles et gratuits : céramique à l'école de filles du 6e, cours de menuiserie au C.E.T. du 18e, cours de bûcheron-élageur à l'école d'administration de la ville de Paris, cours de russe au C.E.C. du 13e, cours de danse, de plomberie, de sérigraphie, de sténographie, de boulangerie-pâtisserie, dactylographie, guitare, cuisine, ébénisterie, lingerie-broderie, langues vivantes, etc.

L'Agence Nationale pour l'Emploi (A.N.E.P.) a deux bureaux à Paris pour les jeunes, rue de Lourmel, Paris 15e, et rue de la Mouzaïa, Paris 19e. Allez vous inscrire si vous n'avez rien à foutre, ils vous proposeront successivement trois emplois, si le troisième ne vous convient toujours pas, on vous remerciera poliment, en attendant vous aurez touché pendant quelques temps quelque 10 F par jour. Si sonder les détritus ne vous dit rien, vous pouvez sonder les masses pour les Instituts de sondage. Au nombre de soixante, ils emploient volontiers la jeunesse qu'ils rémunèrent entre 40 et 60 F par jour et parfois plus s'ils vous envoient en province. Une présentation raisonnable est recommandée. La liste était trop longue pour être imprimée mais contre un timbre à 30 centimes, elle sera fournie sur demande. Si, malgré tout, vous n'arrivez pas à gagner votre croûte, ou si simplement vous n'êtes point sot, faites les marchés vers 12 h 30, 13 heures, vous y récolterez maints cageots de fruits et légumes gratuits. Sachez sourire ; je recommande en particulier la place d'Aligres.

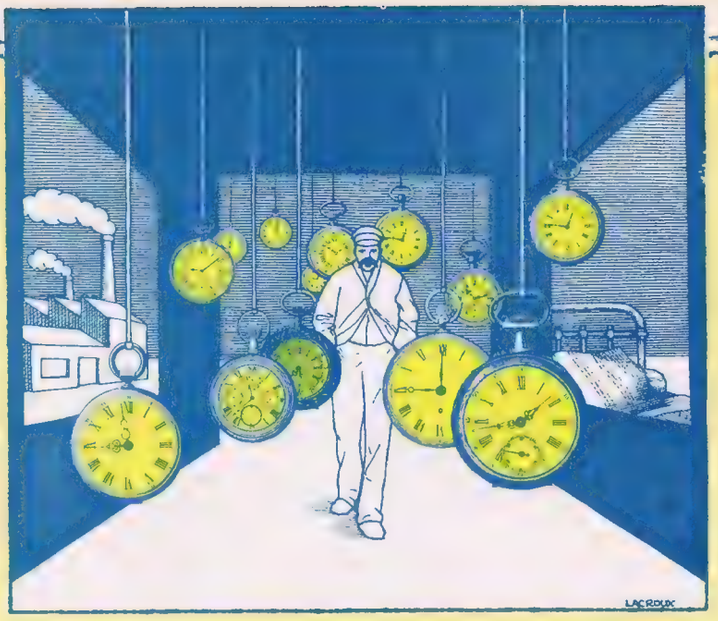
Enfin, dans le chapitre « Un malheur est vite arrivé », les Monts de Piété font des ventes plusieurs fois par semaine, elles sont affichées aux lieux sus dits. A Paris : Crédit municipal, 55 rue des Francs-Bourgeois, 4e - 7 rue Duranti, 11e - 16 rue Forest, 18e - 62 rue Pierre-Charron, 8e - 112 rue de Rennes 6e - 98 rue des Victoires, 2e. On y trouve des objets de valeur (bijoux, magnétophones, chaînes stéréo, appareils photo) à des prix bien intéressants.

Espaces fous : un truc sympa vient d'être mis au point par un chimiste fou, Louis Dumur. C'est du plâtre durci sur une armature métallique. D'une utilisation extrêmement facile, et rapide, puisqu'une fois que l'on a donné à la structure la forme désirée, le plâtre s'applique comme un plâtre classique, mais il est mélangé avec un composant plastifiant qui le rend étanche sur une épaisseur de 3 cm et résistant à toutes les intempéries, ce qui permet de l'utiliser en intérieur comme en extérieur. Vous pouvez ainsi transformer votre chambre en caverne d'Ali Baba, et en plus y incorporer votre mobilier et vos accessoires d'habitation, la modifier en quelques heures en fonction de l'évolution de vos besoins. Pour tous renseignements, contactez LUDIC, 7 rue de l'Estrapade, Paris 5e. ils vous donneront tous les trucs de construction dont vous avez besoin, les techniques de mise en œuvre, les adresses de matériaux de récupération et bien d'autres choses. Nous reparlerons bientôt d'eux.

Ça roule : Didier Ducoulombier, 5 rue Baudin, 93 Noisy-le-Sec, et quelques autres coquins, montent un réseau de « jeunes en route et en révolte » pour rassembler les doux amoureux de l'évasion. Ils veulent regrouper tous les projets de voyages, les adresses d'hébergement, les vols de charters, multiplier les contacts entre routiers ; déjà en rapport avec le BIVES et Co et tout plein de gens, ils attendent de vos nouvelles. Moi aussi car toutes ces combines sont bien parisiennes.

G. Lamontre

Rectificatif : Le collectif de bouffe, de la Librairie des Artistes, peut être contacté à la Librairie des Artistes, mais ne s'appelle pas « le Collectif de bouffe de la Librairie des Artistes », contrairement à ce que nous laissions supposer dans notre dernier numéro.



respectez le dodo

Midi à Achères, un dépôt de la S.N.C.F. Un bâtiment entre la gare de triage et la route, mi-prison mi-coron, en plus sale. A la cantine, P. Louis déjeune. 45 ans, on lui en donne 60, le cheveux très blanc, le visage tailladé par les rides, il «roule» depuis vingt ans. Huit heures par jour, ou par nuit, le plus souvent treize, perdues à rôder dans les sillons des gares. Trente-huit heures de repos consécutives par semaine, soixante-deux heures par mois. « J'ai commencé à 3 h 30 ce matin, pour terminer à onze. Ce soir, à 20 h 36, ça repart. Comme j'habite Mesidon, pas le temps de rentrer. Alors, cet après-midi, je ferai la sieste ici. A deux par chambre, c'est pas l'idéal. De toute façon, le sommeil de jour, c'est pas du repos. On dort par intermittences, on ne récupère pas ».

Au hasard des dépôts, ou chez lui, Louis dort n'importe où, n'importe quand. Toujours mal.

Jusqu'au début du siècle, dormir le jour eut paru aberrant. Avec le crépuscule, sonnait l'heure du repos. Pas question, pour nos cul-terreux de grands-pères, de labourer les champs à la lueur de la lune.

Vinrent les années folles, l'industrialisation, puis l'amortissement rapide du matériel coûteux. Les hauts fourneaux, ça ne tolère pas l'interruption. Et les machines, ça coûte très cher. La solution ? les horaires tournants, décalés, le travail de nuit. Et les « roulants » de rouler n'importe quand. A l'idée surannée du plein emploi des hommes, on substitua celle, beaucoup plus rentable, du plein emploi des machines. A coups de primes hypocrites et alléchantes, on inventa les 3/8, et les roulements. Les machines tournèrent jour et nuit, les hommes aussi, par équipe, avec deux jours de repos hebdomadaire.

Résultats : selon la C.F.D.T., en 1972, 70 % des travailleurs s'adaptent mal, ou très mal, aux horaires tournants surtout au sommeil de jour. Une enquête de l'Institut des Sciences sociales indique que les trois quarts des ouvriers soumis aux 3/8 souffrent de troubles nerveux, cinq ans après l'embauche. Que 38 % ont l'estomac malade. Sur les 450 roulants de la gare Saint-Lazare, 123 sont atteints d'ulcères à l'estomac.

Bref, le sommeil de jour, *c'est pas l'Abbaye de Theleme*. On peut se demander pourquoi. Après tout, sept heures de sommeil la nuit, ou sept heures de sommeil le jour, l'un dans l'autre, ça devrait coller. Ben non, ça colle pas. D'abord parce que plus on veille, moins on dort. Foi de physiologiste. Ensuite parce que le type qui se couche le matin, dort moins longtemps, deux heures en moyenne, que celui qui plonge le soir dans les bras de Morphée. Témoin Louis : « Quand je rentre chez moi à 8 heures, je dors jusqu'à midi, jamais plus tard ». Pour Louis, s'il est « grincheux, pas en forme en réveil », c'est à cause du « manque de sommeil », jamais récupéré. De fait, les individus délibérément privés de sommeil font preuve d'instabilité, d'irritabilité, ou au contraire sont déprimés, et amorphes. On accuse les autres, c'est la faute « aux gens normaux » qui vivent le jour. L'insonorisation H.L.M. n'est pas au point. Les gosses, pas silencieux quand ils rentrent de l'école. La femme non plus, qui prépare les repas. C'est que, banalement l'organisme de l'homme suit comme les plantes le rythme circadien, à savoir l'alternance du jour et de la nuit. Une horloge interne. Le sommeil, revient systématiquement toutes les 24 heures, à la même heure à peu près. Il fait jour, mon corps s'agite. La nuit tombe, il s'assoupit. Celui que l'on oblige à dormir le jour brusquement, comme Loumis ou d'autres ne se couchera pas à la « bonne heure » de son corps. Il commencera son sommeil avec un certain retard par rapport à sa périodicité habituelle. Et il ne le rattrappera pas. Car l'état de veille, tout aussi têtu que le sommeil, revient à son tour avec le jour. Donc, si Louis dort moins, c'est parce qu'on l'oblige à le faire alors que son corps est prédisposé à la veille. A l'inverse, même s'il « embauche » à minuit, il ne pourra dormir avant 21 heures au moins.

L'origine du rythme circadien ? Sans doute une acquisition de l'espèce, un héritage génétique. Les nouveau-nés ne les respectent pas sans contrainte. Pourtant, aucun d'entre eux n'y échappe. Il faut s'y résoudre : on est fait pour dormir la nuit, Sur les souris américaines, l'inversion hebdomadaire du cycle lumière obscurité, a eu des effets navrants. A savoir une diminution de 6 % en moyenne de la durée de leur vie.

De plus, le sommeil n'est pas homogène. Il est une mixture de deux états. L'un, dit sommeil lent, « profond » pour les profanes, voit les nerfs, le cœur vivre au ralenti. Dans l'autre au contraire, le sommeil paradoxal, back-ground des rêves, le rythme cardiaque s'accélère, l'activité nerveuse aussi, le cer-

écologie

Le groupe Survivre révèle : dix-huit mille fûts radioactifs en béton contenant des déchets de piles atomiques sont stockés à ciel ouvert et à même le sol nu. Au Centre d'études nucléaires de Saclay. Plus de cinq-cents fûts sont largement fendus, exposés aux intempéries et aux pluies. Des milliers d'autres fûts sont entreposés de même dans un petit bois non loin de là, à quelques centaines de mètres seulement d'un Centre aéré accueillant les enfants ; un incendie de forêt faisant éclater les fûts entreposés équivaudrait à un désastre radioactif pour toute la région. Rien ne permet pourtant de soupçonner la présence d'un entrepôt de cette nature, si ce n'est une double enceinte barbelée et un panneau laconique : « Défense d'entrer ».

Regardez dans les yeux votre boite de petits pois en songeant que neuf médecins sur dix sont incapables de dire, actuellement, ce que contiennent les produits que vous avalez (dixit le groupe de médecins qui composent Information Santé).

Les Français boufferaient leurs mains s'ils le pouvaient. L'alimentation représentait 46,2 % de leur budget en 1950 : elle est descendue à 27,2 % en 1970, et la chute se poursuit, la qualité des produits baisse avec le goût. Prenez dans le creux de votre main un bébé huître du bassin d'Arcachon et considérez-le avec tristesse. L'eau où elle barbotte est dégueulasse, d'accord, mais la teneur de ce mollusque en toxiques est 70 000 fois supérieure à celle du bourbier où elle gambadait. Une douzaine de belons, c'est la fosse septique dans l'estomac.

Le consommateur cesse de grimacer dans son coin en dénonçant les crèmes à raser et les radis pollués. Il a eu son salon, du 5 au 9 octobre : Consommateurs 72, comme les peintres et les autos. Cent-cinquante mille visiteurs ont déambulé pendant cinq jours à travers les stands de huit associations de « protection » et de « défense » du consommateur. Et ils n'ont fait que ça. Bien sûr, il y a eu des débats. Ralph Nader, l'avocat choc du consommateur américain, s'était déplacé pour convaincre l'attardé que sa purée n'est qu'un emplâtre. L'ombudsman suédois Sven Heurgren explique comment on pose un piège imparable aux types qui vous refilent de la pâte buvard pour du pain de campagne : il est capable de mater les industriels et les publicitaires boulimiques d'un simple coup de fil. Tableau de chasse assez satisfaisant : 3 000 affaires réglées en 1971. Ce Robin-des-Bois n'a pas d'homologue en France, alors le consommateur consomme et, la bouche pleine de virus, de blédine, de potiron synthétique et de veau aux hormones, se tait. On ne parle pas la bouche pleine. La loi de 1963 sur la publicité mensongère n'a entraîné, depuis sa création, que 500 poursuites dont 80 condamnations.

Toutefois, si l'angoisse vous serre la gorge devant les produits rangés par paquets de cent sur les tablettes du supermarché voisin, une solution : les organisations de consommateurs. En voici trois, deux bien et une pourrie. Très pure et très dure, l'Union fédérale de la Consommation. Elle se veut indépendante de tous les pouvoirs.

Créée en 1961, l'U.F.C. a bénéficié au départ d'une subvention du ministère de l'Economie et des Finances : 10 millions de francs anciens. Son gros atout, la revue Que choisir ? (110 000 abonnés), publie des tests comparatifs et offensifs sur différents produits, de l'alimentaire aux cosmétiques. Et des enquêtes sur des sujets particuliers, comme celui de la pollution des plages. En 1970, l'U.F.C. les avait classées selon leur état, de la plus sale à la plus vierge. Un coup de maître qui avait paniqué les gros marchands du tourisme et les milieux gouvernementaux.

Union fédérale de la Consommation, 6 rue du Général-Delestraint, Paris 16e. Que choisir ?, même adresse, 30 F pour onze numéros par an.

Aussi pur, mais moins dur, le Laboratoire coopératif d'analyses et de recherches. **Créé en 1955 par le « Mouvement coopératif de consommation », il se consacre surtout aux produits de l'alimentation. Il rassemble des documents, procède à des analyses, et diffuse des informations.**

Le Laboratoire coopératif effectue un travail solide, mais manque d'agressivité. Son bulletin, toutefois (bimestriel, 20 F, C.C.P. Paris 16-678-09) a sorti de petites bombes, des études sur le plomb dans la vaisselle, par exemple, ou sur les glaces comestibles qui ont entraîné le gouvernement à établir des normes « décentes ». A son actif, le labo-coopératif a surtout de bonnes études sur l'huile : la révélation des propriétés cancérigènes de l'huile de colza et une dénonciation des étiquettes hypocrites, qui évoluent parfois bizarrement : Lesieur qualifiait, en 1964, son huile d' « Arachide garantie pure », en 1968, d' « huile supérieure arachide », en 1970, c'était devenue une « huile supérieure ». Le laboratoire est très faiblement subventionné par le gouvernement. Son financement provient surtout des coopératives de consommation qui lui paient les analyses qu'elles font effectuer. La plus tocarde de toutes, parmi une bonne centaine : L'Institut National de la Consommation. Cet organisme officiel, fondé en 1967, bénéficie d'un budget voté par le parlement, d'un temps d'antenne à l'O.R.T.F. — dont l'agressivité ne dépasse guère le niveau de tel consommateur — et d'une brochure, « 50 millions de consommateurs ».

Une preuve des tares de l'INC : après l'enquête sur la pollution des plages publiée par « Que Choisir », il a diffusé une série d'émissions télévisées sur les capacités d'auto-épuration de la nature. L'UFC s'est définitivement séparée de l'INC le 18 septembre.

Il existe une tapée d'autres organisations nationales et locales, de défense ou de coopération. Leur activité évolue le plus souvent entre la résignation et l'anémie. Plus près de Gault et Millau que de Ralph Nader.

Mieux vaut acheter, lire et méditer le bouquin de ce dernier, Le Festin Empoisonné (Edition Spéciale) **: il y relate précisément de la lutte menée aux Etats-Unis par le H.U.W. — qui correspond en gros à notre ministère des fraudes — et les unions de consommateurs. Ses attaques les plus vives portent sur les produits surgelés, les conserves de viande et les produits pharmaceutiques.**

Restons dans la lecture, quelques journaux.

Le Courpatier, c'est l'enfant adoptif de « Survivre et... vivre ». Au départ, Jean-Claude Leyraud a créé son journal à Rasteau, en Provence, sous l'œil bienveillant de sa chère maman, directrice de l'école. Aujourd'hui, Le Courpatier **tente de devenir sur 24 pages, le journal écologique méridional.** Le Courpatier **était meilleur avant, mais plus difficile à trouver. Toutefois, il reste bourré de petites informations et de bonnes interviews. 2 F le numéro à BP 2 Rasteau, 84-Rasteau, et dans certains kiosques et librairies à Paris.**

Courant novembre, sortie du journal mensuel de Fournier, L'Omnibus, **48 pages. Au sommaire : les raffineries du Beaujolais, Bugey, un dossier sur les rayons ionisants, les dessinateurs de Charlie, un texte de Goldsmith, et tout plein d'information. Il manque encore un grand sérieux comme** Clear Creek **(1 an, 10,5 dollars, One South Park, San Francisco, California 94107), ou un petit nerveux comme** Eco.

Dans New Scientist **du 28 novembre 1972, une véritable analyse sérieuse et complète, d'une catastrophe écologique : la disparition des poissons et des oiseaux au Pérou. En 1970, les pêcheurs péruviens capturaient douze millions de tonnes de poissons, surtout des anchois. Dix ans auparavant, ils ne ramassaient guère plus d'un million de tonnes dans leurs filets. Conséquence immédiate de l'intensification de la pêche : grave diminution du nombre des poissons et disparition des oiseaux qui se nourrissent de poissons. En quinze ans, leur nombre est tombé de 27 à 5 millions.**

New Scientist explique comment les « experts » ont sagement permis à la situation de se transformer en catastrophe : grâce à leurs habiles conseils, la pêche est désormais interdite au large des côtes péruviennes et les usines de poissons ont dû fermer leurs portes.

En France, une très bonne nouvelle : Les modèles 1973 présentés au salon de l'Auto émettent 40 % d'oxyde de carbone et 37 % d'hydrocarbures de moins que ceux de 1972. Et les cons de s'extasier. Poujade, heureux ministre de l'environnement, veut encore la réduire. Bravo !

Seulement dans tout cela, pas un mot sur le plomb. L'essence française a une teneur en plomb 0,4 grammes par litre) nettement supérieur à celle de l'essence allemande ou britannique. L'augmentation de la teneur en plomb de l'air, admise par tous, était jusqu'ici attribuée à des causes diverses. Au deuxième congrès international pour l'air pur, le docteur Tsaihwa J. Chow, de l'institut océanographique Scripps en Californie, vient de désigner un seul coupable : l'automobile. Il a comparé le plomb émis par les diverses sources de pollution à celui trouvé dans l'air des villes. Des prélèvements faits dans des villes aussi diverses que Bangkok, Berne, Paris ou San Francisco ont montré que le plomb qui pollue les villes est pour l'essentiel identique à celui utilisé dans l'industrie pétrolière comme anti-détonant. Et où va le plomb que recèle l'air des villes ? Le saturnisme nous guette. Le professeur Derek Bryce-Smith de l'université de Reading en Grande-Bretagne, a pu déterminer qu'il s'accumulait dans le système nerveux central et pouvait en particulier créer des lésions du cerveau chez les enfants.

On ne joue pas avec le plomb : On peut en avaler partout. Selon le professeur Bryce-Smith, le taux moyen du plomb chez l'homme, et plus particulièrement chez l'enfant, est plus proche du niveau critique de l'empoisonnement chimique que n'importe quel autre polluant.

veau galope. Peut être plus qu'à l'état de veille. Quand on dort, le sommeil paradoxal interrompt toutes les 90 mn le sommeil lent, par vagues de 20 mn environ.

Une nuit normale s'ouvre sur le sommeil profond, et s'achève sur le sommeil paradoxal, beaucoup plus concentré à l'approche du petit matin. Les grands-mères n'ont pas tort d'affirmer que le premier sommeil est le meilleur.

En collant des petits électrodes sur une quinzaine de crânes de cheminots, des physiologistes ont constaté que pour l'individu qui se couche le matin, c'est le foutoir. Il vit en premier le sommeil paradoxal, et finit par le sommeil lent. Sans le savoir, il achève ainsi une nuit qui n'a pas commencé.

A la limite, on pourrait concevoir une accoutumance au sommeil de jour. Louis reconnaît volontiers que « le premier jour c'est dur », mais que « le troisième, ça va mieux ». Ce serait sans compter cependant avec les tas de glandes, d'organes et de fonctions qui copient sans scrupule l'alternance sommeil-veille, et suivent obstinément le rythme circadien. D'où, la nuit, l'assoupissement, fréquent paraît-il, des conducteurs de trains. Pour rester éveillés, ils bouffent. N'importe quoi. Du pain surtout. Pas étonnant qu'ils prennent du poids, les infirmières de nuit pèsent plus lourd que celles de jour, et des ulcères.

Le drame : le changement de rythme, après chaque week-end. Le type qui se sera habitué, pendant sept jours, au travail de nuit, recevra un choc lorsque la semaine suivante, il sera contraint au travail d'après-midi, et au repos mi-nocturne, mi-diurne. Et pas moyen d'avertir son corps du changement. Une nouvelle fois, c'est la panique chez les neurones.

Résultat : à Limeil, au Crédit Lyonnais, les types contraints de reprendre le travail le lundi à 8 heures, après une semaine d'après-midi, arrivent pour la plupart en retard. Et pas question d'échapper au calvaire : si les employés manquent le vendredi ou le lundi, on leur supprime trois jours de paie. A Argenteuil, un « roulant » est mort, récemment, en percutant de nuit, après 38 heures de repos, un train de marchandises. Faute d'avoir vu un feu. La semaine précédente, il avait « fait la matinée ». Et pris l'habitude de se lever tôt.

Martine Gilson.

Bibliographie : « Le temps des Corps », Gay Gaer Luce. Hachette. 29 F.

PIEDS DIVERS

underguide Strasbourg

Strasbourg, ville riche et bourgeoise à souhait, capitale de la panse et des vieilles pierres, voyait son attrait touristique décroître, après quinze ans de forte consommation, de cathédrales en choucroute, de cigognes en saucisse à bière et de « schone madmoisel » empaquetées dans de beaux costumes folkloriques : elle a décidé de se reconvertir en spectacle permanent...
Pour les touristes courageux, aventuriers modernes et chasseurs de sensations (auxquels nous recommandons une tenue déguenillée de circonstance. Mais oui, celle que vous portiez cet été au Maroc !), ainsi qu'aux quelques marginaux en quête d'action, et fraîchement débarqués, nous avons établi un Gault et Millau des lieux de contact, portes ouvertes (ou impasses selon les cas) sur un monde parallèle.

1) **Du côté des restos.**
On mange, on boit, et on reboit partout pour pas (trop) cher, dans les innombrables brasseries et Winstubs, où l'on retrouve côté à côté les fascistes triomphants, les situs aigris, les carabins et gratte-guitares. La liste étant trop longue et inutile, nous nous contentons de vous donner quelques bonnes adresses à prix sociaux et à fréquentation concentrée de Beautiful People désœuvré.
— « La Victoire » (encore et toujours) : 2 bd de la Victoire.
— « La Source » : macrobiotique et céréalien, 16 rue des Charpentiers, on y mange sain pour 5 F.
— « Chez Charlie », à l'ancienne gare.
— « Auraison d'Or », rue des Frères, calme assuré.
— « La Gallia », 1 quai du Maire Dietrich : resto U, carte non exigée, prix du repas : 1,95 F.

2) **Du côté du Show Business** (musique, théâtres, cinéma).
— « Le Chalet », 276 route de la Wantzenau (Strasbourg-Robersau). Beaucoup de minets qui vont encore draguer lors des concerts d'Ange (3 nov.) et d'Humble Pie (18 nov.). Mille places ! Prix des « Lèvres d'Or 1970 » : meilleure boîte !
— L'ex « Sporting Club », 16 rue Gutenberg. Se restaure et annonce un groupe pop par soir (à vérifier). Ouverture. Avis aux groupes de boîtes, les autres (Faubourg, Hassu Congélateur, Avril) resteront brimés. C'est bien fait pour eux ! qu'est-ce qu'ils ont à s'exhiber sur une scène quand il n'y en a pas, et lorsqu'il est si facile de rester chez soi, ou sur les quais, à jouer avec les copains (mode très répandue aux multiples avantages : financier, participation...) comme le font ceux de la place Dunant.
— « Le Wacken ». Haal 16 et 20 du champ de la foire européenne. De gros business-men y mijotent de grands (quantité de spectateurs) spectacles. Donc à suivre.
— « Le Café Théâtre de la Taverne des Francs-Bourgeois », 15 Division Leclerc (6 francs + drink). Spectacles chaque soir de 21 à 24 heures. Chansons, poèmes et prestidigitation. Parfois c'est audible, souvent franchement hilarant, ça dépend de l'humeur des Superstars de la « manche » : Barbara (une autre !), Jacky l'occitant, Dave and Barry, Hervé Chevalier...
— « L'Ancre », 28 fg de Pierre. Après avoir gentiment vidé de soi-disant « dealers » et leurs clients, ainsi que le Caf'conc', Gaston l'ineffable restaure sa salle et rêve de produire de beaux spectacles folks bien sages... à ne pas suivre.
— La M.J.C., 1 rue de Bourgogne (Stras. Meinau) organise tous les trois vendredis des spectacles chansons (des « passades »).C'est là qu'on a découvert le Follig Song Super Folk Song alsacien) de Roger Siffer (qui vient d'enregistrer son second L.P., production personnelle, écrire à Roger Siffer, 67, Villé), Sylvie Reff et Co, qu'on retrouvera à la M.J.C. lors d'une kermesse alsacienne (non folklorique) fin janvier/début février. Prochaines « passades » : Bavo Haag et ses copains le 17 novembre (des gitans vraiment bien), Henri Muller le 8 décembre. Parallèlement à ses activités culturelles, la M.J.C. s'éclate dans le quartier, avec les travailleurs immigrés.
— « Le T.N.S. », 7 place de la République. Théâtre National. Présente parfois des Spectacles d'avant-garde (!). Performance Group Of New York (théâtre) dans la **Commune** du 13 au 17 novembre, au théâtre de l'Orangerie (ancien pavillon Joséphine), parc de l'Orangerie. Les Branlefer (théâtre populaire lorrain) les 1 et 2 décembre. Du cinéma d'essai les 4, 5, 15 et 16 décembre. **Baal** de Brecht du 11 au 14 décembre, au T.N.S. (20 h 30 toutes les séances). Un festival Philippe Garrel (cinéma underground français) est prévu pour décembre ou janvier.
— « Le Théâtre du Pont Saint Martin », rue des Moulins. Théâtre, musique ; ouverture début 1973 après un an d'interruption.
— Le cinéma « Le Club », 32 rue du Vieux Marché aux Vins. Art et essai, 6 F, deux salles et une nocturne. Des hauts et des bas.
— « Atelier 72 ». Emission sur Inter Alsace (258 m OM, 97 mgh/FM) : demi-heure consacrée au Free Jazz et présentée par Didier Pennequin, contrebassiste de la Mas-Free-Jazz (dont le batteur, Reynald, vient d'enregistrer pour l'O.R.T.F. : le blues d'une dactylo, basse, batterie, machine à écrire).

3) **Quelques adresses utiles en plus.**
— Syndicat d'initiatives, place Gutenberg. Vous fournit un plan gratuit et quelques adresses utiles en plus...
— Commissariat central (!), rue de la Nuée Bleue.
— C.R.O.U.S. (l'aide sociale étudiante), 1 quai du Maire Dietrich.
— Stock Américain, Division Leclerc.

4) **Et du côté de la L.B.C.** (plaque tournante socio-culturelle).
La « Librairie Bazar Coopérative », 1 rue des Veaux, bazar créé en octobre 1971 par une dizaine de groupes marginaux, est parallèlement à ses activités marchandes (libraire, disque, artisanat) un lieu de contact (tableau d'affichage, boîte postale, ronéo, permanence de groupes...) :
Avec objecteurs de conscience, journaux parallèles de Strasbourg, le G.M.L. (tous les mardis et jeudis de 18 h à 19 h, le groupe médecine libre dirige ceux qui ont des problèmes de santé et qui ne sont pas à la Sécuirté sociale, vers des médecins aux soins gratuits, dont le but est de guérir vraiment et non de faire ingurgiter toute une consommation pharmaceutique...). Les travailleurs immigrés (tous les jeudis après midi, permanence du comité d'alphabétisation). La librairie s'occupe également de la distribution (L.B.C. Distribution) des journaux parallèles locaux :
— **Uss'm Follig**, hebdomadaire du peuple alsacien, 1 F, 10 rue du Boudier.
— **La Marge**, revue trimestrielle, 2,50 F, novembre 1972 : « Des Free Clinics » ; février 1973 : « La Lutte des Classes en Chine » ; mai 1973 : « Les Conseils ouvriers en Allemagne » ; août 1973 : « Les Provos ».
— **Vroutsh** : journal underground en mutation... 2 F. 7 bis quai de la Bruche.
Et de nombreux projets établis à la librairies se sont réalisés hors d'elle, dont notamment :
— La crèche (centre pédagogique pour la Jeune Enfance), 7 rue du parc à Strasbourg (Robertsau).
— L'imprimerie d'Agalsi, 10 rue du Bouclier. Imprimerie offset souterraine. Edite USS'M Follig.

Claude le social-traitre.

Tandis que Paris se blanchit sous Malraux et ses frères, la province se barbouille de mille couleurs. De Vierzon à Céret, de Suzannecourt à Honfleur, des groupes artistiques naissent, exposent, happeninguent. A Montpellier, « A.B.C. Productions » et « Cent artistes dans la ville » occupent les lieux publics. A Coaraze, l'an dernier, le groupe « Supports - surface » s'installe, avant sa dissolution dans les bois, les carrières, les rues. Un numéro de **l'Art vivant**, paru le mois dernier, fait une première synthèse (4 F, 10 rue Treillard, Paris 8e).
Les foyers locaux se multiplient, tissent un contre-réseau culturel. Je.
Vous qui vibrez déjà, peignez donc, gueulez, piratez. Pour vous aider, voici un guide de la province qui bouge. Vous pouvez prendre contact.

1965 — **Groupe Synthèses et Confrontation,** (Douai), C/o Szymczak, 26 rue Victor-Hugo, 59-Lambres-lès-Douai.
1968 — **Groupe expérimental de Lille,** (Lille) C/o galerie Jacqueline Storme, 37 avenue du Peuple Belge, Lille.
1968 — **Carrier-Dody-Unal** (Grenoble) C/o Unal, 5 rue Chabal, 38-Grenoble.
1968 — **Groupe ABC Production** (Montpellier) C/o Alkema, 10 rue Pila Gely, Montpellier.
1968 — **Groupement d'Art Populaire,** (La Ciotat), 58 rue des Poilus, 13-La Ciotat.
1969 — **Ada** (succède à **Prismes),** (Strasbourg) C/o Charles Aigner, 23 rue de Lunéville, 67-Strasbourg.
1969 — **Atelier 7,** (Castres) C/o Gaston Louis Marchal, 11 rue Henri IV, 81-Castres.
1970 — **Union des arts plastiques de Bretagne,** 23 rue du Palais, 29S-Quimper.
1970 — **Vista,** (Rennes), 30 bis rue de Paris, 35-Rennes.
1970 — **Groupe de Perpignan,** C/o Michel Combacal, 2 bis rue du Mas-Jaubert, 66-Perpignan.
1970 — **Groupe 70,** (Nice), C/o Vivien Isnard, Gryf Park, 79 route de Saint-Antoine, 06-Nice.
1971 — **+ 500, Relais Culturel,** (Aix-en-Provence), 27 rue du 11 novembre, 13-Aix-en-Provence.
1971 — **Groupe XY,** (Agen), 8 rue Rampart Truelle, 47-Agen.
1971 — **Sed Contra,** (Bordeaux), 13 rue de la Devise, 33-Bordeaux.
1971 — **Atelier de recherche culturelle et artistique,** (Toulon), 8 rue des Riaux, 83-Toulon.
1971 — **Groupe Toulouse,** C/o Battle Vallmajo, avenue Maurice Hauriou Bat. A, 31-Toulouse.
1971 — **Atelier d'art enfantin Besse,** (Tours), 153 rue Victor-Hugo, 37-Tours.
1971 — **Groupe Faire,** Le fond d'Aigues, 69-Bagnols.
1972 — **Horizon 72,** (Saint-Etienne), C/o Pascal Fancony, 1 rue Colard, 42-Saint-Etienne.
1972 — **Groupe X,** (Grenoble), C/o Jean-Claude Barrière, 172 bis Cours Barrère, 38-Grenoble.
S.D. — **Groupe Z bis,** C//o Buchin, 5 rue Jaubert, 13-Aix-en-Provence.
S.D. — **Arts Plastiques d'Aujourd'hui,** (Marseille), 28 rue Saint Saëns, 13-Marseille.
S.D. — **Action Culturelle du Barrois,** (Bar-le-Duc), 12 rue Voltaire, 55000-Bar-le-Duc.
S.D. — **L'Estuaire,** (Honfleur), galerie coopérative, 4 quai Ste-Catherine, 14600-Honfleur.

Il y en a d'autres, voir l'Art vivant.

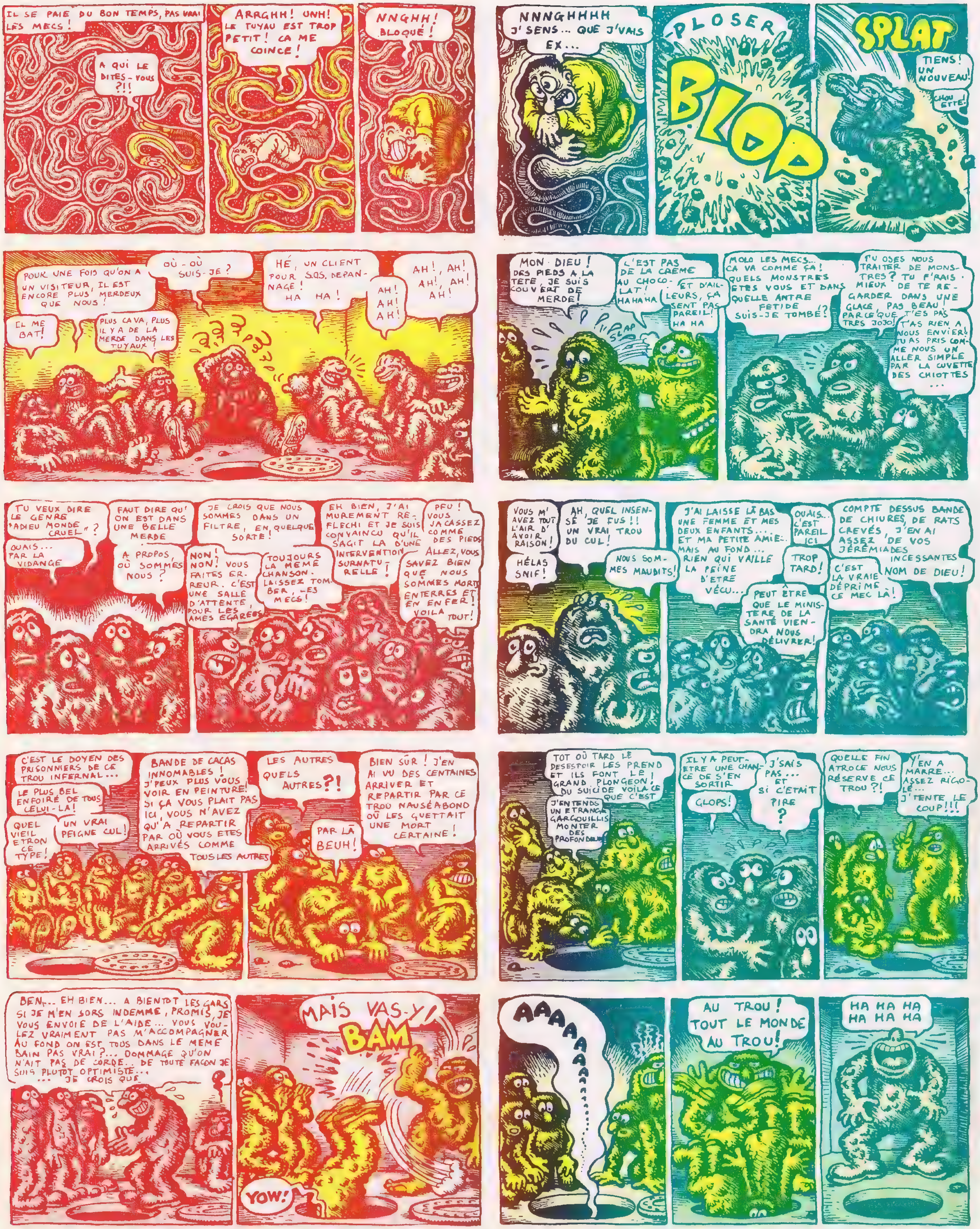
ROCK PAS DEGENERE

Magma : 3 Eaubonne, du 7 au 12 Toulouse, 13 Châtillon, 14 Dijon, 15 Bon, 16 Toulouse, du 24 au 26 Sigma Bordeaux.
Gong : 8 Angers, 9 Rennes, 10 Tours, 17 Sedan, 18 Saint-Didier, 22 Châlons-sur-Marne, 23 Epernay, 24 Reims, 25 Romilly.
Alan Stivell : 3 Saint-Etienne-du Rouvray, 4 Rouen, 10 Montmagny, 11 Mesnil-Saint-Denis, 12 Damarie-les-Lys, 18 Noyon, 20 Lille, 23 Gagny, 24 Saint-Maur-des-Fossés, 25 Draveil, 26 Villeparisis, 28 Fontainebleau, 29 Evry.
Rappel : si vous voulez organiser des concerts, leur écrire : 26 rue de Poitou, Paris 3e.
Bachdenkel : le 17 au Centre américain.
Lou Reed : le 7 Fac Nanterre, amphi B2, 14 h 30, entrée 4 F. Le même soir au Gibus, 9 Centre américain, 8 enregistrements Pop 2 (mais sera-ce au Bataclan ? Mystère).
Le 10 à la Mairie de Levallois, à 21 h 30 : quintet **Ted Curson, Steve Potts, Michel Portal Unit** (un hyper-pied !)
Festival d'automne : Journées Xenakis. Le 10 : film à 18 h 30, Persephassa (percussions de Strasbourg) à 20 h 30. Deux concerts le 17, à 18 h 30 et 20 h 30. Le tout au Musée d'Art Moderne (A.R.C.).
Au même endroit, d'autres compositeurs : Dieter Schnebel le 3, Luis de Pablo dit Jose Luis Alexanco du 7 au 13. Spectacle Yvonne Rainer-John Erdman du 15 au 19. Films inédits au Grand Palais, à 20 heures, salle 304. Et peut-être concerts au Grand Palais, mais...
Un pied économique : concert gratuit d'orgue à Notre-Dame tous les dimanches, de 17 h 45 à 18 h 30.
Le **collectif du Vouvray** rassemble des thérapeutes en ruptures (anti-psychiatres ?) et des créateurs marginaux (artistes ?). Ils organisent dans le quartier des Halles des ateliers de peinture, poterie et artisanat pour enfants et adultes, un point de vente pour les objets d'artisanat, et des bureaux où ceux d'entre eux qui ont le statut exercent leurs fonctions de thérapeutes. « Au Vouvray », 102 rue Rambuteau, Paris 1er. 231-58-38.
Philas, c'est le nom d'un groupement d'activités artistiques divisé en sept sections et disposant de plus d'idées que nous n'avons de place. Il présente le 17 un « théâtre poétique », « Délivrez-vous du mal ». Ecrire : Thierry Courtet, 97 rue de Villiers, 78301 Poissy. Les programmes se passent à La Grange, 14 rue Christine-de-Pisan, Poissy.
Les Misérables, de Victor Hugo, raconté par le Théâtre des Amandiers (Nanterre), ça mérite un détour.
Une nouvelle **Agence d'Images,** C/o A.P.L. organise désormais la diffusion de **films militants** en super 8. Si vous avez filmé, ou voulez filmer, ou voulez voir le Larzac, la grève du lait en Bretagne, les immeubles occupés, écrivez 22 rue Dussoubs, 75002 Paris.
La Chine sera disséquée, discutée, analysée du 4 au 10 décembre à la M.J.C. de Fresnes. Participation de journalistes (Bouc, Lacouture, etc.) et la Troupe des Hauts Plateaux qui joue : Rue de Belleville, Province du Schensi.

**Entre le 8 et le 12 novembre (date non encore fixée), Amon Düül II, sera à Montpellier. En première partie : un groupe régional. Les gens cravatés ne seront pas refoulés. Pour tous renseignements, tuyaux, participation à l'organisation, écrire à Richard Micheu, 29 rue Adam-de-Craponne, 34000-Montpellier. Bordeaux : programme de novembre des « Pieds-nickelés superstars ». Le 19 novembre à 21 h à l'Aiglon : concert pamplemousse électromagnétique. Cocktail de freak-poésie, rocks, rythmes africains, joyeuses fureurs et rencontres. Grande fête avec Strubel, Delord, Berteaud, Claveroux, Marc Gensat, Ludo Baudry. A minuit : groupe « Archipel ». Foyers sociaux du quartier St Pierre ; projections de « Charlot flûte », « Félix le chat et la belle fatma », Au café théâtre « La cour des miracles », 7 rue des Faussets : oratorio sur les solitudes d'Adolf Hitler, de René Strubel (à partir du 1er décembre). « Hacienda », route de Cap-Ferret : le groupe Absynthe joue tous les mercredis soirs.
Et puis Sigma 8, du 17 au 25 novembre : Barbwire theater, théâtre en miette, les danseurs de Bali, Alan Silva, films yougoslaves, office de la recherche de l'O.R.T.F., Magma, le grand magic circus, etc. Metz : premières rencontres internationales de Musique comtemporaine, les 24, 25 et 26 novembre. S'adresser à la maire de Metz (hé oui !).
Nous avons reçu « Périmètre » : c'est une revue de poésie qui n'est ni ordinaire ni chiante. Pas si courant. Leur adresse : 29 rue Boyer, Paris-20e. (Le numéro, 6 F.)**

Du 20 au 27 novembre, nouvelles compositions du Pink Floyd à l'Opéra de Marseille. Ils sont très reposés et ça risque d'être une date. Après ils vont à Lille, Strasbourg, Nancy, Toulouse, Lyon, Bordeaux. Pour tout le monde, une marche contre la centrale nucléaire de Saint-Valéry-en-Caux le 13 novembre. Départ à 13 h de la gare de Dieppe.

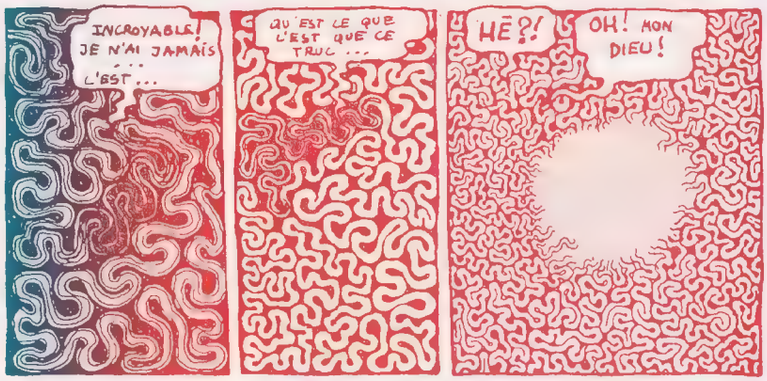
DEVINETTE:
QUE CRÉA DIEU LE HUITIEME JOUR ?
RÉPONSE:
Pierrot le Plombier
EH, PIERROT SACRÉ FOUTU BOULOT!
AHH ASSEZ!
PFU
QU'EST-CE QUE PIERROT POURRAIT AVOIR DE PLUS PRECIEUX QUE MOI! HEIN?
LE MEILLEUR AMI DU PLOMBIER
JE DEDIE CETTE HISTOIRE A MON BRAVE ONCLE PIERROT
UNE PRODUCTION DU TRONE ILLUSTRE
V'LA M'DAME CA DEVRAIT MARCHER MAINTENANT ... RESTE PLUS QU'A L'ESSAYER
BON... MERCI!
LA C'EST UN TAS DE VIEILLE MERDE
EBEK
ALLEZ, VENTOUSE CASSONS-NOUS D'ICI!
OUAIS ET VITE!
SUCK!
PLUS TARD, A LA MAISON
DES FACTURES, DES FACTURES, ENCORE DES FACTURES... ET POURQUOI SE CREVER POUR JOINDRE LES DEUX BOUTS ?!?
ET PENDANT CE TEMPS LA JE TRAINE TOUJOURS MES VIEILLES CHAUSSURES PERCEES! JAMAIS UN ROND!
OUAIS? JE PASSE MA VIE DANS LA MERDE, NOM DE DIEU! TU CROIS QUE JE TRAINE DANS LES BISTROTS OU AU DANCING?
GARDE TA CHANSON POUR LES AUTRES... TU M'ESQUINTES!
HA HA RATÉ CONNASSE
SMAK
HE PATRON! JETEZ UN ŒIL LÀ DESSUS!
QU'EST CE QUI SE PASSE VENTOUSE?
OH! PUTE BORGNE
FRANCE POIRE
UNE FEMME ETRANGLÉE PAR SES PROPRES TOILETTES!
LA POLICE SUR LES TRACES DU PLOMBIER.
ELLE EN CUL.
WAP!
Y'A PLUS QU'UNE CHOSE A FAIRE
PIERROT OU VAS-TU?
DANS LA SALLE DE BAINS
AH! JE CROYAIS...
ADIEU MON VIEUX ... CETTE FOIS-CI MON TOUR EST VENU ...
ADIEU MONDE CRUEL...
JE RETOURNE A MON POSTE, DES FOIS QU'ON AURAIT BESOIN DE MOI
FLUSH
PIERROT! NON! POUR L'AMOUR DU CIEL! ARRÊTE!
GURGLE GLURCH
T'EN VAS PAS, JE T'EN PRIE! PENSE A TOUS LES TUYAUX QU'IL NOUS RESTE A DEBOUCHER!
GLORGLE GURGLE
IL A DISPARU DANS LE TROU!..
GROGGLE
PENDANT CE TEMPS
WAO
AU SEC...
AH! JE CROIS BIEN AVOIR CHANGÉ CE TUYAU LA EN 1947! J'AURAIS DU EN METTRE UN PLUS LARGE!
NGOGN NGOGN NGOGN
OHHH... JE ME SENS PAS BIEN!



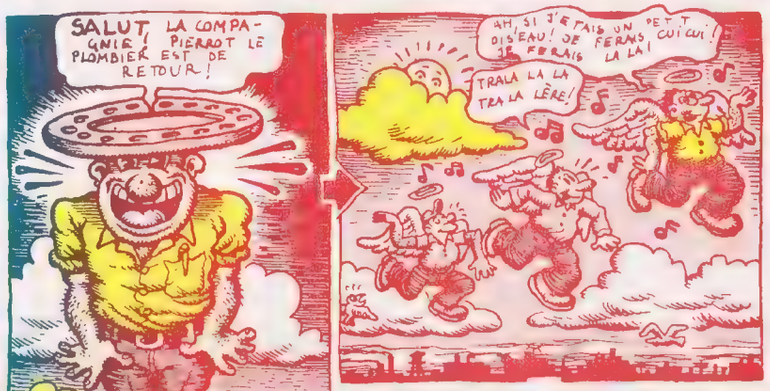
IL SE PAIE DU BON TEMPS, PAS VRAI LES MECS!
A QUI LE DITES-VOUS ?!!
ARRGHH! UNH! LE TUYAU EST TROP PETIT! CA ME COINCE!
NNGHH! BLOQUÉ!
NNNGHHHH J'SENS... QUE J'VAIS EX...
-PLOSER
BLOP
SPLAT
TIENS! UN NOUVEAU!
CHOUETTE!
POUR UNE FOIS QU'ON A UN VISITEUR, IL EST ENCORE PLUS MERDEUX QUE NOUS!
OÙ-OÙ SUIS-JE?
HÉ, UN CLIENT POUR S.O.S. DEPANNAGE! HA HA!
AH! AH! AH!
AH!, AH! AH!, AH! AH!
IL ME BAT!
PLUS CA VA, PLUS IL Y A DE LA MERDE DANS LES TUYAUX!
MON DIEU! DES PIEDS A LA TETE, JE SUIS COUVERT DE MERDE!
C'EST PAS DE LA CREME AU CHOCOLAT! HAHAHA
ET D'AILLEURS, ÇA SENT PAS PAREIL! HA HA
SLAP
MOLO LES MECS... CA VA COMME ÇA! QUELS MONSTRES ETES VOUS ET DANS QUELLE ANTRE FETIDE SUIS-JE TOMBÉ!?
TU OSES NOUS TRAITER DE MONSTRES? TU F'RAIS MIEUX DE TE REGARDER DANS UNE GLACE, PAS BEAU! PARCE QUE T'ES PAS TRES JOJO!
T'AS RIEN A NOUS ENVIER! TU AS PRIS COMME NOUS UN ALLER SIMPLE PAR LA CUVETTE DES CHIOTTES...
TU VEUX DIRE LE GENRE "ADIEU MONDE CRUEL"?
OUAIS... PAR LA VIDANGE
FAUT DIRE QU'ON EST DANS UNE BELLE MERDE.
A PROPOS, OÙ SOMMES NOUS?
JE CROIS QUE NOUS SOMMES DANS UN FILTRE, EN QUELQUE SORTE!
NON! NON! VOUS FAITES ERREUR. C'EST UNE SALLE D'ATTENTE, POUR LES AMES EGAREES
TOUJOURS LA MEME CHANSON. LAISSEZ TOMBER, LES MECS!
EH BIEN, J'AI MUREMENT REFLECHI ET JE SUIS CONVAINCU QU'IL S'AGIT LA D'UNE INTERVENTION SURNATURELLE!
PFU! VOUS JACASSEZ COMME DES PIEDS
ALLEZ, VOUS SAVEZ BIEN QUE NOUS SOMMES MORTS ENTERRES ET EN ENFER! VOILA TOUT!
VOUS M'AVEZ TOUT L'AIR D'AVOIR RAISON!
HÉLAS SNIF!
AH, QUEL INSENSÉ JE FUS!! UN VRAI TROU DU CUL!
NOUS SOMMES MAUDITS!
J'AI LAISSE LÀ BAS UNE FEMME ET MES DEUX ENFANTS.... ET MA PETITE AMIE... MAIS AU FOND... RIEN QUI VAILLE LA PEINE D'ETRE VÉCU...
OUAIS... C'EST PAREIL ICI
TROP TARD!
PEUT ÊTRE QUE LE MINISTERE DE LA SANTÉ VIENDRA NOUS DÉLIVRER!
COMPTE DESSUS BANDE DE CHIURES, DE RATS CREVÉS, J'EN AI ASSEZ DE VOS JÉRÉMIADES INCESSANTES NOM DE DIEU!
C'EST LA VRAIE DÉPRIME CE MEC LÀ!
C'EST LE DOYEN DES PRISONNIERS DE CE TROU INFERNAL...
LE PLUS BEL ENFOIRÉ DE TOUS CELUI-LA!
QUEL VIEIL ETRON CE TYPE!
UN VRAI PEIGNE CUL!
BANDE DE CACAS INNOMABLES! J'PEUX PLUS VOUS VOIR EN PEINTURE! SI ÇA VOUS PLAIT PAS ICI, VOUS N'AVEZ QU'A REPARTIR PAR OÙ VOUS ETES ARRIVÉS COMME TOUS LES AUTRES
LES AUTRES QUELS AUTRES?!
PAR LÀ BEUH!
BIEN SÛR! J'EN AI VU DES CENTAINES ARRIVER ET REPARTIR PAR CE TROU NAUSÉABOND OÙ LES GUETTAIT UNE MORT CERTAINE!
TOT OÙ TARD LE DESESPOIR LES PREND ET ILS FONT LE GRAND PLONGEON! DU SUICIDE VOILA CE QUE C'EST
J'ENTENDS UN ETRANGE GARGOUILLIS MONTER DES PROFONDEURS
IL Y A PEUT-ETRE UNE CHANCE DE S'EN SORTIR
GLOPS!
J'SAIS PAS... ET SI C'ETAIT PIRE?
QUELLE FIN ATROCE NOUS RÉSERVE CE TROU?!
Y'EN A MARRE... ASSEZ RIGOLÉ... J'TENTE LE COUP!!!
BEN,... EH BIEN... A BIENTOT LES GARS SI JE M'EN SORS INDEMME, PROMIS, JE VOUS ENVOIE DE L'AIDE... VOUS VOULEZ VRAIMENT PAS M'ACCOMPAGNER AU FOND ON EST TOUS DANS LE MEME BAIN PAS VRAI?... DOMMAGE QU'ON N'AIT PAS DE CORDE.. DE TOUTE FACON JE SUIS PLUTOT OPTIMISTE... ... JE CROIS QUE
MAIS VAS-Y!
BAM
YOW!
AAAAAAA......
AU TROU! TOUT LE MONDE AU TROU!
HA HA HA HA HA HA

HA HA HA
HA HA HA HA
J'AI PEUR!
CHACUN POUR SOI!
GLURPS!
ROULEZ ROULEZ LES PETITS BOLIDES
MAMAN! SERAIT-CE LA FIN?

ZUT! LES CONDUITS RETRECISSENT. JE VAIS ENCORE ETRE COINCÉ!
NON... J'ACCÉLÈRE ... PLUS VITE... MAIS C'EST MARRANT ...!
... J'AI L'IMPRESSION DE... DE ME DISSOUDRE... DE ME TRANSFORMER EN GELÉE ...
GLOD!


INCROYABLE! JE N'AI JAMAIS ... L'EST...
QU'EST CE QUE C'EST QUE CE TRUC ...
HÉ?!
OH! MON DIEU!

WOW
TA-RA AH TA-RA AH TA-RA AH
ATTENTION J'ARRIVE!


SALUT LA COMPAGNIE! PIERROT LE PLOMBIER EST DE RETOUR!
AH SI J'ETAIS UN PETIT OISEAU! JE FERAIS CUI CUI! JE FERAIS LA LA!
TRALA LA LA TRA LA LÈRE!
CLONG
ET MIMILE LE GARAGISTE
ET AUSSI PAULO LE BRICOLISTE

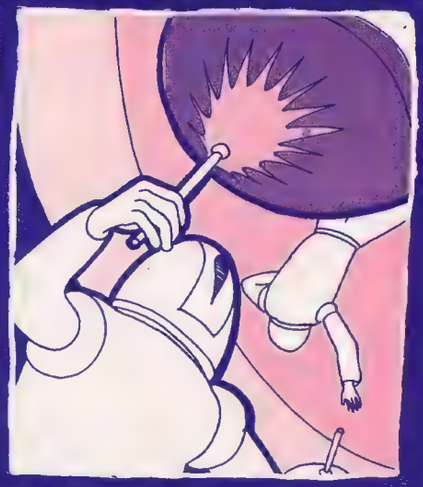
OUAIS SONNEZ TROMPETTES! LA! HOURRA TOUT LE POUVOIR HIP HIP HIP AU PEUPLE

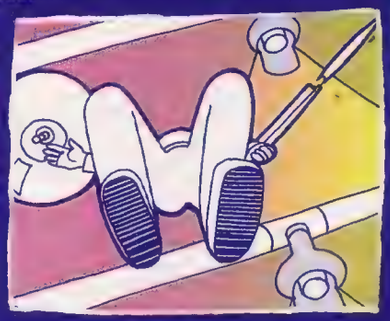
BON SALUT LES POTES! JE R'TOURNE DANS MON P'TIT CHEZ MOI!
ALORS! SALUT! BONNE CHANCE!
TOI AUSSI VIEUX!

MMM... C'EST SI BON DE T'RETROUVER MA COCOTTE! LES CHOSES VONT CHANGER PAR ICI!!! CA JE TE LE PROMETS!!!
SMOOCH!
PIERROT!!!
LE LENDEMAIN
HÉ PATRON! CA FAIT PLAISIR DE RE PRENDRE LE BOULOT! HEIN! PAS VRAI!
OUAIS P'TIT! TU L'AS DIT!

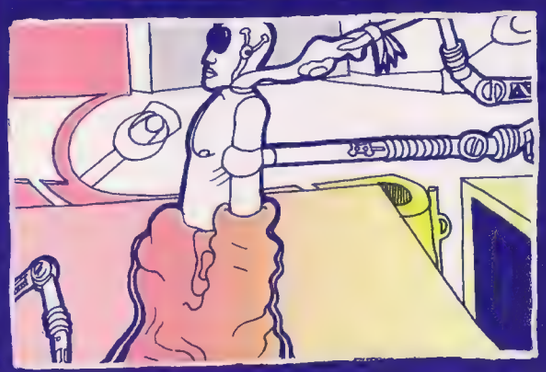
LES GAUCHISTES DE LA SCIENCE-FICTION

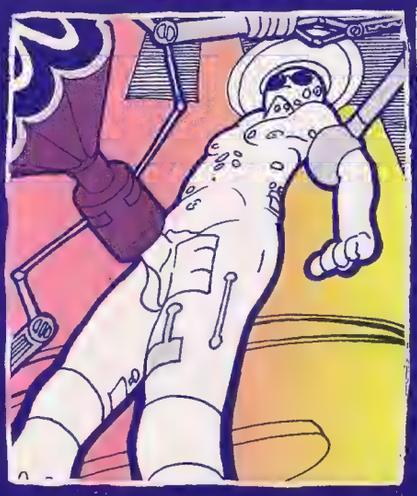
J'attendais un pirate, des gadgets maléfiques plein les poches et l'œil fixé sur la ligne bleue du futur, et je vis s'avancer un employé de banque du genre de ceux qui, dit-on, lisent Play Boy, **froid, digne, l'élégance un poil vulgaire, John Brunner, l'auteur de** Tous à Zanzibar **et de** l'Orbite déchiquetée, **deux des grands délires de la science fiction contemporaine, est à peine plus voyant que William Burroughs qui s'engonce toujours dans des costards sinistres.**

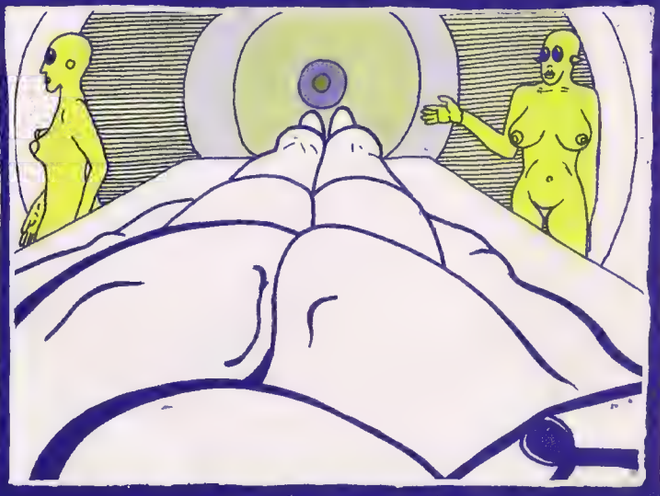




Dessins de Klaus







Les grands livres effacent leurs auteurs. Plus de temps pour la luxure ou le vice, leur jungle est dans les mots, leur flash dans l'astuce de la page trente, leur défonce dans le rebond du troisième chapitre. « Quand j'écris, au bout de quinze jours je plane, je vole à quinze centimètres du sol et cela me suffit. » Normal. **Tous à Zanzibar** évoque un monument-labyrinthe, à la fois retors comme les nouvelles de Borgès, clinquant et imagé comme les analyses habilement délirantes de McLuhan, saccadé et déroutant comme les cut-ups de William Burroughs. Avec un avantage sur les trois : John Brunner, romancier, écrit de la science-fiction, la seule expression romanesque qui ait su rester vivante. Expérimentation technique, réflexion sociale et politique, séduction : un beau programme pour une littérature, l'alluvion riche du grand ressac qui a saisi le genre depuis vingt ans, et qu'on nomme — les anglo-saxons en sont les maîtres « new science fiction ». Une petite histoire. Superman et Batman, tout d'un coup, ont été saisi d'une grande lassitude. En hâte, il a fallu désarmer les grands croiseurs interstellaires. Le vilebrequin électronique, la fusée rétroactive, le siège éjectable mangeur de temps, tous les zinzins à la James Bond ne pouvaient plus à eux seuls masquer la faillite de l'utopie technicienne. Pire, ne voilà-t-il pas que les flics assumaient l'image de Batman, transformant les gadgets du progrès en répression sauvage, usurpant l'uniforme du justicier. Abandonnant industrie lourde et ordinateur pour les feuilles mortes, les grands espaces et le ciel mauve du soir, la science fiction tourna casaque d'un seul coup et avec superbe. Une livraison hors classe depuis dix ans. Une discipline populaire et vivante qui renouvelle la littérature et réforme le goût, de l'extérieur, comme le rock l'a fait pour la musique. Un bouleversement formidable du style et des intérêts, résumé en une dizaine de noms, la plupart très jeunes, moins de quarante ans : Thomas Dish, poète, journaliste underground au **Los Angeles Free Press**, tout comme Harlan Ellison, la caricature gauchiste du gouvernement de l'autoroute et de la violence organisée. Samuel Delany, Roger Zelazny, Philip K. Dick, qui connaissent la drogue et s'interrogent longuement sur la tête, le Zen et le rêve, Norman Spinrad, auteur d'un des grands chefs d'œuvre, **Jack Barron et l'éternité**, histoire du pouvoir délirant d'un Zitrone de gauche. Frank Herbert et l'écologie dans **Dune**. Bernard Villaret, grinçant et moqueur comme un situationniste de la meilleure eau — **Mort au champ d'étoiles**. Vonnegut, l'auteur **d'Abattoir 5** et du **Berceau du chat**. Les Anglais, Brian Aldiss, John G. Ballard, John Brunner enfin, auteur du livre sans doute le plus soufflant, **Tous à Zanzibar**. Leur groupe se réclame d'une éthique neuve, volontariste et révoltée que John Brunner résume bien : « La science fiction doit procéder à des déformations honnêtes de la vérité, aux extrapolations du possible, à la façon de ce miroir grossissant dont se servaient nos parents pour se raser à la main. L'écrivain sélectionne, dans chaque

livre, une tranche de la société, l'amplifie à sa loupe, fait apparaître le virus qu'elle contient comme l'esthéticien décèle le début de la cellulite. Notre société bouge vite et mal, son évolution dangereuse nous interdit de dériver vers l'utopie : on n'a pas le temps de rêver quand on s'interroge sur la survie. Il faut avertir le lecteur, acteur trop souvent inconscient, balloté par un processus social qu'il prend pour un statut quo. » Cette attitude marque la coupure nette entre les vieux routiers et la nouvelle génération, coupure politique, rupture des thèmes et du style, mais aussi changement du recrutement : « Les anciens auteurs avaient, pour la plupart, une formation scientifique et participaient du rêve technologique. Nous sommes des écrivains, Dish poète, Delany auteur compositeur, Zelazny seul mathématicien théorique. »

La nouvelle science-fiction se marque résolument à gauche. Les vieilles peaux restent à droite. Lors d'une convention de S.F. à New-York, deux pétitions ont circulé, l'une condamnant la guerre du Vietnam, signée par la plupart des jeunes ; l'autre lancée par un vétéran du Space Opera, Paul Anderson, en témoignage d'appui au président Nixon.

« La tendance réactionnaire, explique Brunner, était menée vers 1940 par John Campbell, directeur de la revue **Astounding,** qui dominait le genre et payait le mieux. Campbell était un homme de droite, très dur, à la lisière du fascisme. Il pensait par exemple que certains hommes sont par nature destinés à la condition d'esclaves... Les producteurs de science-fiction — c'est le mot qui s'applique dans leur cas — acceptaient ses conditions pour vivre, adoptant son idéologie méritocratique et élitiste. Tous ne l'ont pas fait : James Blish vivait en dirigeant le magazine du congélateur, Alfred Bester pigeait à **Holiday magazine...** »

L'emprise de la droite s'effrita après la guerre, faisant place à un apolitisme naïf, toutes consciences assommées, fuite effarée d'après Hiroshima. Robert Heinlen, Van Vogt, Asimov, les trois grands de cette période ne sont pas ouvertement à droite mais affirment un refus congénital du politique. Un ordre transcendant de seigneurs, de savants ou de cybernéticiens établit une société pure à l'abri des basses manœuvres et des délires inconsidérés des politiciens.

« Science-fiction et politique précise Brunner s'entremêlent dans des rapports plus complexes et ambigus qu'on ne le croit : l'écrivain peut être de gauche et accepter dans le cadre de son récit de décrire un système théocratique et répressif, une hypothèse parmi d'autres qui n'engage pas l'auteur. »

Cinq ou six grands auteurs, dont Van Vogt, vont sortir la science-fiction de ses épopées de feuilleton — croisades cosmiques, cyclopes aux yeux mous et nymphettes à cornes vertes — pour la brancher dans le présent. Théodore Sturgeon, Alfred Bester, Clifford Simak, Isaac Asimov, Robert Schekley, inventeurs de mondes plausibles, producteurs d'utopie. Un gauchiste dans le lot, dès le début des années cinquante, Fedric Pohl, qui écrit avec C.M. Kornbluth l'étonnant **Planètes à gogo,** satire de la publicité et de General Motors. La génération présente s'engage plus avant. John Brunner a milité dans la C.N.D., la grande organisation anglaise pour le désarmement, menée par le philosophe Bertrand Russell. Il a tourné autour de l'underground, écrit dans **Time Out,** l'hebdomadaire de Londres. Son style se ressent des méthodes de William Burroughs, rafales qui cassent un récit à saisir dans son entité, synesthésique, ronde et à la longue complète. Et **Nova Express** de Burroughs avoisine d'ailleurs la S.F.

« J'ai lu tous les livres de Burroughs, écrivain parfaitement original, le premier à transformer l'information en drame littéraire, à vomir sur la page d'un livre le mélange innomable de messages que nous recevons. Nous l'avons tous lu. Mais d'autres gens, comme McLuhan, et d'autres techniques, nous ont aussi influencé. Le cinéma, ses montages, ses découpages, les sauts de mise en scène et le décor sans justification. La télévision qui mélange sans trier fiction, critique, information, et comprime notre vision du monde. Une autre empreinte, celle de John Dos Passos qui, dès 1930, a su le premier découper le récit. McLuhan ? Il a la taille d'un Darwin, il est le premier à montrer la voie de l'évolution qu'imposent les mass media — la télévision surtout — avec leur manipulation de tous les instants. »

Brunner milite pour la paix mais ses livres éclatent de violence. **L'orbite déchiquetée** est l'image d'un grand chaos, frottement armé du ghetto de New-York et des beaux quartiers. Quelle est donc la vision du monde d'un écrivain de la nouvelle science-fiction ?

« J'ai la tête très pessimiste et le cœur optimiste. Je suis presque certain qu'un jour ou l'autre quelqu'un va commettre une erreur très dangereuse. La bombe atomique a limité les guerres mais n'en supprime pas la possibilité : imaginez qu'un groupe de terroristes vole de l'uranium et fabrique une bombe atomique artisanale. Cela suffirait à raser la moitié de Paris. Les conflits locaux sont de plus en plus nombreux. Nous nous abîmons dans une dislocation des grands ordres, les articulations sociales sont luxées ou déplacées, les individus n'arrivent pas à se fabriquer des idéaux — c'est plus grave. On s'émancipe, sans but .La guerre et l'affrontement seuls resserrent les sociétés par la catharsis des combats : voilà qui est bien tragique, non ? L'aliénation de l'individu devient plus pernicieuse. J'ai remarqué que les sociétés aux mécanismes occultes, fragmentaires ou incompréhensibles, engendrent frustration et violence. La manipulation mène à la haine : le jour où les gens en prennent conscience, ils sont saisis d'une folle colère... La révolution biologique risque même, par une sorte d'eugénisme, celui qu'évoque **Tous à Zanzibar,** de porter l'aliénation dans la procréation : une nouvelle technique — celle de la fertilisation externe de l'ovule — y mène tout droit, qui permettrait de programmer la naissance d'individus sélectionnés, d'éliminer ces artistes, ces asociaux, ces ratés, anormaux et bizarres, qui donnent son relief à la société. »

Très dur. En scandant son réquisitoire John Brunner ne prend pas une face rigolarde. Sa petite barbiche ondule sous la grimace et il a l'air bien triste : « J'ai grande envie d'être anarchiste, mais il faudra mille ans pour arriver à la dissolution de l'Etat selon le schéma prévu par Marx, et l'expérience d'un nouveau système d'organisation... »

Y a-t-il au moins une petite lueur d'espoir qui tremblote dans le fond de cette nuit ?

« La nouvelle culture marque une importante progression du militantisme. Des luttes pour le désarmement les jeunes ont glissé vers la remise en question lucide et totale d'une société menacée de ne pouvoir se survivre. Le désarmement, finalement, c'était un peu mettre un homme fiévreux dans un frigidaire, acte utile qui ne guérit pas. En refusant les mises en case, la nouvelle culture pose à chacun les vraies questions : que sais-tu et que peux-tu si tu te retrouves seul, sans l'appui de la société ? Que peux-tu contre elle ? Agis ! Brunner se lève du canapé où il sirotait un perrier depuis deux heures : « Si nous arrêtions là, j'ai la gorge sèche », dit-il de son étrange voix de robot. C'est qu'une autre interview attend son tour et donne son ticket. Brunner va recommencer : « Je suis un professionnel de l'écriture... »

Une vie bien huilée, vissée à sa machine à écrire, égayée de temps à autre par les visites qu'il rend à ses « collègues », gens de tous bords, de toutes idées, qui se rejoignent des nuits entières dans d'interminables discussions techniques. Un petit signe fatigué de la main, quelques pas pour se dégourdir les jambes avant de retourner sur le ring, John Brunner nous lance cette phrase définitive que ne renierait pas le grand Mister Natural : « La liberté, c'est d'abord ce qu'il faut faire, ensuite ce que l'on veut faire. »

Jean-François Bizot.

Bibliographie

Pour ceux qui veulent découvrir la science-fiction, John Brunner recommande : **L'anneau de Ritornel,** par Charles Hernell (Lafont, coll. « Ailleurs et Demain »), l'un des auteurs qui l'ont le plus influencé. **Le Maître du Haut Château,** de Philippe K. Dick, **Les Plus qu'Humains** de Sturgeon (J'ai lu), **La Fin de l'Eternité** d'Issac Asimov (Denoël), **Le Monstre Sous la Mer** de Frank Herbert (Albin Michel).

LA DANSE DU SPERME

Seul nénuphar charrié sans dommage dans le flot bourbeux de cette presse du cul que nous vomissent Amsterdam, Copenhague ou Nouillorque, Suck éclate de tendresse, de sérieux et d'humour : la pornographie y trouve ses marquises et le noble postérieur humain ses assises. Les créateurs, Bill Levy, Jim Haynes, Willem de Ridder et notre bonne Germaine Greer (qui galipette dans le dernier numéro en nous dévoilant ce superbe et baveux panorama qui n'appartient qu'à elle) ne sortent pas de la poubelle à ragnagna de ces mercantis crapuleux qui vous engrangent de la rente sur le désir frustré. Ils ont fondé It et Oz et se sont couverts de blessures au plus fort de la bataille underground de Londres. Mobilisés depuis 1969 sur la libération sexuelle, ils partent du principe que tous les médias sont bons quand il s'agit de baisser la culotte aux préjugés. Amsterdam leur doit ses deux festivals du film pornographique, les fameux Wet Dream Festival dont le second s'achève sur le pont d'un bateau dément, orgone à moteur qui court les canaux de la ville.

Ils viennent de lancer, ces sournois, un roman-photo pornographique, drôle et superbement mis en page, The Virgin Sperm Dancer : un type devient nana pour vingt-quatre heures et assume sur ses amants tous ses phantasmes passés. Les auteurs, qui sont aussi acteurs, n'ont pas travaillé dans la morosité et nous préparent d'autres livraisons de cet ordre. Jim Haynes, qui nous gratifiait l'an dernier de ses chroniques facétieuses, est venu émettre quelques ondes joyeuses jusque dans nos bas-fonds.

Jim Haynes : La pornographie est trop souvent froide et laide. Le sexe n'y est qu'objet de profit. Comme nous avons horreur de critiquer et de devenir grincheux, nous avons décidé de produire un érotisme tendre, joyeux et sensible.

Actuel : A ce propos, l'éditeur Eric Losfeld vient d'être condamné pour la énième fois, outrage aux bonnes mœurs, paraît-il. Huit mille francs d'amende pour un bouquin qu'il avait déjà édité il y a plus de dix ans sous un autre nom. Pas mal, non ? Il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un cul ! Les magistrats, pour le condamner ont établi une subtile distinction entre l'odieuse pornographie et l'érotisme de bon ton...

Jim Haynes : Pouark ! Ce classement est complètement idiot. La pornographie des uns est l'érotisme des autres.

Actuel : Comment avez-vous démarré Suck ?

Jim Haynes : Nous utilisons la sexualité comme médium, et pas un journal n'en parlait. Un lundi après-midi de 1969, à Londres, nous nous sommes réunis, Germaine Greer, Bill et moi-même. Il y avait également notre copain Heatcote William, mais il a passé tout le temps de la réunion à faire l'amour dans la chambre à côté... Heureux augure ! Bref, nous étions, et nous sommes toujours, persuadés que la révolution sexuelle est la clef de toutes les autres : si l'on s'ouvre de ce côté, on s'ouvre partout, et à tout. De toute façon, on ne possède que son corps.

Actuel : On peut aussi se faire mal.

Jim Haynes : C'est une affaire de conscience. Si tu aimes quelqu'un, contente-toi de sa propre satisfaction peu importe comment il ou elle y parvient. L'amour passe par le bonheur de l'autre, c'est une politique...

Actuel : Pourquoi es-tu parti faire Suck à Amsterdam ?

Jim Haynes : Avec Copenhague, peut-être, c'est la ville la plus libre du monde. Et puis j'aime bien Willem de Ridder, l'un des fondateurs d'Aloha, un grand maquettiste. Je pensais : à Amsterdam on va être tranquille. Dans le premier numéro on indiquait une boîte postale à Londres. Scotland Yard l'a fermée. Les flics anglais se sont pointés à Amsterdam voir la police hollandaise. Quand ils ont demandé notre interdiction, les Hollandais leur ont ri au nez. Suck est légal.

Actuel : A quel moment la libération sexuelle s'est-elle organisée en mouvement ?

Jim Haynes : Vers 1965, avec la fondation de la Sexual Freedom à Berkeley. Le « révérend » Jefferson Fuck Poland, qui en est à l'origine (un type extrêmement chaleureux qui se fait maintenant appeler Jefferson Fuck tout court) organisait des soirées incroyables, des manifestations étonnantes, puissantes. Je ne suis pourtant pas un orgiaque de tous les jours. Je crois qu'il faut bâtir des relations humaines à long terme avec les gens, sans se braquer sur le contrôle et l'acquisition. J'ai une amie qui flippe quand on parle d'orgie mais prend son pied quand on évoque une cérémonie amoureuse... Je trouve très important de connaître le corps de ses amis.

Actuel : La libération sexuelle ne te semble-t-elle pas d'une qualité différente chez le freak qui essaie de l'assumer en famille et chez le bourgeois qui la consomme comme un loisir canaille ?

Jim Haynes : Possible. Mais j'ai remarqué que tous les gens nus se ressemblent, qu'ils soient fascistes, communistes ou anarchistes... Intéressant non ? J'ajoute que je n'aime pas ce que je nomme le « syndrome de la performance ». L'orgasme n'est pas le seul objectif à atteindre, le corps tout entier est érotique. On peut faire l'amour en se tenant la main, passer la nuit ensemble sans s'affronter sexuellement.

Actuel : Près de Los Angeles, dans Topanga canyon, j'ai assisté à un séminaire de psychothérapie sexuelle. On y pratiquait la nude therapy, enfermés à vingt nus, toute une semaine, dans une piscine, sans contact avec l'extérieur. La boîte passait par une fenêtre. Des cris étranges résonnaient sous la voûte comme ces orgasmes de W.R., les mystères de l'organisme.

Jim Haynes : Et pourquoi pas ? Un grand nombre de névroses et de déséquilibres émotionnels viennent d'un manque d'affection : donc, aimez plusieurs personnes ! N'en aimer qu'une, c'est n'en pas profiter, n'en rien retirer...

Actuel : Après la Sexual Freedom league, quoi d'important ?

Jim Haynes : Crumb et les comix, le women's lib, tiraillé à ce sujet entre deux attitudes : un puritanisme réactionnaire ou le « baiser plus et mieux » de Germaine Greer. Il serait temps que les femmes n'attendent plus la sonnerie du téléphone et qu'elles sortent chercher ce qui leur convient. Qu'elles partent à l'abordage, qu'elles se remuent ! L'autre soir dans un restaurant, une femme m'a dit : « Tu me plais ». Formidable ! Très important ! Mais la plupart des types ne supportent pas, ils flippent quand les rôles s'inversent... A Suck, nous ne croyons pas à la perversion. Un mot comme « homosexuel » nous irrite : ce n'est qu'un classement. La seule distinction possible est entre le sexe accepté et le sexe refusé. Les clubs sexuels, sont à l'encontre de la véritable libération. Les homosexuels se battent la plupart du temps pour leur chapelle. Qu'ils se battent pour les autres formes de libération sexuelle ou bien revendiquer pour eux l'ensemble du combat ! Un grand combat reste à la libération

[illegible] des enfants attendent. J'ai déjà rencontré des groupes de freaks étonnants, ouverts et [illegible]. Ni inhibés, ni [illegible], ni réprimés.

Actuel : En France, y a-t-il une évolution ?

Jim Haynes : Je suis un incurable optimiste. Bien sûr, l'héritage de Madame de Gaulle est lourd : elle a replongé la France dans le passé, avec ses [illegible] sans le moindre décolleté. Mais Paris est une ville sensuelle : on y mange bien et beaucoup, on y baise en coulisses... On n'est [illegible] hypocrite, comme en Angleterre où l'on tolère le sexe aristocratique et coûteux pour les gens riches. Au-delà des quartiers libres, en banlieue, c'est la [illegible]. O.K., la banlieue d'Amsterdam n'est pas rigolarde non plus. La grande ville permet l'anonymat et dilue une pression sociale qui se resserre dans les petits groupes.

Actuel : Sack a parlé de bestialité. Ça ne te gênes pas ?

Jim Haynes : Ce n'est pas mon problème, mais tout le monde a besoin d'amour. Il y a des gens qui ne trouvent pour les aimer que des chiens, des chats, des perroquets ou des cochons en tire-bouchon...

Actuel : Après deux Wet Dream festival, tu en prépares un autre ?

Jim Haynes : Je préférerais organiser des « Love celebration » dans un grand château, ou sur un bateau pendant une semaine. Des relations de toutes sortes, bien théâtrales. J'aimerais ouvrir un bordel dont tous les visiteurs seraient les prostitués... quarante personnes par jour, un banquet, un sauna, de la belle musique...

Actuel : Jim, as-tu jamais été chaste ?

Jim Haynes : Non, je ne crois pas aux mythes romantiques.

Actuel : Et l'expérience à laquelle te conviait Germaine Greer l'année dernière...

Jim Haynes : Me faire enculer ?... Je me suis accordé un délai jusqu'à la fin de 1973.

QUEBEC OVERGROUND

promenade avec le cinéaste Gilles Carle

L'underground québécois a douze ans. Ses films, ceux de Perrault ou de Jutra, connus des seuls rats de cinémathèque, nourrissaient d'interminables et sympathiques discussions sur ces Français lointains que nous considérions bêtement comme des laboureurs du Finistère égarés en Californie.

Syndicalistes, vieillards baveux et improductifs, idéalistes qui robinsonnent loin des cités puantes où l'on confond Mozart et la Général Motors, bourgeoises en rupture de mari qui vont s'installer en plein champ comme Marie-Antoinette au Trianon, tous ces réprouvés, tous ces déclassés volontaires peuplent les deux derniers films de Gilles Carle que nous avons vu en France : **Les Mâles** et **La Vraie Nature de Bernadette.** Dans leur profond désir de changer le béton en bégonias, ces marginaux se heurtent à la trouille, à la méfiance et à l'incompréhension de l'ensemble du troupeau. Condamnés à traîner après eux les préjugés de vingt siècles, ils n'ont pour seul point commun que celui de se trouver « à part », et l'idée de présenter **La Vraie Nature de Bernadette** à Rennes, devant un public d'agriculteurs, prouve la réalité de cette triste impasse : chacun s'est contenté de picorer ce qui le concernait directement, acceptant dans l'abstrait le point de vue divergent du voisin.

Premier acte :

une partie de campagne

« Moi j' veux bien conserver la nature, les arbres, les talus, c'est très joli, mais quand j' fais venir une moissonneuse, hein ? ça m' coûte trois heures de travail de plus pour contourner le talus, et à cent francs de l'heure, faites le calcul ! C'est bien beau de sauver la nature, mais ça ne m'apporte pas grand-chose ! »

Assis sur la pelouse, devant une confortable et solide ferme bretonne, de bons paysans discutent avec de bons journalistes entre deux rasades de bon cidre. Complet veston et cravate des dimanches, l'agriculteur le plus bavard prend souvent à témoin un barbu de quarante ans, jeans délavé et accent bizarre : Gilles Carle, cinéaste québécois, qui présente son dernier film, **La vraie nature de Bernadette**, aux cultivateurs de la région rennaise.

Le mythe de la nature en prend un vieux coup : la ville est partout. On ment aux poulets en leur offrant des journées de vingt-deux heures pour accélérer la ponte, on ment aux citadins en leur ménageant des réserves naturelles, on ment aux paysans en les poussant insensiblement vers l'usine. Mais l'imagerie persiste, si la chaumière s'écroule. Le sujet est à la mode : dans **Délivrance**, Boorman nous invite à suivre la désastreuse randonnée de quatre crétins qui puent l'after-shave à plein nez, le long d'une rivière condamnée par un barrage ; dans **Jeremiah Johnson**, Sidney Pollack nous convie à respirer à deux mille mètres dans la solitude d'un trappeur improvisé qui sourit Gibbs au milieu des pires déboires. Gilles Carle aborde le même thème, mais avec humour. La passion de Bernadette Bonheur au pays des lourdingues, prise entre une troupe de guignols déclassés, vieillards et boîteux, un syndicaliste échauffé et des villageois méfiants, nous conduit à un calvaire imprévu : les uns admirent les truites dans le torrent, mais oublient qu'elles nagent pour bouffer. Les autres, qui vivent de la terre, la rongent avec bonne conscience : ces talus, si gênants pour la moissonneuse, préservent malgré tout un nécessaire équilibre. Lors de cette rencontre, à Rennes, chacun omettra soigneusement d'entreprendre les problèmes du voisin, ne considérant attentivement que les siens — ce que précisément le film dénonce.

Gilles Carles (malicieux) : « Vous demandez aux gens comme Bernadette de vous comprendre, mais êtes-vous seulement aptes à les comprendre, eux ? Que feriez-vous, si Bernadette débarquait un beau matin dans votre région ? »

Une commerçante en robe bleue (décidée) : « Ah bien... le côté naturiste nous a un peu surpris. On n'est pas habitué au côté naturiste, nous... Bernadette qui va apprendre à son petit garçon à faire l'amour, ça surprend. Je ne me vois pas faire ça au mien, et il a le même âge. Remarquez, chez nous, ils apprennent les choses plus naturellement, les gamins... Quoique les taureaux, on n'en voit pas par chez nous. Ça se fait par insémination.

Une autre : « C'est quand même une drôle de personne, Bernadette. Elle aime les gens, les chevaux, elle aime tout. quoi... N'empêche que c'est elle qui trinque ! Si à Saint-Brice il y avait une femme qui voulait vivre comme Bernadette, même si on ne veut pas juger, hein, puisqu'en tant que chrétiens on ne doit pas juger, il y aurait une réaction. C'est sûr. Je ne dis pas qu'on l'aiderait pas, mais il y aurait une réaction. »

Gilles Carle (diabolique) : « Tout de même, cette agitation de la jeunesse doit vous paraître bien superficielle ? »

La première commerçante : « Moi, j'ai l'impression que ce sont des inactifs. Quand on est occupé, on pense pas à tout chambouler. »

Une jeune fille (d'un lycée agricole) : « Dans le système actuel, l'agriculteur est obligé de s'industrialiser s'il veut vivre. Et Bernadette, avec ses grandes idées sur la nature, elle ne sera pas acceptée. »

La commerçante : « Et puis on est mal informé. »

Un paysan (syndicaliste) : « On ne veut pas s'informer ! Faut voir comme les gens ont reçu les étudiants qui venaient quêter pour des ouvriers grévistes ! »

La commerçante : « Je pense aux jeunes qui se droguent. S'ils étaient occupés... »

Un contestataire (il y en a partout) : « Ils sont peut-être occupés d'une façon telle, avec un travail tellement con, qu'ils ne peuvent plus admettre que le travail apporte quelque chose... »

Gilles Carle (finaud) : « La difficulté n'est pas tellement de dialoguer que de se débarrasser de ses préjugés. Les préjugés du paysan contre la drogue, par exemple... »

La commerçante (véhémente) : « Dans mon esprit, c'est pas un préjugé ! Ils devraient comprendre qu'ils se détruisent ! »

Le contestataire : « Et douze heures d'usine ? Et l'alcool, en Bretagne ? »

Un autre paysan (au nez rouge en choufleur) : « Oh oh... vous vous trompez à propos de l'alcool. On connaît énormément de gens qui boivent, et alors ? »

Une journée très parisienne, titrait le **Ouest-France** du lendemain.

Deuxième acte :

Mozart et la General Motors

La scène se passe dans les couloirs de l'O.R.T.F. à Rennes.

Un colonel de gendarmerie fait les cent pas (? !). Avant que le speaker ne trouve la feuille où il avait noté deux questions, nous avons le temps de discuter.

Gilles Carle : « La participation, ça m'embête un peu, et cette étiquette de film social... On joue tous un rôle, je deviens le bon réalisateur en face de bons paysans, et on fait tous semblant de s'entendre. Finalement, ce n'est pas vrai que je suis prêt à régler le problème des agriculteurs. Ce n'est pas vrai qu'ils vont venir régler celui de Bernadette. Dans une conversation, oui. Profondément, non. Si une colonie de hippies vient s'installer ici, près de Rennes, je devine les chocs ! »

Actuel (judicieusement) : « Et si Bernadette avait raison, contre les villageois, contre les agriculteurs ? »

Gilles Carle : « Toute nouveauté ressemble à une maladresse, et Bernadette est maladroite. Mais ce n'est pas elle qui fait rire, ce sont ses idées, qui tombent dans le vide. Elle se trouve un peu dans la situation du curé qui débarque par hasard au beau milieu d'une réunion communiste. J'ai surtout voulu montrer que ces deux mondes, la ville et la campagne, se rencontrent dans la réalité. Le monde des villes est celui des poules en cages, la campagne est devenue aussi moderne que la ville, et Bernadette, conformément à ses rêves, imaginait trouver une paysannerie, un ruisseau où laver son linge, une pompe devant la maison — pas d'eau courante, enfin ! — mais le paysan, il veut le réfrigérateur, et la télé. Pendant le tournage, les paysans me disaient, en parlant des touristes : ils viennent voir les arbres en automne et s'émerveillent, mais moi, l'année prochaine, je les coupe ! »

Il rit avec vacarme et on entend à peine la voix du présentateur (qui a retrouvé son papier) : « Ça va bientôt être à nous, monsieur Carle. »

A ce moment, une respectable matrone ouvre la porte du studio. Les interlocuteurs paysans allaient s'asseoir, elle les renvoie de l'autre côté de la vitre, et explique qu'il s'agit d'une émission artistique. Or, « les paysans, ce n'est pas artistique ». Il est vrai que la dernière fois, à Rennes, lorsque René Vautier avait amené des paysans sous les caméras de la télévision, ils avaient osé se déclarer Bretons. Scandale.

Troisième acte :

lettre du Québec trouvée dans un taxi

Après une très intéressante et très acharnée course-poursuite, nous finissons par débusquer Gilles, à Paris, dans les studios de « Télé-Midi ». Il était en train de souffrir sous les assauts gominés de Georges Guétary, chanteur plein de charme et de cosmétique, pourvu de talonnettes de dix centimètres pour atteindre le micro sans contorsions. Passé le supplice, les sunlights braqués sur d'autres invités, nous l'enlevons dans un taxi. Et là, ficelé comme un boudin, sous la menace de nos micros, il est bien obligé de répondre à nos insidieuses questions.

Gilles Carle : « Au Québec, c'est un peu l'euphorie. Nous ressemblons à ces musiciens de jazz des années trente, le cinéma remplace la trompette. Avant les années soixante, les films que nous faisions, les poèmes que nous écrivions étaient des sous-poèmes français, et la musique une sorte de sous-musique américaine. Nous avons préféré la maladresse et l'authenticité, sans prôner ouvertement la révolution, mais en cherchant dans la réalité de notre pays, de notre culture, l'endroit où doit s'installer cette révolution. Et la morale en a fait les frais. La nouvelle culture est en train de transformer, chez nous, presque toutes les habitudes quotidiennes, on peut même être religieux sans honte. Les rapports sont plus sains et le monde marginal cesse de l'être pour devenir le monde ordinaire... on assiste à une véritable descente des idées dans la population. Un journal comme **Mainmise**, à Montréal, est presque officiel. »

Actuel : « Quelle est l'influence, au Québec, du mouvement parallèle américain ? »

Gilles Carle : « Le mouvement est né chez nous bien avant ce qu'on a appelé la contre-culture. Les idées de l'underground américain sont venues se greffer sur les nôtres, plus tard : on travaillait déjà depuis cinq ou six ans.

Actuel : « Et aujourd'hui ? »

Gilles Carle : « Aujourd'hui, le mouvement tend à se fractionner en groupes presque antagonistes. Et c'est par cette atomisation que la société réprime et récupère. Les communautés chrétiennes se dressent contre les communautés athées, ceux qui veulent absorber de la drogue subissent les foudres de ceux qui n'en veulent plus... Quand la mutation morale ne se traduit pas sur le plan politique, l'efficacité s'en ressent. Mais chez nous, malgré tout, il y a une certaine cohésion, des journaux naissent, des groupes marginaux tendent à s'insérer dans la gauche des partis. Mais du cœur même de cette mutation s'effectue un retour à la morale... J'ai visité une communauté de jeunes hippies — ils ont dix-huit ans et viennent du centre de Montréal —, où l'on retrouve exactement les lois des moines. Seule l'imagerie est devenue psychédélique... On dit toujours que la religiosité est un phénomène rural, mais quand des gosses ont « vu » la Vierge Marie, à trente kilomètres de la capitale, il s'est présenté douze mille pèlerins... »

Actuel : « Y a-t-il également la recherche des sources authentiques, chez les Indiens, par exemple ? »

Gilles Carle : « Les Indiens n'ont pas attendu la nouvelle culture pour se transformer. Depuis plus de dix ans, ils se sont organisés en Fédération des Indiens du Québec et entendent bien conserver leur culture. Avant, fréquenter l'Université, pour un Indien, c'était devenir un Blanc parmi les Blancs. Aujourd'hui, il demeure un Indien instruit. Mais ce qu'on n'a pas noté souvent, à l'intérieur même de la nouvelle culture, c'est que presque toutes les idées communautaires viennent des Indiens. Au fond, la vengeance des Indiens, c'est que nous allons peut-être vivre comme eux en l'an 2000. »

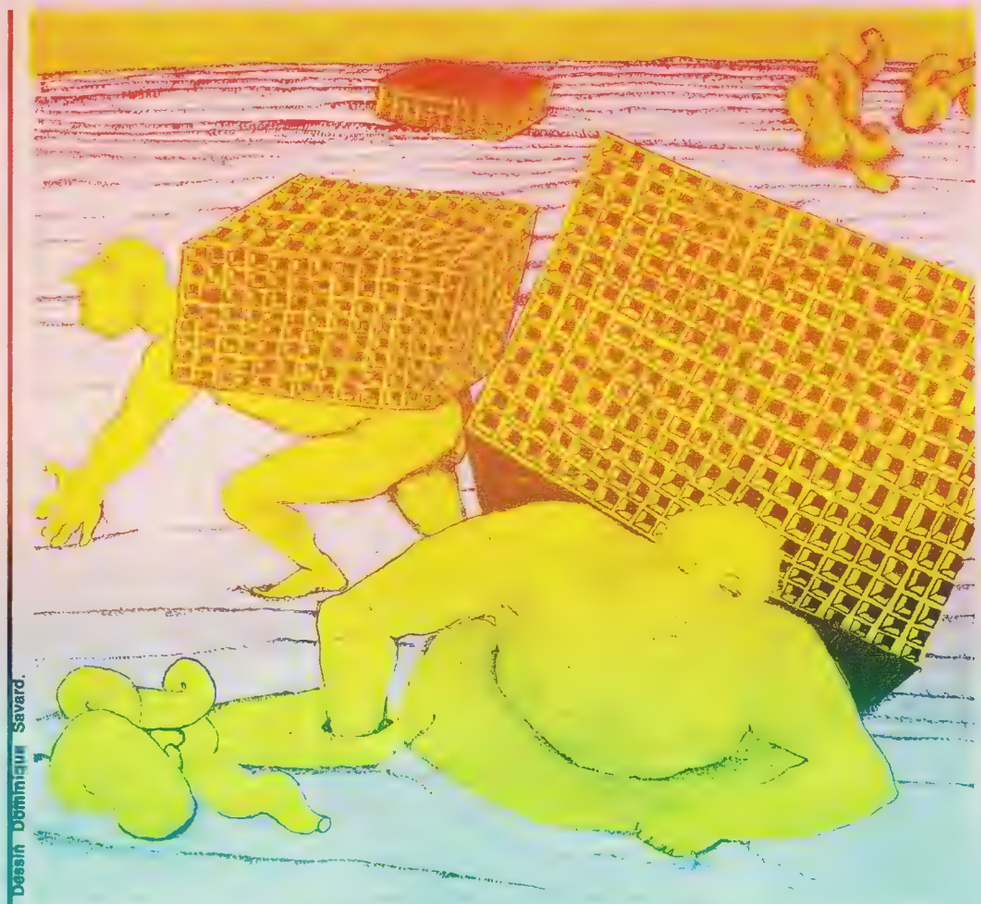
Le taxi arrive à bout de course, et notre rencontre. Balloté de studios en réunions. Gilles déplore n'avoir rencontré que des organisations, des producteurs, des gens de son métier. « Mais si je restais ici trois semaines, où elle est, la vie ? Où les choses de demain s'organisent-elles ? Où la nouvelle pensée se développe-t-elle ? »

Patrick Rambaud.

LE MATIN DES SOCIOLOGUES

entretien avec alain touraine

Alain Touraine
fut professeur de sociologie
à Nanterre en 1968. Il a vu de fort près,
autour de Cohn-Bendit son élève,
naître et fuser
le mouvement que l'on sait.
Parce qu'il avait consacré ses travaux
à l'analyse de la conscience ouvrière
et du travail industriel,
il s'est refusé à réduire
la révolte étudiante et les luttes de mai
à un sursaut intellectuel
et petit-bourgeois
ou à la régénération par procuration
d'un prolétariat traditionnel
secouant le joug réformiste.
Le mouvement était plus ample
et différent.
Techniciens, jeunes travailleurs,
étudiants, lycéens
se soulèvent contre l'emprise
des grands appareils technocratiques :
les vieux discours
devraient s'en ressentir
et une nouvelle sociologie
pourrait en naître.
Touraine s'y essaie
dans La société post-industrielle
(Denoël-Gonthier, Médiations, 7,80 F),
le communisme utopique
(qui reparaît aujourd'hui
en livre de poche, Le Seuil, Politique)
et son dernier livre (au Seuil encore)
Université et société aux Etats Unis.



Dessin Dominique Savard.

ACTUEL. — Au-delà du mot équivoque de société industrielle, comment définir l'étape actuelle du capitalisme occidental, technocratique et programmé ?

ALAIN TOURAINE. — La caractéristique première de nos sociétés réside dans leur infinie capacité d'action sur elles-mêmes. Tout y est objet de plus de transformation, y compris les faits sociaux, les rapports des hommes entre eux et, au fond, l'homme lui-même. Si l'homme peut aller jusqu'à supprimer l'homme, ou à le rendre méconnaissable à travers une manipulation généralisée des institutions, des valeurs et des groupes, alors il n'y a plus de nature humaine ou de nature sociale. La société sera demain ce qu'elle fait aujourd'hui, rien ne sert de s'interroger sur ses lois ou son essence : elle a perdu tout invariant avec la disparition de la nature humaine. L'avenir commande le présent plus que le présent n'est commandé par le passé. Le tronc commun de toute réflexion sociologique, c'est désormais la société dans ce qu'elle fait d'elle-même.
De là, deux analyses. Pour la première, puis- et progressive à travers le régime gaulliste. Mais si nous ne sommes pas sortis du capitalisme proprement industriel, ce monde du capitalisme ancien est recouvert par une autre étape du capitalisme, celle des grandes entreprises et des grandes organisations. Dans ce cadre, la maximation des intérêts de l'entreprise l'emporte sur la maximation du profit du capital. Les deux tendances se mêlent mais l'une tend à prendre le pas sur l'autre.
Vous ne pouvez pas confondre les conglomérats du capitalisme financier le plus classique, ou les holdings de l'Amérique des années 20, avec une firme comme IBM ou les industries nucléaires ou spatiales, gérées par des entreprises publiques. Nommez-les néo-capitalistes, technocratiques, monopolistiques d'Etat : de toute façon, c'est une autre réalité. Et là se manifeste une classe dirigeante nouvelle, centrée sur les grands appareils, dont l'aire de contrôle social est infiniment plus vaste qu'autrefois. L'aire de commandement de la classe dirigeante s'est extraordinairement étendue, son quadrillage est à l'évidence plus serré : rôle dirigeant dans la

ALAIN TOURAINE. — Qui aurait pu dire en 1820, ou même en 1830, que le conflit central du siècle à venir allait être celui du salariat et du patronat ? Comment valider les hypothèses autrement que par la pratique sociale ? Nous pouvons cependant faire mieux qu'attendre. Tout rapport social essentiel suscite chez ses acteurs un comportement correspondant à la situation : si vous me parlez de classe, c'est qu'il y a conscience de classe. Cependant cette conscience n'apparaît jamais à l'état pur dans ses premières manifestaitons. Elle est broyée par l'aliénation ou oxydée par les modèles du passé. Tout le XIX[e] siècle a parlé le langage de la Révolution française et une grande partie du mouvement ouvrier le langage républicain. Il est inévitable qu'un mouvement social en formation emploie l'idéologie des forces qui l'ont précédé. Ainsi des révoltes culturelles que nous connaissons dans l'Occident contemporain et qui se couvrent encore pour beaucoup du langage des révolutions menées dans et pour le travail.
Sur quel plan doit-on se placer actuellement ? Dans les sociétés dites primitives fondées sur la

individus normaux pour se retrouver prisonnier le lundi d'un autoritarisme et de cadences incroyables. La conscience de classe revit ici ou là, mais aussi les multiples refus individuels de la condition ouvrière dans la jeunesse. Cette conscience de classe est éclatée, elle ne touche pas l'ensemble ni le cœur de la classe, plutôt sa périphérie. Par rapport à ce que nous avons connu dans toute l'Europe du XIX[e] siècle, le phénomène est socialement et politiquement décentré, quoiqu'il reste subjectivement de première importance.
Nous voyons une assez grande combativité ouvrière : elle est faite en partie de cette conscience de classe désespérée, en partie aussi d'une pression qui débouche sur des avantages matériels et sur une plus grande institutionnalisation des conflits du travail. Mais ces faits si importants soient-ils, ne doivent pas masquer l'essentiel : le conflit de classe se renouvelle et ce n'est plus la classe ouvrière, en tant que telle, qui l'animera. C'est déjà très évident aux Etats-Unis et en Allemagne, sans parler de l'Union soviétique.
Mais il faut surtout être attentif au sens nouveau des revendications et de la lutte ouvrière. Car on ne peut pas dire que le monde de l'aliénation culturelle ait succédé à celui de l'exploitation économique. Celui-ci se transforme et devient un aspect particulier de la domination sociale et culturelle. Autrefois, le thème central de la lutte ouvrière était la conscience du producteur se sentant dépossédé d'une partie des richesses qu'il créait. Aujourd'hui, l'ouvrier se sent manipulé par un système de plus en plus dense de contraintes : les cadences, les horaires, le bruit. C'est pourquoi les C.S. qui ne participaient pas activement à la défense des « producteurs » sont maintenant au premier rang des nouvelles luttes.

ACTUEL. — Voilà pour les acteurs. Mais quel est l'enjeu, s'il ne s'agit plus seulement du pouvoir politique ou du pouvoir dans l'entreprise : l'auto-gestion généralisée ?
ALAIN TOURAINE. — Le mot reste chargé de confusion. Il exprime cependant assez bien la seule revendication à opposer au pouvoir moderne. Dans une société qui est ce qu'elle fait, la masse des dominés aspire à faire ce qu'elle est — c'est-à-dire trouver une autonomie de décision à travers une communication des intéressés eux-mêmes, à l'écart de la rhétorique des appareils.
C'est la revendication d'une nouvelle collectivité directement assumée. Autrefois, le collectif était un donné. Le village paysan, le quartier de Sienne, le faubourg Saint-Antoine, le groupe ouvrier et sa culture façonnaient et encadraient les groupes sociaux dès leur origine. La société post-industrielle a dispersé les individus au gré des manipulations et du changement : telle est la véritable prolétarisation d'aujourd'hui, et son envers — la volonté de retrouver une collectivité et de la contrôler, dans la ville, le travail, l'information, la vie quotidienne... Au sein d'un système qui brise les rapports sociaux élémen-

qu'il n'y a plus ni valeurs ni anti-valeurs, ni grands complots, nous sommes ce que nous faisons dans un monde régi par l'apprentissage, le coup par coup, les stratégies, les conflits bien sûr, mais aussi une perpétuelle négociation et une adaptation permanente et provisoire à un environnement changeant. C'est la pratique dominante, plus encore qu'une idéologie : une sociologie réelle, celle des grands centres de décision et des grandes entreprises ou organisations.

Face à ce néo-libéralisme surgit la deuxième attitude qui consiste à s'interroger sur les orientations, les débats et les affrontements d'une société dirigée vers le changement, définie par son changement et non par ses principes ou son ordre comme dans les sociétés traditionnelles.

ACTUEL. — Poser le problème du pouvoir ?

ALAIN TOURAINE. — S'il s'agit de désigner — soi-disant pour le prendre — une sorte de noyau central dénommé pouvoir, propriété, les prétendus leviers de l'indépendance, cela n'a plus de sens ; ou un sens rituel qui nous vient de conflits anciens aujourd'hui plus verbaux que réels. Dans cette acceptation la revendication du pouvoir est un leurre : ce sont les centres dirigeants eux-mêmes qui définissent en termes de décisions et de processus politiques une société dont la réalité se situe plus loin et bien ailleurs. Il faut voir, au-delà de l'appareil d'Etat, la domination des grands appareils qui dirigent la société et qui excluent ou désorganisent ce qui leur est étranger ou contraire, gigantesque part d'ombre qui n'a pas d'expression, qui reste refoulée et interdite. Le débat politique tombe dans une formidable erreur de perspective s'il donne plus d'importance à la prise de pouvoir qu'à la libération sociale.

Quand l'industrialisation est faite non par la bourgeoisie marchande, mais par les anciennes classes dominantes, comme en Allemagne ou au Japon, l'Etat joue un rôle central. Plus important encore quand les anciennes formes de domination résistent et ne sont attaquées que périphériquement par des enclaves coloniales. Là, l'opposition populaire prend la forme d'un assaut direct contre l'appareil d'Etat. Mais nous vivons aujourd'hui une société industrielle, qui, malgré la permanence de secteurs archaïques parfois encore considérables, tend à s'affirmer comme une société homogène moderne. Façonnée à tous niveaux par la science, la technique, l'urbanisation généralisée, elle se distingue radicalement des sociétés d'industrialisation qui l'ont précédée ou que nous voyons lentement émerger du monde sous-développé. Mutation essentielle qui dissout l'autonomie du phénomène politique au profit des grands centres d'organisation économique et sociale et de manipulation culturelle. Depuis quelques années, au-delà des querelles politiques, on recommence à se poser le problème de la société.

ACTUEL. — Comment définir la réalité de la nouvelle classe dirigeante ?

ALAIN TOURAINE. — Bien sûr, nous ne sommes pas encore très loin d'une classe dirigeante purement commerciale et financière. Et le glissement vers de nouvelles structures n'est pas toujours facile à déceler, surtout en France où il s'effectue de façon relativement efficace

production, mais aussi contrôle de la consommation, de l'urbanisation, de l'information, de tous les éléments du processus social.

ACTUEL. — Et l'enseignement ?

ALAIN TOURAINE. — Là, nous sommes passés d'un système universitaire qui transmettait l'inégalité à un système qui crée l'inégalité. Dans des sociétés façonnées par la science et la technique, la connaissance devient une donnée essentielle. Et l'idéologie en rajoute. Regardez le slogan du SICOB : « Savoir c'est pouvoir. » Admirable définition de la pensée et de la mystification technocratique, — puisque précisément ce n'est pas n'importe quel savoir qui mène au pouvoir. Devant l'aspiration générale au savoir, le pouvoir refoule : la fonction de l'école, aujourd'hui plus encore qu'autrefois, c'est de faire qu'il y ait des non-diplômés. Ou, face à la « démocratisation » de l'enseignement, de maintenir la hiérarchie. Ainsi les ci-devant facultés de lettres sont une trappe où disparaissent — sans grand avenir — une grande part de ceux qui aspirent au savoir, tandis qu'à l'écart l'élite dirigeante se constitue dans le domaine réservé des Grandes Ecoles. Les élèves des Grandes Ecoles n'en savent ni plus ni moins que les autres, mais ils ont été sélectionnés : voilà qui suffit à leur assurer une place prépondérante dans le système.

Tout cela ne signifie pas que nous vivions une dictature technocratique absolue. En France en tous cas, nous gardons une société libérale, c'est-à-dire une société où le processus politique conserve une certaine autonomie vis-à-vis de la domination socio-économique, avec la part de leurre et de liberté que cela comporte. Mais le pouvoir s'exerce désormais à l'échelle de la société tout entière, il ne s'identifie pas au seul jeu politique, — et cela entraîne, à tous niveaux, des contre-coups, des résistances et des conflits.

La manipulation, l'oppression, la soumission ou la révolte ne concernent plus seulement l'homme pris dans son travail mais l'ensemble des individus et des groupes dans leur rapport global au processus de changement. Après la lente évolution, la faible différenciation et la forte reproduction des sociétés traditionnelles, l'homme actuel change de métier, de cadre, de consommations, de valeurs tout au long de sa vie, il est jeté dans un système qui tolère et même requiert la multiplication des bruits et des signes, la prolifération des normes et des informations, un système plus lâche, et cependant plus serré, de guidage. A l' « Enrichissez-vous! » de la société libérale a succédé le « Choisissez! » de nos sociétés. Mais ces choix ne sont pas ouverts. Ce n'est pas le consommateur qui choisit les investissements, donc le type de consommation. Les inégalités anciennes diminuent très lentement et sont relayées par d'autres qui s'accroissent. Les appareils rejettent dans le silence et la dépendance ceux qui doivent seulement faire tourner la machine et qui sont contraints de tourner avec elle de plus en plus vite.

ACTUEL. — Dans une période de transition encore marquée par les luttes du passé, pouvons-nous déjà reconnaître et analyser les mécanismes et les contradictions de la société en gestation avant que ceux-ci se soient manifestés sous forme de conflits centraux ?

chasse, il semble bien que le conflit de classe soit celui qui oppose les hommes aux femmes. Dans le monde marchand, il s'exprime en termes d'Etat et de catégories politico-juridiques. Dans la société d'industrialisation, qui repose directement sur le travail productif, l'usine devient l'enjeu, et l'ouvrier qualifié, relativement privilégié, s'oppose le plus directement au capitalisme. Dans une société de changement, c'est la catégorie la plus ouverte au changement, la plus favorisée et la plus bouleversée par lui, qui se soulève le plus directement contre la technocratie. En mai 1968, les groupes les plus sensibles — les étudiants, les jeunes techniciens et cadres — ont été ceux qu'a simultanément aspiré et refoulé le plus violemment le système, en particulier dans l'appareil universitaire. Cette contestation culturelle de la jeunesse, ou d'autres catégories sociales, s'est étendue depuis ; elle n'est autre que l'avant-garde de nouveaux conflits sociaux. Elle passe au cœur du système d'enseignement parce que la connaissance est devenue une force de production essentielle, elle traverse les structures fondamentales de la vie sociale que sont désormais l'éducation, l'information, la consommation.

ACTUEL. — C'est affirmer que le conflit central de nos sociétés n'est plus celui du prolétariat et du patronat.

ALAIN TOURAINE. — Je ne pense pas que la classe ouvrière demeure un acteur historique privilégié dans la société post-industrielle vers laquelle nous allons. Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas de recourir à des thèmes dénués de sens comme ceux de la fin de l'exploitation, de la disparition de la classe ouvrière ou de la mort du syndicalisme. Simplement, dans nos types de sociétés, le conflit spécifique fondé sur le rôle dans la production industrielle tend à ne plus pouvoir s'isoler. Il cesse d'être un pivot, il est décentré par rapport à des modes de production et de domination plus vastes et plus récents.

Le mouvement de mai a montré que la contestation la plus vive n'a pas éclatée dans les secteurs les plus organisés de la classe ouvrière. Les objectifs purement revendicatifs n'ont guère été débordés par les cheminots ou les dockers. C'est au contraire dans les secteurs économiquement les plus avancés, dans les bureaux d'étude ou parmi les cadres exerçant des fonctions de compétence et non d'autorité, et bien sûr dans l'Université et les lycées, que se sont manifestés les affrontements les plus novateurs et les plus radicaux. Non parce que le mouvement ouvrier se serait affaibli, ou qu'il aurait démissionné entre les mains de mauvais partis ou de mauvais chefs, mais parce que l'exercice du pouvoir capitaliste au sein de l'entreprise n'est plus le ressort principal du système actuel, et donc de la lutte sociale.

Aujourd'hui cependant, à la fin de l'étape d'industrialisation, nous assistons de nouveau à un feu d'artifice de subjectivité de classe — y compris et surtout chez les éléments jusqu'ici les moins conscients et les moins organisés, les C.S. les jeunes, les femmes. Le monde ouvrier se sent toujours intensément exploité, mais aussi marginalisé. Il a perdu son métier dans la spécialisation et la division du travail, et toute maîtrise sur le processus de production. Les gens ne veulent plus vivre le dimanche comme des

taires, il ne reste à la limite qu'un Moi isolé. Ce n'est peut-être pas un hasard si les mouvements les plus vigoureux de ces dernières années ont eu une base quasi-biologiques — la jeunesse, la race, les femmes, — comme si cette identité demeurait le seul bien et la seule attache que ne leur ait pas encore ôté l'appareil.

ACTUEL. — Comment appréciez-vous dans cette analyse ce qu'on appelle les mouvements « underground » ou la contre-culture ?

ALAIN TOURAINE. — L'utopie surgit lorsqu'une catégorie sociale s'identifie à une part de l'orientation culturelle, la généralise et la magnifie. L'utopie technocratique s'enferme dans la notion de progrès technique et l'idéalise. L'utopie inverse consiste à s'identifier à l'expression, à une certaine idée de la nature représentée par la pensée écologique, à s'enfermer dans un monde où — au contraire du monde dominant — la totalité des ressources humaines se mobilise pour maintenir les équilibres internes de la société ou de la planète. Dans les communautés que nous connaissons depuis peu, toute l'énergie se dépense à s'efforcer de vivre ensemble et la communauté, comme jadis les couvents, s'épuise simplement à se constituer et à se maintenir sans nulle action sur l'extérieur.

L'expérience communautaire est importante, mais elle est neutre vis-à-vis des rapports de domination sociale. Il ne faut pas confondre crise culturelle et conflit social. Comme le romantisme de 1830, politiquement à droite, socialement contradictoire, l'underground pris au sens large reste politiquement et socialement indéterminé. Il peut servir les formes naissantes des conflits sociaux à venir ou au contraire les masquer et détourner leurs acteurs les plus radicaux : fonctionner comme un révélateur ou un alibi.

Le conflit social ne peut se situer totalement hors du système. Il suppose, comme on l'a vu tout à l'heure, qu'il y ait aspiration et refoulement : que la consommation de masse soit une réalité, mais vécue comme une frustration, la possibilité de consommer comme l'impossibilité de concourir à la création culturelle, la manipulation et l'intégration comme une non-participation et une solitude. Il suppose surtout non le rejet de l'ordre technocratique mais sa contestation, la prise en charge des moyens d'action de la société sur elle-même, dans l'intérêt du peuple.

Cette réponse ne peut pas être suffisante. Ce n'est pas une explication. En quoi consistent exactement aujourd'hui les rapports de classe ? Quelles sont la ou les classes en formation que domine la nouvelle classe dirigeante ? Nous commençons à percevoir l'enjeu et l'agitation des premiers acteurs, nous ne détenons pas encore la réponse. Il n'existe aucune raison de penser que les soulèvements originels nous livrent du même coup l'image préformée d'un mouvement social qui n'aurait plus qu'à persévérer dans son être. Nous sommes encore dans un moment où la pratique doit commander l'analyse. Voilà pourquoi, par impatience, il y a tant d'idéologies et d'utopies.

ACTUEL. — 1830 ?

(Propos recueillis par Michel-Antoine Burnier)

LA VIE DIFFICILE DES GROUPES FRANÇAIS

Moving Gelatine Plates, **Ergo Sum**, **Le poing** et même **Zoo** ont disparu, **Gong**, **Magma**, **Komintern** ou **Herbe Rouge** traversent des orages, des crises de conscience, des abandons de musiciens. Et moi, bassiste du grandiose **Dagon**, je me suis tourné les pouces tout l'été en ingurgitant lugubrement des festins de patates, de nouilles et de méchant riz poisseux, mon groupe s'est réduit à deux musiciens cherchant fébrilement quelques candidats pour partager sa poétique misère, et je suis pris d'une soudaine hésitation à recommencer une année de dettes, d'accidents, de festivals foireux, de recettes merdiques et de calamités aussi diverses que tristement prévisibles. Vais-je passer la main ? Bah ! foules alarmées, ne vous inquiétez pas. Ce n'est que le « syndrome de l'été » qui frappe aveuglément, comme chaque année, les bons et les minables, les purs et les requins, les mods et les rockers, les gnomes et les kobaiens, la grande douche d'eau glacée qui vient transir la petite cohorte famélique des groupes de rock français. Seuls s'accrocheront les plus opiniâtres. Cette cruelle sélection de l'espèce nous prépare peut-être une génération de musiciens pop aux nerfs d'acier, au regard fier, trempés au feu de tous les flops, flips, tasses et autres duretés.

Combien de fois s'est-on dit : il faut tenir encore six mois, et les choses s'arrangeront ? Le rock s'implante en France, paraît-il. Quand donc cette révolution nourrira-t-elle le musicien autochtone ? Parfois on décroche quelques mois, on se fait vendeur dans un magasin de disques, livreur, peintre en bâtiment. Puis on se laisse tenter par une nouvelle expérience, de nouveaux musiciens, des idées vraiment super, des compositions exaltantes, une énergie incandescente — et on sombre à nouveau dans la vieille merde familière.

Pourtant, le public est là, assoiffé, pantelant. « Allo, salut, tu fais partie des X... ? On organise une fête dans notre bahut, parce que là-bas c'est vachement pourri, tous les mecs sont endormis, il faut les secouer un peu. Vous pouvez venir jouer — gratuitement, bien entendu ? » Silence consterné au bout du fil. « Ecoute, mec... Heu... tu sais, on a pas mal d'emmerdes en ce moment, notre camion est en réparation, nos amplis sont pourris, on ne peut vraiment pas se permettre de jouer gratuitement. Vraiment désolés. — Ah bon ! tant pis. Tu connais d'autres groupes qui accepteraient ? — Non. ils vont tous te répondre la même chose que moi. » Dans le combiné résonne le choc lourd et mou des illusions qui s'écrasent au sol.

Coup de téléphone du manager : il vient enfin de recevoir une réponse positive aux trois-cent-dix-sept lettres accompagnées de biographies du groupe et extraits de presse aux foyers, maisons de la culture, théâtres municipaux, associations sportives, journaux parallèles et festivals supposés sérieux. Un contrat en bonne et due forme invite le groupe à jouer dans la petite ville de Lagobrun (Loir-et-Cher). L'excitation est à son comble. On entasse le matériel dans la camionnette et on s'assoit dessus. C'est inconfortable mais tellement romantique. D'ailleurs, de fréquents arrêts permettent de se dégourdir les jambes, notamment l'inévitable crevaison, et l'interpellation traditionnelle des chevelus par les gendarmes dans leur élégante petite camionnette noire, avec vérification d'identité, fouille et procès-verbal pour pneus lisses. Le groupe arrive en retard, et devra donc monter son matériel en un temps record et sauter son repas.

Le show commence, et c'est l'exaltant orgasme électrique, que viennent à peine assombrir le petit nombre des spectateurs (les organisateurs n'ont pas fait de publicité) ou la pensée des deux cents bornes du retour, où l'on sombrera dans un sommeil maussade interrompu par les cahots, les feux rouges et les arrêts brusques. A la fin du concert les applaudissements enthousiastes réchauffent le cœur des musiciens, et deux spectateurs viennent même les trouver pour leur dire : « C'était très chouette... si, si, c'était vraiment planant », tandis qu'un barbu un peu saoul leur demande leur adresse en vue d'organiser un concert au lycée mixte de Bourgigny (Creuse). Le groupe repart content, mais les pneus resteront soyeux comme une peau de bébé, le vieil ampli dont on prolonge l'agonie continuera à crachotter tandis que la peau de grosse caisse réparée au chatterton émettra toujours son sympathique « ploc » étouffé.

De retour chez soi chacun s'affale ou s'égaie, baise ou lit des bandes dessinées, s'écroule et oublie quarante-huit heures la cascade des problèmes en suspens. Tous se réjouissent d'avoir évité le pire, mais l'appréhendent secrètement pour la prochaine fois : accident ou panne majeure du camion, faillite honteuse d'un festival, resquille de masse ou enfoncement des portes par une minorité agissante et anti-capitaliste, vol du camion, avec ou sans matériel, rapines d'instruments, micros ou pédales dans les coulisses, bagarres sur scène qui risquent d'endommager le matériel et d'abîmer les musiciens, arrestation pour défonce, tuberculose, schizophrénie.

Parfois, à l'occasion d'un concert, le groupe récolte l'aumone d'une mention dans la presse, qu'il découpe et colle amoureusement dans un cahier prévu à cet effet : quelques lignes dans **Rock et Folk** (« Les X... ont montré, par leur passage du 20 au Golf Drouot, qu'ils jouent

Dagon

glastonbury ah ! le joli festival

Glastonbury, en été 1971, fut probablement le plus beau des festivals pop. Pas la marée humaine de Woodstock, bien sûr, mais un festival gratuit totalement consacré à la cause des bonnes vibrations, volontairement restreint à quelques milliers de freaks parmi les plus pacifiques et les plus bienveillants de Grande-Bretagne, et à des groupes triés sur le volet de la pureté underground et de la « high energy ». Il y a plus : ces bonnes vibrations devaient se diffuser dans les sphères cosmiques, grâce à la pyramide érigée en guise de scène. Les organisateurs viennent de réussir un second exploit : sortir un triple album somptueusement enveloppé de photos, de témoignages, de bandes dessinées, de proclamations, de poèmes, de manifestes, avec une petite pyramide argentée à découper et à coller pour mettre sur son balcon et commencer soi-même à propager les vibrations cosmiques.

Rien à voir avec le traditionnel disque « live » où les groupes se bornent à exécuter leur répertoire dans des versions plus longues et plus bâclées. Il y a d'abord ceux qui n'ont pas participé au festival ou ceux dont la marque n'a pas cédé le copyright. David Bowie *a*

une musique personnelle et de qualité. Les X... : un groupe avec lequel il va falloir compter »), puis dans **Best** (« Les X... ont montré, par leur passage du 21 au Gibus, qu'ils ont fait beaucoup de progrès. Les X... : un espoir de la pop française. »). Enfin — et c'est la gloire — une citation dans **Actuel** (« La place nous manque pour parler d'excellents groupes comme X..., Y..., Z... et W...). Et pour couronner le tout, un passage de dix minutes au **Pop Club.**

Par la suite le groupe s'étonne que la mention de son nom, qui lui semble désormais si familier, ne provoque que des regards interrogateurs et des aveux d'ignorance parfois tempérés d'un « attendez, ça me dit quelque chose... C'est pas vous qui étiez à Télé-Midi l'autre jour ? » Afin de remédier à cet irritant anonymat, on s'endette de quelques centaines de francs et l'on fait tirer de splendides affiches en deux couleurs. On en collera une dans l'escalier du Gibus, une autre au-dessus de son lit, le reste sur des palissades : quelques jours plus tard, d'épais sédiments d'affiches du P.C.F., de programmes de cinéma et d'avis d'appartements à louer les ont recouvertes.

« Prenez un bon chanteur, simplifiez votre musique, faites des morceaux courts et dansants. » C'est le conseil que prodigue inlassablement le directeur artistique, personnage stéréotypé et interchangeable qui occupe des bureaux dans toutes les maisons de disques. Il est chargé de recevoir et d'éconduire courtoisement les groupes désireux d'enregistrer. Si la bande qu'ils présentent lui fait dresser une oreille, il les invite à faire une « maquette » dans un petit studio. On y passe une après-midi à monter son matériel, enregistrer une bande d'un quart d'heure et remballer son matériel. Conclusion de rigueur du copain qu'il sait être : « C'est prometteur les gars. Travaillez comme des bêtes, et repassez nous voir dans trois mois. Allez salut ! »

Enfin voici le moment inoubliable dans la vie d'un groupe, la signature du contrat avec une marque de disques. Ne vous attendez pas à des merveilles. N'espérez pas, par exemple, ces grasses avances sur recettes en usage dans les pays anglo-saxons, ce matériel flambant neuf et cette équipe de road managers expérimentés. Vous devrez vous rabattre sur un camion d'occasion et une petite sono. N'allez pas vous imaginer que les disques vont vous rapporter des sous : chaque album vendu rapporte environ un franc au groupe. Si vous ne vous appelez pas **Martin Circus,** vous n'avez aucune chance de dépasser les cinq mille exemplaires. Il vous faudra donc attendre le quatrième ou le cinquième album pour achever de rembourser les avances sur recettes. A quoi sert un disque ? Vous pouvez le ranger avec fierté dans votre discothèque, le faire écouter à votre famille, et vous en servir pour obtenir quelques contrats. En échange, vous vous exposez à cinq ans de conflits et de dialogues de sourds avec des gens qui ne comprennent rien à votre musique et savent à peine faire leur métier. Vous pensez peut-être qu'avec **Gong** et **Magma,** leurs multiples albums et leurs dizaines de concerts dans les Maisons des Jeunes, vous rencontrerez enfin des groupes heureux. Détrompez-vous. Bob Benamou, manager de **Gong,** tire le bilan d'une quarantaine de concerts en trois mois : « Nous avons attiré une moyenne de deux cent cinquante personnes par concert. Pour que ce soit rentable, il aurait fallu qu'il n'y ait jamais moins de cinq cents personnes. Un concert de **Gong** revient aujourd'hui en moyenne à 1 720 F. Le détail : 200 F d'essence pour se rendre à Paris ou dans sa banlieue (pour deux camions et une voiture), 240 F de frais de route (30 F par personne, huit personnes), 400 F d'entretien du matériel et des véhicules (calculé pour dix concerts par mois), 480 F d'amortissement du matériel (également calculé pour dix concerts par mois. Nous avons pour vingt briques de matériel, qui perd la totalité de sa valeur en quatre ans), 400 F de frais d'affichage, d'information et de location de la salle (qui peut coûter entre 200 F et 1 000 F). Si nous mettons l'entrée à 10 F (souvent le prix est plus proche de 5 F), il faut retrancher 2 F de taxes et de SACEM, 0,80 F pour les techniciens, 1,40 F de frais de management. Nous gagnons donc entre 300 F et 800 F par concert, qu'il faut répartir entre neuf personnes qui travaillent. Avec nos familles : quatorze adultes et cinq enfants. Faites le calcul. »

Ceux qui auraient pu s'imaginer que des groupes comme **Gong** ou **Magma** roulent sur l'or ont désormais ces tristes chiffres en mains. Et ce n'est pas tout : « Quand un groupe fait quinze concerts par mois, il passe trente jours sur la route : il ne lui reste plus le temps de vivre, ni de créer de nouveaux morceaux. On commence à se lasser, à se détester, à s'envoyer des trucs à la gueule. C'est peut-être possible un mois, mais pas trois, comme on l'a fait. »

Gong cesse de tourner jusqu'au 15 novembre et renaîtra sous une autre forme, **Magma** rode sa nouvelle formation, **Dagon, Komintern, Lard Free** ou **Herbe Rouge** expérimentent avec des musiciens différents, **Introversion** s'est reformé, d'autres groupes de province comme **Stradivarius** ou **Art Zoyd III** se cramponnent et finissent bien par attirer l'attention, et de nouveaux groupes s'enfantent, comme celui de **Vangelis Papathanassiou,** dont on attend beaucoup. Dans un mois ou dans un an, les musiciens de **Moving Gelatine Plates** ou d'**Ergo Sum** finiront bien par refaire surface. Mais pourquoi donc les musiciens persévèrent-ils ? Masochisme, inconscience ou fanatisme ? Ne savent-ils rien faire d'autre ? Ou peut-être, en dépit de toutes les difficultés matérielles, prend-on encore à jouer quelques pieds bien charnus. Reste enfin l'espoir, pour les années à venir, d'une situation plus confortable, d'une abondance de concerts, d'une floraison d'albums. Il ne faudra pas forcément s'en réjouir : la « période héroïque » que vit actuellement la France est aussi celle des musiques les plus aventureuses, des délires les plus débridés, des expériences les plus folles. Les musiciens repus ne font pas de grands découvreurs. Spectateurs, entreprenez quelques expéditions dans les gouffres d'un rock encore souterrain : de grandes fêtes s'y concoctent. Vous prenez un risque en passant votre chemin, celui de comprendre dans cinq ans que vous avez manqué la meilleure époque du rock français.

Jean-Pierre Lentin

filé un morceau inédit des séances qui devaient donner Ziggy Stardust, Pete Townshend *et* Marc Bolan *des bandes enregistrées chez eux. Ce ne sont là qu'amuse-gueule. Les plats de résistances se trouvent sur des faces entières de* Gong, Pink Fairies, Edgar Broughton, Mighty Baby *et le* Grateful Dead. *Tous ces gens se sont efforcés de fournir leurs concoctions les plus freakissimes. Gong fait marcher sa chambre d'écho à plein régime, et tout trippeur se trouvant sur place au bon moment s'est certainement élevé à quelques mètres au-dessus du sol à l'écoute de ces appels de la voie lactée. Le père Broughton harangue les foules à s'en arracher les poumons, et bat à plate couture le marchand de couteaux à éplucher les pommes de terre et de stylos à huit couleurs et à cent balles de votre marché du dimanche matin le plus proche. Pink Fairies, c'est la grande danse tribale des bantous et lambikvaras, l'incantation qui démarre en plein orgasme et laisse tout pantelant vingt minutes plus tard. Quant au Dead, c'est un morceau de choix : un « Dark Star » de vingt minutes où nos gaillards, ayant relégué le country and western au grenier de grand-mère, s'ébrouent dans une veine hallucinogène qui réjouit le cœur.*

Vous pouvez recevoir la triple merveille pour 60 F (frais d'envoi compris) en écrivant à *Music Action,* 15 carrefour de l'Odéon, Paris 6e. *J.P.L.*

TRASH L'UNDERGROUND N'EST PLUS A LA MODE

Intolérable ! Tout le monde porte le cheveu long et s'affuble d'oripeaux. Le cinéma underground n'appartient plus vraiment à ces gens plein de talent dans leurs caves secrètes. Tant mieux. Et tant pis, parce que la création en a pris un vieux coup. Nos coups de foudre datent de dix ans. On se passe le joint dans les bonnes maisons et les jeunes cadres prennent un air béat en dégustant le Pink Floyd. Et à l'inverse, l'esprit camp, la sophistication raffinée, l'anarchisme élégant et droitier qui caractérisaient les débuts de l'underground sont balayés par un égalitarisme sans culotte, un déferlement zonard incontrôlé, un anarchisme parfois aux limites du nihilisme. Pour l'avant-garde de toujours, une seule conclusion : l'underground a fait son temps. Vite, des ciseaux, taillons-nous la chevelure, trouvons une nouvelle panoplie, d'autres remparts contre la vulgate et les snobs de crier que beau monde a plus de style qu'un loulou converti par Led Zeppelin !

Trash, film dd'Andy Warhol et Paul Morrissey s'inscrit dans cette logique. Le cinéma vérité peut être à la fois un remarquable monument, un pamphlet réactionnaire, et un révélateur des sentiments du voyeur qui fait semblant de s'effacer derrière la caméra. Le long des rues de New York, à Saint Mark's place, des dizaines de junkies transis de froid, écroulés sur une chaussée poisseuse de crasse, attendent l'hypothétique dealer. Et le héros blafard de Trash, impuissant fantôme de mélodrame collé à un travesti, ne vit guère que cette attente. C'est vrai, l'acide n'est qu'une comédie, parfois à la limite du lugubre. « Quand tu en prends tu dois être bizarre », ricane la fille qui trippe. Et de vider son sac en marmonnant : « Tiens, un paquet de cigarettes, très intéressant, tiens, un papier... » Pauvre rituel que celui du shoot, avec ses soupirs satisfaits, ses grincements et ses sanglots, et cette indifférence végétale, cette absence déliquescente, ce flottement inaccessible et parfaitement neutre à tous égards. Plus besoin de sexe. D'ailleurs, on ne bande plus. On n'est plus capable d'éprouver, de sentir, d'aimer. On plane, on est le chef, succube inaccessible et parfaitement neutre. Au passage, quand même et pour faire bonne mesure, Warhol et Morrissey esquintent le bourgeois salace qui se rince l'œil à peu de frais, quêtant le frisson dans la douleur du voisin. Insigne de la paix à la boutonnière, le fonctionnaire du service social représente bien, ici, un Etat ridicule, corrompu et hargneux.

A tous titres, Trash est imprégné de sadisme et de masochisme. Nixon va être réélu, l'ordre ancien a repris ses droits. Les beats n'ont pas vaincu, tant pis pour eux s'ils choisissent de débouler la pente facile, s'ils n'assument pas l'idéologie américaine du « fight for life ». Et les carnassiers qui ont tourné ce film font recette sur cette déchéance. Ils détestent ces hippies qui ne leur ressemblent pas, ces junkies que l'honnêteté conduit au cimetière, cette génération qui fuit un compromis que Warhol et Morrissey ont si habilement sû intégrer à leur vie quotidienne.

Paul Morrissey, bras droit et séculier de Warhol, réalisateur des derniers films de la maison, Flesh et Trash, ne dissimule pas ses sentiments dans une interview accordée l'an dernier à l'un de nos amis :

Penses-tu que Joe Dalessandro — ou du moins Joe le héros de Trash — est un héros américain typique, un vrai héros de cinéma ?
Ouais. C'est un véritable héros de cinéma. Joe n'a pas été à l'université, mais à sa manière il en sait plus sur la vie que quelqu'un qui s'exprimerait avec aisance, et en cela, il représente un personnage beaucoup plus intéressant. Surtout s'il s'agit d'une histoire qui doit s'adresser à un large public. Les gens qui sont passés par l'université semblent perdre une grande partie de leur épaisseur. Je ne sais pas pourquoi. L'université lamine les gens. Au cinéma, tout est une question de qualités individuelles, de personnalité. En politique aussi, d'ailleurs. Dans une élection vous votez pour la personnalité la plus séduisante, c'est tout. Les journaux ont beau vous dire : « Ne votez pas pour l'homme, votez pour les idées », ils parlent en l'air. Malheureusement, je crois que le mouvement qui prit naissance à San Francisco, le rock et la drogue, n'a pas secrété une seule personne digne d'attention. Le bétail restera toujours du bétail, et un individu ça ne s'invente pas. L'idée de « **Woodstock Nation** » ne rime strictement à rien. Il n'y a là qu'un gros tas de bétail vautré dans la boue, et pas assez malin pour s'en sortir. Ce n'est pas de l'utopie, c'est du fascisme antique. Autrefois on allait à Nuremberg crier « Heil » pour Adolf Hitler, aujourd'hui on s'assied dans des champs pleins de merde et l'on sourit bêtement à des zombies drogués. A des fascistes. Je crois que c'est le sujet de **Trash** : on accorde aux gens toute la liberté qu'ils demandent et ça ne marche pas. Ils finissent encore plus misérables et pathétiques. Il y a une chose que j'aime bien dans le film : Joe et Holly éprouvent la nostalgie de la respectabilité des classes moyennes. Ils voudraient fonder un foyer, une famille, avoir une maison. Holly a cette réplique fabuleuse : « Je voudrais toucher les assurances sociales et mener une vie respectable... les assurances sociales prendront soin de nous. » Les jeunes ont peur aujourd'hui de faire n'importe quoi, et ils ne font rien, ils ne trouvent absolument rien à faire. Leur liberté est vide. Les vieilles valeurs des classes moyennes sont tellement plus intéressantes que cette liberté. Et tous ces jeunes les conservent profondément dans la tête.

Illustration Benjamin Baltimore.

Joe et Holly restent confinés dans un quartier, la huitième avenue, dans un milieu bien défini. C'est peut-être ça, l'absence de liberté ?
Leur problème, c'est l'intoxication à la pauvreté et à la drogue. Etre accroché à une drogue, c'est abandonner toute possibilité de liberté en ce monde. Les drogues devraient, paraît-il, libérer les gens de leurs inhibitions, les éclater, leur faire découvrir ce qu'ils sont au plus profond d'eux-même. Tout cela n'est que mythe. L'intoxication est un esclavage, et le pire. Beaucoup ont vu le drogué de **Trash** comme un héros solitaire : c'est faux. En tant que personne, Joe a le type héroïque, son visage, sa carrure. Mais je ne voulais pas ainsi. Les drogués ne s'amusent guère et ne traversent pas la vie en moto, comme ceux d'**Easy Rider**. Ils vivent de misérables existances, il ne baisent pas, ils ne pensent plus à travailler, ils rêvent de prestations sociales auxquelles ils ne peuvent plus prétendre.
Holly essaie pourtant de se battre ?
Holly est une créature formée par l'adversité, elle lutte, ce n'est pas une droguée. Tandis que dans le film, Joe n'essaie même pas de lutter. Holly, même s'il est un travesti, incarne une sorte d'éternel féminin, l'instinct de survie de la femme. Mais essayez de mettre une femme ou une fille dans le rôle de Holly, d'en faire quelqu'un de solide et de fort, qui se bat pour survivre : vous ne trouverez personne.
Ne crois-tu pas que c'est un phénomène géographiquement limité, New York ou la côté Est, et qu'en Californie ou au Canada les gens sont plus dynamiques ?
C'est peut-être plus prononcé sur la côté Est. Mais j'ai connu en Californie des gens aussi faibles, mornes et ennuyeux. **Trash** est un diminutif de « drug trash » (l'ordure de la drogue) : toute personne qui prend des drogues se diminue lui-même, se transforme en clochard, en tas de merde, en poivrot. Vous marchez dans la rue et ils vous accostent : « Du speed, tu veux du speed... bla bla bla... eh mec, j'ai de l'herbe super. » Les types viennent de banlieue pendant le week-end pour aller au Swillmore Vomitorium. Je m'y suis rendu une fois, pour y voir des gosses hébétés, ivres de bruit, comme dans un embouteillage quand tout le monde se met à klaxonner sans interruption. C'était vraiment pathétique, ce n'était pas de la musique, ce n'était pas du spectacle, mais une pure transe hypnotique, par auto-persuasion. Ces gosses s'astreignent à une sorte de torture de dentiste en pensant que c'est le dernier cri, et ça recommence tous les week-ends.

Morrissey n'a peut-être pas tort. Ses attaques portent et Trash **est un grand film, puissant et superbement tourné, mélange de plans fixes à la Warhol et de caméra fouineuse, saisissante et étonnamment mobile. Plus rien à voir avec le cinéma underground tel qu'on l'imagine. Aventure des formes, folie, collages graphiques, montage rythmé, trucs électroniques, ces recherches-là n'intéressent plus guère Andy Warhol. Il les a pratiquées dans sa peinture et dans ses éblouissantes sérigraphies. Il a beaucoup inventé, poussé le happening vers le spectacle total avec l'Exploding Plastic Inévitable, grand voyage d'un light show et du Velvet underground.**

Quand il a commencé le tournage de Trash **en 1964, il a voulu penser au peintre : ses films n'étaient que des toiles animées et la relation au film s'en trouvait bouleversée. Il n'imposait rien, la caméra regardait et Warhol s'assurait de l'objectivité de cet œil.** Sleep **— un homme dort —** Empire State building **— le soleil se couche sur Manhattan —,** Kiss, Blue Movie, **le temps est long au spectacle comme à la vie. Pour le supporter, il faut l'entrecouper d'autres divertissements : le spectateur peut sortir, manger, dormir, revenir ou pas. Maître de la simplicité et du cadrage immobile, Warhol s'est peu à peu aperçu que des êtres vivants passaient dans le champ de sa caméra.** Bike boy, Chelsea Girls, Horse **sont des films sur la décadence du petit milieu « in » de New York.**
Et Morrissey vint, rejeté d'un Hollywood qu'il adorait. Le show biz le fascine. Son sujet de prédilection — les bas-flancs du mouvement parallèle —, il l'ignore encore. La factory de Warhol, les superstars d'Andy, décalques du passé et starlettes caricaturés, voilà qui, gonflé, prendra pour lui la place d'un Hollywood radoteur. Et le sauvera.
En 1969, Warhol tient une conférence de presse pour le lancement de Lonesome Cowboys, **premier fruit, avec** Flesh, **de cette collaboration toute neuve. Que vive le cul et qu'il rapporte ! Peu auparavant, la première terroriste du Women's lib, auteur du** Scum Manifesto **(traduit aujourd'hui par Olympia press), tire un coup de feu sur lui et le rate. La dame ira s'expliquer avec les psychiatres et les films de Warhol n'en seront pas moins projetés dans les salles de la 42e Avenue, véritable poubelle à pornographie de bas-étage.**
Histoires de travestis, de prostitués mâles, de lesbiennes, de junkies récemment, on s'ancre dans le business tout en posant au chroniqueur de son temps. Avec talent. Trash **est un film** vrai. **Warhol est le premier cinéaste à filmer l'amour physique sans idéologie bourgeoise sous le traversin, ni musiquettes, fioritures et romantisme riquiqui. Important, non? Hélas, la vision s'avère erronée. Le voyeur choisit le rideau qu'il écarte, et la scène qu'il veut découvrir. Il est simple de jeter sur l'écran trois grammes de Woodstock, une pincée d'héroïne, le refus de la société, la pauvreté au kilo. Le mouvement ne se résume pourtant pas en trois tragédies et quatre épiphénomènes. On ne parle bien des choses que lorsqu'on les sent, ou qu'on les a senties. Warhol a connu la musique, lancé le Velvet Underground, créé le light show, certes, mais Morrissey avoue, sur ce plan, sa complète inculture. Et c'est lui qui tourne, sous le regard pesant et muet de Warhol. Tous deux ont opté pour la surface et le décor. La musique de** Trash **vient de l'**Ange bleu. **Culte fétichiste, boas en chinchillas, plâtres et stucs, travestis de Mario Montez qui plagient Maria Montez et Mr. Holliday avec une tête fabriquée à la Mae West, Warhol ressuscite dans le journal** Interview **les grandes stars d'antan. Fuck leaders ! disait Abbie Hoffman. L'underground ne respecte donc rien. C'est intolérable. Mais quand on nage dans le blé, qu'on vit entouré de superstars clinquantes et de faux travestis, tous professionnels sortis du théâtre d'avant-garde, quand on juge derrière une table de Max's Kansas City, la Coupole new yorkaise, il est très facile de jeter un regard tronqué sur le mouvement, d'en choisir quelques tragédies, de jeter l'anathème sur les épaves — ceux qui ne sortent pas indemnes de la ville la plus sauvage du monde occidental. Rappelle-toi un peu comment tu vivais, Warhol, quand tu vendais des dessins de chaussures dans les agences de publicité.**
L'histoire a besoin d'images simplifiées, sommaires, dramatiques, et le bourgeois hors du coup risque fort d'illustrer le mouvement par les films de Warhol. Jolie façon pour celui-ci d'entrer en fanfare dans l'histoire telle que l'élite la décrypte à ses fins. La falsification mène son train, souvent habile et souvent belle, quelques vérités et beaucoup de force dans le mensonge et le talent.
Jean-François Bizot

Mosik be bop a lula

Nous ne verrons jamais **Weather Report** en France, le groupe s'est dissout quelques jours avant son concert prévu au festival de Châteauvallon, et son deuxième album, **I sing the body electric** (CBS), arrive à point pour nous faire entonner un grand chant de détresse devant cette mort prématurée. Le disque surplombe orgueilleusement la production de ces derniers mois. Rien ne peut se comparer à ce chatoiement, cette irisation de couleurs sonores, ces jeux de reflets sous-marins, ce pointillisme des archipels sonores qui rebondissent à des vitesses foudroyantes, inusitées sur nos continents musicaux. Weather Report suggère des attributs aquatiques par l'écoulement voluptueux des sons, les phrases lyriques et raréfiées de Wayne Shorter au saxophone, les vagues et les ondulations du piano électrique de Joe Zawinul, qu'il sait faire rutiler de toutes les ruses de l'électronique : ce sont les morceaux les plus calmes, qui remplissent la première face, enregistrée en studio. L'autre face, enregistrée en public à Tokyo, déchaîne au contraire l'élément brûlant et fougueux, les rythmes hypernerveux, la danse exubérante où basse, batterie et percussions se livrent à de folles joutes, à des constructions insensées d'architectures instantanées. En une année Weather Report avait éliminé toute contamination des formes antérieures, du jazz et du rock, secoué toute contrainte. On souhaite que chacun de ses membres porte ces germes de liberté royale au sein de nouveaux groupes : il peut en sortir un renouvellement complet de la musique occidentale.

Tout pâlit à côté de cet album, et particulièrement ce **Return to forever** (ECM - Import. Philips), de **Chick Corea,** qui forme une sorte de version sous-alimentée de Weather Report. On y retrouve pourtant le percussioniste Airto Moreira, mais il tient la batterie, sur des rythmes et peu trop sages et de bon ton, Joe Farrell à la flûte ou au sax soprano s'élève rarement au-dessus d'une élégance guindée. La chanteuse Flora Purim apporte sa part de mièvrerie. Restent les raffinements du piano électrique de Chick Corea, et un très beau thème : « Return to forever », où la voix double la flûte dans une mélodie magique et mystérieuse que ne renierait pas Zawinul.

Lol Coxhill est chauve, ressemble à Jacques Dufilho, et joue en trio dans son second album, **Toverbal Sweet** (Mushroom - import. Music Action), accompagné par le batteur Pierre Courtois et Jasper Van't Hof au piano électrique : une saine dose d'humour et de loufoquerie vient constamment bousculer les limites du jazz. Membre de la grande famille des bâtards du Soft Machine, Lol pratique l'art de la pirouette, héritier d'une belle tradition d'excentricité anglaise. **Kevin Ayers** vient de présenter dans un théâtre londonien les « Banana Follies ». Verrons-nous en France cette joyeuse mixture de chansons, de théâtre, de mime et de danse à claquettes, avec ses arlequins permanents ou épisodiques comme Archibald Leggett, Dider Malherbe, David Bedford et Lol Coxhill (qui firent tous deux partie du Whole World de Kevin) et Robert Wyatt ? De tristes rumeurs circulent sur le **Matching Mole** de Wyatt, qui enregistrait pourtant son second album sous la direction de Robert Fripp, le plus grand tourneur de boutons des studios anglais. Aux dernières nouvelles, Phil Miller et Bill McCormick seraient partis reformer **Delivery** avec Steve Miller (ex. Caravan) et Pip Pyle (ex. Gong). Si Lol Coxhill était de la partie, cela ne nous étonnerait pas beaucoup.

Il n'y aura pas de troisième album d'**Egg** puisque ceux-ci viennent de se dissoudre, victimes eux aussi de la terrible asthénie de l'été. Le batteur Clive Brooks a rejoint les Groundhogs, et l'organiste Mont Stewart, petit prodige du Hammond accommodé à toutes les sauces électroniques, forme un groupe avec des musiciens de **Khan.** Il avait d'ailleurs participé à leur premier album, **Space Shanty** (Vogue), qui ne manque pas d'agrément : toutes les trouvailles d'un groupe comme Egg s'intègrent ici à une musique moins ambitieuse, soucieuse de ne pas trop bousculer les vieilles pantoufles du rock anglais. Les parties chantées sentent le moisi, mais les intermèdes instrumentaux déploient beaucoup d'imagination et méritent un petit détour.

Van der Graaf Generator est déjà devenu un objet de nostalgie : une anthologie, **68-71** (Charisma - import. Music Action), rassemble des

morceaux des deux premiers albums et des inédits. Van der Graaf n'a guère changé au cours des années : ils jouaient la même musique il y a quatre ans. Ils ont simplement raffiné leur style, jusqu'à la perfection finale de **Pawn Hearts.**

Yes s'est pris les pieds dans les cables de ses synthetisers, compresseurs, ring modulators, filtres, consoles de mixage, mellotrons, et le guitariste s'est fait des nœuds dans les doigts. C'est bien fait, car le nouvel album, **Close to the edge** (Atlantic - WEA Filipacchi) aurait de bien beaux moments s'il ne croulait pas sous les enjolivements, les entortillements, les encorbellements et les empâtements.

Family a encore trouvé moyen de confectionner un bel album avec **Bandstand** (Warner - WEA), ce qui tient du prodige pour un groupe qui refuse obstinément d'évoluer ou de modifier son style : il l'a simplement épuré, en a épaissi les rythmes, jusqu'à obtenir cette puissance bourrue, ce son rugueux qui semble râper les sillons du disque Fa.mily est un pachyderme musical, indifférent aux agitations de ses contemporains, la patte lourde, mais plein de panache. Quelques vilaines banalités assombrissent un peu le tableau, mais « Burlesque » ou « My friend the sun » comptent parmi ce que le groupe a fait de meilleur.

On commençait à désespérer de **Van Morrison,** qui s'égarait dans les bluettes minaudantes et le « country » retapé. Le voilà revenu, avec **Saint Domonic's Preview** (Warner - WEA) à ses ivresses d'antan : un chant qui beugle et titube, répète inlassablement les bribes de phrases déchiquetées, qui perdent toute signification, jusqu'à une sorte de transe mélancolique. Enfin les disques allemands se déversent en grosses cataractes sur le marché français, pas forcément synonymes de brumes romantiques ou grands râles électroniques. **Frumpy** (Vertigo - import. Philips), aujourd'hui dissout, pratique un rock solide et terre à terre chanté en anglais, et rien dans la musique ne trahit sa nationalité. **Lucifer's Friend** passe moins inaperçu : malgré l'émule braillard de Robert Plant, son hard rock marque quelques signes d'hétérodoxie : des emprunts au free jazz ou à la musique classique, quelques rythmes éclatés. Un curieux brouet, pas toujours des plus digestes. L'album porte le titre idiot de **Where the groupies killed the blues** (Vertigo - import. Philips). La firme BASF, gros trust de produits chimiques et de matériel électronique, s'est décidée à importer ses productions discographiques en France, sortant tout le lot d'un coup. Le rock allemand peut, quand il le veut, voler à ras de terre et même bien plus bas. Dans cette quinzaine de disques, nous laisserons les mauvais dans leur honteux anonymat (attention : une super-pochette psychedelique aux couleurs barbares peut très bien emballer une musique des plus boueuses) et nous mentionnerons les plus intéressants. Le double album d'**Amon Düül, Disaster** (BASF) est sympathique, mais cru et grossier, et n'attendrira qu'anarchistes musicaux les plus endurcis. **Amon Düül** tout court, plus « radical » qu'**Amon Düül II,** se plonge avec ravissement dans les délices de la cacophonie et du primitivisme, le guitariste ne connaît manifestement qu'un seul accord, les deux batteurs cognent sauvagement sans s'écouter l'un l'autre, d'autres meuglent dans le micro. L'ingénieur du son, aussi défoncé que les musiciens, noie le tout dans la bouillie sonore. **Wallenstein** se voudrait le King Crimson ou l'E.L.P. allemand, et exhibe à l'occasion une grosse balourdise et de purulents accès de pomposité. Ecoutez quand même sur leur premier album **Blitzkrieg** (Pilz - import. BASF), le frénétique « Lunetic » qui présente un louable parti-pris de martèlement rythmique et de gargouillis électronique, et espérez une éventuelle bonne surprise avec leur prochain double album **Mother Universum,** qui sortira en pressage français. **Gila,** avec son premier album (BASF), puise dans le réservoir d'effets électroniques d'un Can ou d'un Faust pour en tirer des climats

plus gentils. Morceaux en forme d'ascension rythmique très lente, clapotis cosmiques pink-floydiens, harmonies moelleuses pleines d'enluminures orientales : un peu trop gélatineux et sucré pour mon goût, mais si le rahat loukhoum musical vous tente...

The Can vient de réunir dans l'album **Soundtracks** (Liberty - import. Music Action) les bandes sonores réalisées pour quelques films dont « Deep End » : on retrouve la même monotonie farouche, les mêmes rythmes métalliques que sur le double album **Can.** Mais les morceaux restent trop courts pour que s'installe cette attention hypnotique, qui s'enflait à loisir sur quatre faces. The Can s'en trouve banalisé, cloué au sol, et l'album « décolle » rarement. Plus fort qu'Iggy Stooge : Russel Mael, chanteur d'un groupe nommé **Sparks** s'est frappé le crâne d'un marteau pesant cinq kilos, pour couronner son show. Une énorme ovation l'a récompensé. Il est encore à l'hôpital.

En Angleterre, un nouveau magazine porno destiné aux femmes, **Women Only,** publie chaque mois une photo en couleurs d'un groupe de rock tout nu. **Hawkwind, St. Cecilia** et **The Rock'n'roll All Stars** sont les premiers volontaires.

Whoopeee ! Bientôt le nouveau **Beefheart !**

Jean-Pierre Lentin.

TOTTI FROTTI

Pour ménager le suspense, il faudrait parler d'abord des autres disques, des bons, des moins bons et de quelques horreurs, histoire de rire un peu. Eh bien non, on va commencer par le mille feuilles Rock of Ages (Capitol), le dernier (double) album du Band, est non seulement l'un des meilleurs disques de ces derniers temps, mais c'est également le meilleur L.P. du groupe à ce jour. Le premier album officiel du Band en public fut enregistré pendant la nuit du nouvel an 71-72 à l'Academy of music de New-York, ou du moins au cours des quatre concerts new-yorkais du groupe.

On pourrait presque parler de chef-d'œuvre, et ce pour deux raisons : la présence sur scène, avec le groupe, de cinq musiciens de jazz dont trois au moins sont de très grands noms, et la perfection des arrangements d'Allen Toussaint, qui fait sonner les cuivres comme si chaque note du contrechant était le pur produit de l'inspiration du moment ! Allen Toussaint a totalement gommé la notion classique d'arrangement. Il n'y a pas sur la scène de l'académie de musique de New-York un groupe de rock accompagné par des musiciens de jazz, il y a The Band, un point c'est tout. Les jazzmen sont tellement intégrés au groupe original, grâce à leur grand talent, grâce au ton juste des arrangements, grâce à la réciprocité de l'estime qui les unit, que leur présence apporte à la musique du Band la touche de couleur qui rehausse encore le romantisme ésotérique des textes de J.-R. Robertson.

Cinq cuivres donc. Si J.-D. Parron et Earl Mc Intyre, qui jouent respectivement l'un, de l'alto et de la clarinette, l'autre du trombone sont pratiquement inconnus des amateurs de jazz, Howard Johnson, Joe Farrel et Snooky Young ne sont pas les premiers venus. Ils ont traîné autour de Shepp, Coltrane ou comme le vieux Snooky, chez Count Basie. Pour vivre ils font du pop.

L'album se consomme sensiblement de la même façon qu'un concert. Pas de nouveaux titres si l'on excepte un original « Get up Jake ». Deux autres morceaux ne figurent pas sur les albums précédents : « I dont want to hang up my rock'n, roll shoes », le vieux rock des fins de concert, et « The genetic method », traditionnel solo d'orgue de Garth Hudson. Quant aux autres titres, ce sont ceux qui ont établi la réputation du Band, de Music for big pink a Canoote en passant par le double pirate Live at the Hollywood Bowl. Renseignement précieux, Rock of Ages doit sortir en France incessamment, chez Pâtes et Macaronis.

Comme les truffes de cette classe n'inondent pas le marché, le reste va se situer à un niveau nettement inférieur : Ot' n' sweaty, par exemple, est vraiment le dernier disque de Cactus puisque Carmine Appice et Tim Bogert sont allés rejoindre Jeff Beck. La face A, enregistrée live à Porto Rico au mois d'avril, est franchement dégueulasse. Un vrai flan. La face de studio n'arrange pas énormément les choses. Si l'on tient compte du fait que Cactus n'existe plus, tout ça n'a qu'une importance très relative... Il n'en reste pas moins que sur une affiche, Jeff Beck + Carmine Appice + Tim Bogert, ça fait déjà assez solide. Il ne reste plus qu'à trouver un chanteur à la hauteur. Peut-être qu'en demandant gentiment à Rod Stewart...

Incredible ! Live ! Country Joe ! est un album à l'image de Country Joe, sympa, bonnes vibrations, juste un tout petit peu sec, sérieux. comme une Madeleine de Commercy. Ça serait bien que Joe se marre un peu de temps en temps, surtout avec des chansons comme « Tricky Dicky « (« Tard l'autre nuit je regardais la télé et j'ai vu un truc vraiment pas croyable. Ils ont construit un robot qui ressemble comme deux gouttes d'eau a un être humain ! Je commençais a être terrifié, nom de dieu ça me rendait malade lorsque j'ai réalisé que ça n'était rien d'autre que Tricky Dick ! »)

Remplacez Nixon (c'est lui Dick-le-Fourbe, bien sûr...) par Pompidou, traduisez le tout, remuez bien et comptez les passages radio sur France-Inter. C'est un album Vanguard (Barclay) qui date de la période encore récente ou Campagne Joseph se produisait en solo.

Une masse de gens très connus figurent au générique de l'album de Mickey Hart, Rolling Thunder (Warner/W.E.A. Filipacchi. Pour son premier album solo, l'ex-batteur/percussionniste du Dead a intégré tous les parfums : la framboise Jerry Garcia, Bob Weir et Phil Lesh, a little help from his friends, Steve la basse !), le baba au rhum. Grace Slick/Paul Kantner, et la bûche de Noël : deux ex-Quicksilver Messenger Service, John Cippolina et David Freiberg, Barry Melton (ex-Fish), Sam Andrew (Big Brother and the Holding Co).

Et l'un des meilleurs percussionnistes Indiens, Alla Rahka. Un album très différent de ce que pourraient en penser ceux qui n'aiment pas la West-Coast. Assez expérimental par moment, fignolé en studio et dominé par le son des tablas d'Alla Rahka et Zakir Husin, en fil conducteur.

Cat Stevens a toujours été un peu à part, tiraillé entre deux mondes, celui du show-biz et celui des freaks du vacherin subtil et du baklava. Catch a bull at four (Island-Philips) est probablement son meilleur disque. La beauté des textes, l'expression de la voix, un certain sens du drame aussi, sont les plus grandes qualités du Cat. Avec « The boy with the moon and star on his head » Cat Stevens touche au plus profond, là ou Donovan pêche un peu par mièvrerie : le conte de fées pour grands.

Côté jazz, un des grands événements de cette année, c'est le retour de Sonny Rollins : « East Broadway run down » avait été il y a quatre ans le dernier enregistrement du saxophoniste avant cette longue retraite « pour réfléchir ». Enregistré en juillet, mixé en août, sorti en octobre (performance ! !) Next album premier album de Sonny Rollins pour la marque Milestone (Import Givaudan), décevra ceux qui attendaient après le grand silence la conversion au jazz libre que pouvaient laisser supposer des albums comme East Broadway et surtout Our man In jazz. Next album est un très grand Rollins « classique ». Avec Rollins le pianiste Georges Cables, Bob Cranshaw à la basse, Jack De Johnette ou David Lee à la batterie. Seul élément nouveau, Rollins joue pour la première fois du soprano (« Poincinana »).

Parmi les 6 musiciens qui font partie d'Expectations, le nouvel album (double) du pianiste et saxophoniste Keit Jarrett (Columbia - Import Givaudan) quatre ont fait partie du Liberation Music Orchestra de Charlie Haden, qui enregistra il y a trois ans, pour Impulse, l'un des plus beaux albums du jazz de ces dernières années. Le bassiste Charlie Haden lui-même, le guitariste Sam Brown, Dewey Redman au ténor et le batteur Paul Motian sont, avec le percussioniste Airto Moreira (Miles Davis, Weather Report) ceux qu'à choisi Keith Jarret. Expectations est comme on dit là-bas, « a monster » c'est aussi comme le deuxième Weather Report I sing the body electric, un des albums qui témoignent de la naissance d'un nouveau jazz, qui trouve sa voie entre les soubresauts du free et la spontanéité simplificatrice du gros rock qui tache.

Rufus T. Firefly,
ou la Maigre Bête de la Nuit.

Dessin Omez.

PETITES ANNONCES

Nous insistons : entre les pieds divers et les petites annonces privilégiées, nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 10 novembre. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

PROJETS

SENSASSE : Créons « Ecole Sauvage » sur Lyon. Contact, rens. Richard Sommermeyer, B. P. 94 300, Caluire.

LA BONNE AUBAINE : peintres, sculpteurs, dessinateurs, faiseurs de livres souterrains et de journaux parallèles, contactez Yvon Gay, il a envie de vous rencontrer, de vous exposer, de vous diffuser. Il projette pour l'an prochain une grande expos. de dessins underground (français, québécois, belges...). Les participants recevront 10 ex. de l'album qu'il éditera à la suite de l'expo : Yvon Gay, l'Estuaire, 4 quai Sainte-Catherine, 14 Honfleur.

COLLECTIF : Avons acheté une maison à 75 km de Paris pour y établir un collectif d'enfants. Toute personne intéressée peut venir nous y voir. C'est à Dermont (45), place de la Mairie (accès autoroute A 6, près Puiseaux). Anne Perier, 606-53-80, appt 607.

VIVE LA VIE : Essayons de monter un Festival Pop pour 1973. Prendre contacts, donner vos idées : comment peut-on faire cela, quelle époque ? Je reste à votre disposition pour vous aider à enregistrer vos disques sur mon Revox A 77. Créer et non consommer. Tous ceux intéressés par la photo, le cinéma parallèle : Bernard Kappes, 18 rue de la Fontaine-du-Large, 63-Clermont-Ferrand.

ON DEMANDE : Une jeune fille sensible, patiente (qui ne parle surtout pas anglais) pour vivre et apprendre le français à gentil garçon très occupé. En retour, il enseignera l'anglais : écrire Jim C/O Actuel.

MON BONHEUR : Possède baraque à retaper, 24 m de long + jardin, à Saint-Barnabé, près Loudéac (22). Idéale pour artisanat, groupes, couple(s), pas de loyer (bail gratis in eternum). Y a-t-il des volontaires (donner volontiers un coup de main) pendant et après installation. Joyeux Jacques, 12 rue Voltaire, 22000 Saint-Brieuc.

MAMOUTH : Communauté, c'est quoi ? Pour nous communauté économique, plus communauté éducative. Sommes partants pour région parisienne (restaurant...) ou Midi (chèvres - école - mécanique - photo...). Nous contacter : Jean-Gérard Sender, 24 rue Campo-Formio, Paris 13e.

MUY BIEN : Couple avec un enfant cherche couples (ou mères célibataires) avec enfants, en vue création d'une communauté éducative axée sur la libération de l'enfance. Idéologues communautaristes et mystiques s'abstenir. Jacques Serelle, 34 rue Truffaut, 75017.

TROULULU : On est deux copains, on a ouvert un trou pour vendre des bouquins d'occasions. Aidez-nous, tout est bon. Jean Migliorati, 7 rue Ribotti, 06000 Nice.

CPCPLPE (Centre pédagogique coopératif pour la petite enfance), 7 rue du Parc, 67 Strasbourg-Roberstau : une halte jardin d'enfants, cantine non autoritaire, gérée par les parents, ouverte de 7 h à 19 h tous les jours, aux enfants à partir de janvier 1973. S'inscrire.

NANTOSCOPE : Scénarusti - cinématique accepte toute information sur les moyens de briser l'isolement par l'image et sa pénétration ici-bas hors chapelle. Un collectif ne peut-il s'envisager qu'à Paris... et à Nantes ? Ecrivez-moi : Claude Chatelier, 9 quai Léon - Langlois, 44610 Basse-Indre.

PRIVILEGIEE : Timshel : théâtreuse ch. théâtreuse(s) de tous « poils », discussion et troupe amateurs solide. Beaucoup de projets et vous ? Intéressés, téléphonez : Nicole, du mardi, au vendredi, de 10 à 11 h, 355-59-52, ou écrivez : Nicole Lagouarde, 14 rue Paul-Bert, 75011 Paris.

SURVIVRE ET VIVRE : survit... au 5 rue Thorel, 75002 Paris, métro Bonne-Nouvelle, tél. 231-17-21, permanences : les mardis et jeudis de 19 h à 21 h. Une grande partie de l'équipe de l'an dernier s'est essaimée, alors des volontaires pour mettre la main à la pâte sont les bienvenus... Venez nous voir ! Indépendamment du groupe - mère de la rue Thorel, des gens de S. et V. ont démarré une communauté : Communauté Germinal, 103 rue Anatole-France, 92 Châtenay-Malabry, tél. 350-38-82, métro Robinson (ligne de Sceaux). Permanences de la Communauté : les lundis soirs, à partir de 18 h. La Communauté s'occupe en particulier de mettre en route un réseau « sauvage » de distribution de produits biologiques sur la banlieue Sud.

HUBERT : Cherche g.ouf. pour créer troupe de théâtre. Simplicité. Hubert Fontaine, 16 rue du Languedoc, 76800 Saint-Etienne-du-Rouvray.

MLFPTG : En vue de la création d'une « maison de femmes », un groupe de filles du M.L.F. recherche un local dans le 15e. Geneviève Cunat, 78 av. du Pt-Roosevelt, 93 Neuilly-Plaisance.

LASSERRE : Pour café-resto ch. G. ou F. cuisinier. Faut pas se casser la gueule. Envoyez les conseils. Gérard Bournoville, 175 rue Championnet, Paris 18e. Tél. 255-10-19.

POP : Michel Grèzes (Auberge du Sanglier, 81120 Réalmont) va grouper plusieurs concerts pour un même groupe dans sa région (Sud-Ouest) presque tous les mois. Il commence en novembre avec Magma (voir calendrier). A venir : Gong, Théâtre du Chêne Noir, etc. A contacter pour renseignements, propositions...

PSYCHIATRES TRES DURS : J'ai vingt-deux ans et je m'appelle Pat. Ayant eu affaire plusieurs fois à la police pour les stupéfiants, j'ai été contraint à me réfugier dans un hôpital psychiatrique. J'y suis depuis huit mois. Les docteurs refusent de me délivrer un certificat de guérison, ce qui arrêterait les poursuites de la justice. J'ai mon passeport. Il ne me manque que l'argent pour être « normal ». Y a-t-il une solution pour ne plus être un pantin ? J'ai écrit à plusieurs endroits pour travailler, surtout dans des fermes, et dans des communautés. Je n'ai jamais reçu, dans le meilleur des cas, que des regrets.

P. Meunier/Centre de SPDM/
Pavillon-les-Lys.
La Queue-en-Brie (94)

JOURNAUX

KANAR : Anars de Roubaix et alension libre, sur Roubaix et autre... venir ou écrire : Martine Cavalar, 17 rue Romain Rolland, 59170-Croix.

ENVAHISSANT : Pour la sortie prochaine d'un canard (B.D., fantastique, S.F., pop mosik). Recherche collaborateurs (trices) sur Strasbourg, Nancy, Metz et toute la région Est. Ainsi que des délégués réilonaux en France et à l'étranger. Pour prendre contact, écrivez-nous sans attendre. Claude Krieger, 15 av. de Plantière, 57000-Metz.

PHANTASME n° 4 est paru avec : Le cinéma fantakitsch, la twist-culture, les Sha na na, Wild thing et les groupes kitsch français, Mireille Mathieu, le Comte de St-Germain, le cinéma souterrain, Nicole Bley, etc. 2,50 F dans les kiosques dignes de ce nom. Prochain numéro en décembre, kitschssime.

GERS : Vends recueil poèmes, prix 10 F net. édit. : paragraphes littéraires de Paris, en vente chez l'auteur. Pierre Auban, 31 avenue du Houga, 40-Mont-de-Marsan.

ASSEZ : Si vous en avez marre de la « drogue », de la « révolution », des « communautés », des « vibrations » et autres voies sans issue (du type « love », « zen », etc.), lisez nos livres. Catalogue sur demande. Edit. Lettristes Centre de Créativité, 60 rue de Richelieu, Paris-2e.

DEBUTANT . Fais B.D. amateur, désirerais publier les miennes sur un journal lancé. Mes B.D. sont bêtes et pas méchantes. Christophe Petit, 32 rue Amirale Garnaule, 17000-L.R.

« MOSAIQUE » : Revue de la Renaissance d'une culture et d'un mode de vie cosmiques, de la re-participation de l'homme au Cosmos. 10 F pour 5 numéros. Michel Jourdan, B.P. n° 9, 84240-La-Tour-d'Aigues.

CINEMA FANTASTIQUE : Fanzine de cinéma bis, n° 1 et 2 parus, n° 3 à paraître, tout en offset. Manque plus que des lecteurs. Gérard Noël, 90 rue Gandhi, route de Peyrat, 46-Cahors.

LENTINOS : Rech. gars pouvant écrire des art. musicaux, poèmes, en vue création journal. Région paris. Louis Nicoletto, 31 rue du Clos-des-Moines, 95-Argenteuil.

COUPE : Poète-auteur-compos., ch Ed. de poésie ou de musique. Etienne Rousée, 3 rue Paul-Sautai, 80000-Amiens.

ENCORE ! : Apiniou bande très fort grâce à son accouplement avec Polludrill. 28 pages offset de nouv. diabol. et Chpeuneuneu de bédés éhontés et de revue of free presse. Envoyez 8 timbres à 0,30 F à Dieu c/o : Journal de Rien Apiniou, 11 rue Brière-de-Boismont, 94160-St-Mandé.

A VENDRE : Vous n'avez pas encore lu « Le Poids de l'Aube » ? Alors vite : 2 F par chèque ou mandat à : Michel Bouton, 38 rue G.-Bizet, 21000-Dijon.

BEE : On aurait besoin de renseignements sur l'élevage des chèvres, dans les communautés et chez les particuliers (paysans, etc.). On veut écrire un bouquin ou une brochure là-dessus. Mais il faudrait qu'on nous parle d'expérience d'élev. et des pb avant. Thierry Fauteret, 7 rue des Aubépines, 94310-Orly.

ORIGINAUX : Allons créer un journal dans le genre d'Actuel. Rech. des pers. pouvant nous aider (articles, musicaux, polit., dessins, etc.). Merci beaucoup. Luis Nicoletto, 31 rue du Clos-des-Moines, 95100-Argenteuil.

ACARIATRE : Si vous n'êtes pas trop cons, si vous pouvez aligner 2 pages, même avec des fautes, sur ce qui vous empêche de dormir, écrivez-moi, plus une enveloppe à 30, on essaiera de faire gueuler la bonne sté. Robert Michaud, 101 rue des Tuilières, 87100-Limoges.

création d'un fanzine de ssience-fiction. Env. nouvelles, critiques et idées à : Jacques Avoine, 3 rue Antoine-Chevalier, 14000-Caen.

POUBELLES : Pensez à moi si vous rangez votre piaule et que vous retrouvez vieux tracts, affiches ou canards ; Ne les jetez pas, envoyez-les plutôt à : F. Carriat, 18 bd Soult, Paris-12e.

ELAN : Au service de la Paix et de la Poésie, 19e année, abt 12 F. Spécimen. Louis Lippens, 31 rue Foch, 59126-Linselles.

SUPPOSITOIRE : Journal profondément engagé est paru (B.D., textes, dossins, poèmes, musique...). Par correspondance, 1,50 F en timbre vous donne droit à un exemplaire. Etienne Falk, 7 chemin des Peupliers, 57-Thionville.

PUB : « Récital » le 1er recueil de chansons de Guy Demaysoncel vient de paraître. Un choix de textes qui révèlent une poésie simple, sans demi-mesure, et laissent la part égale à la fantaisie et à la pastourelle. En vente par correspondance : 10 F. Dominique Mutel, 13 rue des Amandiers, 94230-Cachan.

MEGAFOUTRAL : 146 rue de la Liberté, 78-Mantes-la-Jolie, reparaît : journal marrant, B.D., photo-roman, humour, 2 F en timbres.

IRREALISTE : Si vous êtes intéressés par B.D., dessin surréaliste, écrivez-moi, on peut faire pas mal de trucs ensemble. Journal, fanzine, etc. Thierry Taccone, 50 rue Pierre Sémard, 34200-Sète.

SUBMARINE n° 1 est sorti ! 32 pages offset, couverture 2 couleurs, 20 pages de B.D., une interview de Christian Godard, un bel effort de qualité d'impression, de textes et e dessins. Des gens qu'on aime bien et qui cherchent des diffuseurs-dépositaires..., rémunérés, et qui méritent lecteurs et abonnés. SUBMARINE c/o M. Minoustchine, 5 rue des Chantiers, 75005-Paris.

COMMUNAUTÉS

MON REVE : 3 mecs et 2 filles cher. mecs ou filles (18-23 ans) avec ou sans progéniture pour partir en communauté région Cévennes. Action politique envisagée. Ecrire pour contacts. Serge Teulon, cité St-Roch, bloc 7, 34200-Sète.

MODE D'EMPLOI : Ça y est. On va monter notre communauté. Mais c'est très dur au début. Nous demandons des renseignements pour qu'elle marche. Madeleine Debos, 17 rue Rhin et Danube, 13320-Boue-Bei-Air.

A REMPLIR ABSOLUMENT POUR QU'UNE PETITE ANNONCE PASSE DANS ACTUEL

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

TIQUE : Ch. adr. communautés centre et sud Franci qui seraient prêtes à m'accueillir. Serge Artaud, 17800-Saint-Sever-de-Saintonge.
L'HOTEL : Rech. communauté où je pourrai vivre heureux avec des gens sympa. Roger Michel, 283 rue des Pyrénées, 75020-Paris.
PARASITE : Freak sans fric va faire la route d'ici peu. Ch. mecs ou nanas pouvant l'héberger pdt temps relativ. illimité. Merci ! Emmanuel De Palacio, 3 rue de Fréville le Vingt, 92-Sèvres.
COMMENT ? : Carrefour d'idées et de rech. sur la vie en communauté. Ecr. avt pour coordonnées. Couchage 2 ou 3. Jean-Luc Bastos, 68 cité de l'Herveline, 45-Semoy.
GNIARS : Couple 3 enfants ch. autres couples avec enfants, pour fonder communauté unrbaine, à Paris ou banlieue. Yves Martin, BP 126, Paris-18e.
19-21 : cherche g. et f. 18-20 ans, pour former communauté en Corse dans 1 an, 1 an et demi. Jean-Philippe Gallet, 2 allée des Matrets, 93-Clamart.
BRIME : Ecœurée par non respect de l'enfant (et de l'homme) dans centres d'enfants, cherche comm. qui « n'éduque pas ». Liberté, amour. Hélène Girault, 22 rue Péan, 28-Châteauun.
REVER : Désirant former communauté. aimerais recevoir lettres et renseignements de comm. rurales marchant très bien depuis un bon moment et vivant plus ou moins en autarcie (notamment du point de vue activités agricoles et équilibre financier). Alain Mousseron, 79 rue du commerce, Paris-15e.

ROUTE

MOLGOMES : Ch. tuyaux pour ballade Inde Népal. Départ fin décembre. Jean-Pierre Allanou, 22 rue Léon-Blum, 22-St-Brieuc.
DES SOUS : Ch. le plus de renseign. possibles, combines diverses, bouffe, travail, pieux, avt prendre route pour Hong-Kong (via Yougoslavie, Grèce, Turquie, Iran, Afghanistan, Pakistan, Inde, Birmanie, Thaïlande, Chine). Nov. urg. Daniel Germain, appt 324, résid. l'Ardoisière, place du Président-Coty, 37100-Tours.
BRRR : G. 18 ans, ch. G. ou F. pas trop con et un peu fou pour partir Suède décembre 72. Durée indéterminée. Réponse assurée. Dépêche-toi, c'est urgent. Ch. aussi tuyaux pour mon voyage. Jacques Salles, villa « Jakmo », cité St- Amand, 64100-Bayonne.
ROULEMOLO : J'ai un bus pour route Afrique, tour par les côtes. Les bus travellers habitués au truc vont me tuyauter, je le sens. Merci beaucoup. Pascal Rosolen, 49 bd Battala, 13003-Marseille.
LA BLANCHE : Ch. 1 pers. conn. 1 piaule en nov. (gratis ou prix mod.) chez 1 copain à Alger (ou région), pour 15 j. environ, seul ou avec F. ou G., désir. venir, retour en France avt le 28 nov. Patrick Lassepie, « Au Royannais », 33123-Le-Verdon-sur-Mer.
MARCOPOLOTES : 2 mordues d'aventures désirent faire otur du monde en 2 CV. Souh. maxi. rens. sur pays, trav., papiers, etc. Josée Piechioni et Viviane Strippoli, 1 place de la République, 57100-Thionville.
UTOPISTE . Ch combines pour voyage Amérique du Sud en 1973. Pas de fric. Renseig. tous les moyens de transports (avions, paquebots). Alain Kinck, 13 rue Cervantes, 590000-Lille.
AFRIKA : Jeune homme 19 ans, ch. jeune F ou G., pour voyager en Afrique au Nord et Ouest, urée environ 4 mois, départ 1er février. Ecrire le plus vite possible. Michel Berti, lotissement La Crau, 13-Gardanne.
ROUTE : J. H. possédant véhicule équipé, ferait charters vers la Belgique et la Hollande (maxi: 4 personnes). Prts renseignements s'adresser à Melle M. Lacouture, 5 rue Carduci, 75019, à partir 19 h 30.
SALAM : Jean-Michel et Eric, part. début 74 en 2 CV pour tour Europe. Aimeraient avoir renseignements sur adresses sympas, trav. temp., combines, etc. Corres. poss. Eric le Meudec, 18 rue J.-d'Arc, 93111-Rosny-sous-Bois.
DERVICHE : Jeunes qui avez voyag. envoyez-moi docum. sur tous pays, à ts pts de vue. Mon tour du monde se prépare. Jean-Pierre Rudeau, chez Mme Collignon, 64 rue Madame, Paris-6e.
TOO LATE : Si vous conn. qqun de sympa aux States et qui pourrait héberger ne serait-ce qu'une nuit nos 2 copains partis avec peu d'argent, envoyez-nous son adresse, nous transm. Michèle et Lydie Baume, 1 rue de Carcassonne, 37100-Tours.
PLOMBIER : J. H. cherche tuyaux pour voyage en Guyane (charters, bateaux, etc.) ou pays limitrophes. Michel Kermel, cité Jardin, d'Aussanne, 31-Blagnac.
INSOMNIAC : On en a marre de lire et écouter. Ch. F. ou G. connaissant Kérouac, poésie, folk, etc., pour préparer voyage sans limites, en Scaninavie et Indes. Ecrivez d'abord, c'est sérieux. J.-Jacques Richard, dit Zoro, 10 rue André-Bezine, 91-Corbeil.
SECTAIRE : F. ch. F. majeure pour projet voyage, ai marre de vie aliénante. Ecrire : Nadya, 3 rue Joubert, Paris-9e.
UN PAPA : Ne sachant pas où aller, cherche comm., si possible dans le Midi, pour m'héberger en échange de tous travaux. Bernard Latorre, rue Principale, 12260-Villeneuve.

NÉGOCES

CLOC : Cherche guitare solo « Aria » on état. André Bonnafé, PTT de Magny-en Vexin, 95420.
PIP : Vends caisse claire + charleston star (brand new !). 400 F. Philippe Ross, 115-117 av. Aristide-Briand, 93-Pavillon-s/bois. Tél. 738-37-56 (après 20 h).
LOCH : Urgent ! Vends : douche-valise, état neuf ; machine calcul métré. Prix à débattre. Claire Atlan, 44 rue Sedaine, 75011-Paris.
REMINESCENCE : J'achète d'occasion les 33t de L. Corryel, J. Hendrix et J. Halliday en bon état. Gilles Dupont, 11 rue du Pont-Neuf, 59-Lille.
SOLDE : A vendre cause besoin de fric : guitare « burus » baldwin, 1/2 caisse 2 micros + ampli 50 watts Meazzi, avec écho + réverb. + fuzz vox. Prix à débattre. J.-Jacques Cornu, 61 rue des Vignobles, 75020-Paris.
BRADERIE : A vendre guitare folk avec accessoires, flute à bec, accessoires photo ou ciné. J.-Michel Quéré, 62 rue de Meaux, 93140-Bondy.
TITRE : Vends guitare semi acoustique Master Work 400 F. Son excellent, accompagnement. Bruno Boisdet, 17400-Varaize.
VENDS : Vends guitare ryth. « Gibson », demi-caisse, excel. état, 1 000 F, à débattre. Hervé Mourez, chemin des Petits-Quarts, 39-Lons-le-Saulnier.
TRAVAILLEUR : Vends ampli 200 W., 3 corps, A.M.E.A. (Allemand), prix à débattre. Jacques Chatelet, 3 rue Général-Beuret, Paris-15e.
ARPEGES : Vends guitares 12 cordes et 6 cordes nylon - Achète guitare 6 cordes Yamaha. Alain Garo, 4 rue Duguay-Trouin, 29200-Brest.
SALSIFIE : Vends orgue Farfisa, 3 500 F, valeur 4 800 F, état neuf, écouteurs AKG offert (valeur 280 F) à tout acheteur. Urgent. Serge Lecuyer, 5 rue Risler, 91600-Savigny.
MENSUEL : Ch. anciens Hara-Kiri et comic-books divers. Ecrire J.-Michel Lesgards, 27 rue Clément-Thomas, 33-Libourne.
COOL : Echange Pirage Dylan contre LP « Golden Apples of the sun », Judy Collins. Jean-Sylvain Maitre, 6 rue du Bassin, 18-Saint-Amand.
YEAH : Vends guitare Fender Télécaster 1 250 F. Jean-Pierre Moyon, 17 allée Chabrier-Résid. Mozard, 91200-Athis-Mons.
ON LIQUIDE : Pour cause route vers Afrique, vends : vélo, magnét. réveil, app. photo, disques, livres (dont Astérix), tente, posters... tout très bon état et pas cher. Ecrire, tél. ou venez 958-59-84. Eric Vissouze, 22 rue Saintine, Résidence « Le champ des Oiseaux », 78-Marly-le-Roi.
QUENOUILLE : Vends métier à tisser 80 cm la large, 1,50 m de long. Ecr. ou tél. 805-46-44. Diminique Boucher, 8 rue de Nemours, Paris-11e.
CAUSE : Besoin monnaie, vends disques pop, rock, Charlie mens.. (25 à 45, tout à tr. bas prix, liste sur dem.). Ugo Brassart, 15 rue du Liers, 91240-St-Michel-sur-Orge.
URG. : Vends chaîne Toshiba, 30 W. + Era (av. cell.) + 2 King 35 W. + casque Mat s/Gar 2 000. 783-61-63. Pierre Sorokine, 10 bd Porteau, 44210-Sainte-Marie.
IMPOTS : Vends stéréo platine BSR + 2 baffles 600 F et nbx disques neufs 20 F pièce. Luc Cauquil, 34-La Valmale par Bessan.
BEDISTE : Achète vieux Charlie et ttes bonnes B.D.. Pierre Gaillard, 8 rue Richepanse, Paris-1er.
RONDS : Achète biniou breton, vieille normande, et rech. mecs sérieux qui seraient intéressés par groupe musique bretonne. Pascal Delaby, 56 av. Gustave-Dron, 59200-Tourcoing.
BENEFICE : Vends passeport mondial imprimé 2 couleurs, dispose de 100 exemplaires. Envoyer photo et 20 F. Sylvia Soyka, bloc « Mexico », 199 rue de Tolbiac, Paris-13e.
COCHONS : Jeune couple illégitime, attendant enfant, cherche à Paris, 2 pièces, cuisine, bains. Moins cher possible. Ecrire : Patrick Veyret, 192 rue de
ACHATS : Nous achetons d'occasion les 33 tours en bon état de J. Hendrix, L. Corryel, J. Hallyday, Hot Tuna, Family, Léo Ferré (les derniers, J. Cocker, Manitas de Plata. Ecrire à Gilles Dupont, 11 rue du Pont-Neuf, 59-Lille.

FRITZ the CAT

GRANDS DOCUMENTS

BERNARD THOMAS

Les provocations policières

"C'est un livre qu'il est non seulement urgent, mais indispensable de lire, pour peu qu'on ait le sentiment que les choses ne se passent pas forcément comme "France-Soir" les décrit."
YVAN AUDOUARD Le Canard Enchaîné

Fayard

MESSAGES

AERE : Paumé, seul, cherche freaks de la région pour faire des trucs. On s'en sortira ensemble ! Denis Ferrario, 18 rue des Rosiers, 95100-Argenteuil.
N.R.H. : Cherchons dessinateur ou peintre pour faire un poster en couleurs sur le thème « la nature, l'homme et le rêve ». C'est payé ! Envoyer photo, document ou original. Louis Aubry, 30 rue Sedaine, Paris-11e.
ESCALIER : François de Colmar aimerait retrouver g. ou f. de Périgueux, rencontrés cet été, au Larzac. Ecrire à Weill François, 13 place de Lattre, 68000-Colmar.
MORDU : Aimerais avoir des nouvelles de la fille blonde, demeurant à Aureilman, dans les Landes, étudiante en biologie à Limoges ; rencontrée fin août dans le car reliant gare Austerlitz à gare du Nord, avec laquelle j'ai bu un pot, et qui se rendait à Etaples. Bernard Gruwez, 259-33 rue Racine, 59200-Tourcoing.
NON : Si vous connaissez Jacques Busarello, envoyez de ses nouvelles. Catherine Longuemare, Les Chênes roses, « Les frères gris », 13100-Aix-en Provence.
WHO'S WHERE : Sylvie où crèches-tu ? Ecris vite, je sais que tu es à Nanterre, mais où ? Si les 2 mecs dingues des Who et ses copines (rencontrés à la fête de l'huma) me lisent, dites-lui, Pierre Chambaud, 137 cité Paul-Vaillant-Couturier, 93000-Bobigny.
15 : Artisan barb. va au village médiéval de la Hune, 1 jour d'août, écris ou viens, je travaillais le cuir. Ghislaine Raoulas, 1 rue A.-Briand, 78600-Le-Mesnil-le-Roi.
WANTED : Jean Haddad ! Tu es parti bien vite, sans laisser de trace. Que deviens-tu ? Contacte-moi ! Au moins pour accuser réception. Ton ami Michel. Michel Jay, 58 av. des Lacs, 94100-St-Maur.
TITUS : Je rentre de Turquie. Comment te faire parvenir des cartes postales ? Anne. Anita Créteur, 7 rue A. et M. Mahieu, 59280-Armentières.
POUCET : Marie-Christine Delieuze, je me suis paumé et je t'ai perdu. Fais-moi un signe. Xavier le Colonnec, 10 rue Gustave-Binger, 67000-Strasbourg.
LE LAID ! : Aimerais revoir Robert Beauchamp pour qu'il voit son fils né le 1-7-72. Rien de plus (sois chouette pour une fois) « Janis ». Martine Caron, 15 square Emile Thuillez, 80-Amiens.
HERITAGE ? : Recherche mon frère Philippe Paysan, égaré depuis 2 ans, pour affaire très importante. Tél. ts renseignements 642-56-84. Merci. Nelly Paysan, 10 rue Corot, 92-Vanves.

ON REPART : Aimerais retrouv. compagnon de route, séparé Paris fin nov. 71 (Daniel Rolland). A cause de putain d'armée. Suis libéré fin nov. 72. Ensuite cap vers la Suède. Jacques Berger, 2e SM Berger, 21e compognie, 9e RG, 68-Brisach.
DU BLE : Jean-Yves, donne nouvelles urgents. St Jory Héré très inquiète. Si tu as besoins pécuniers, pourrons t'aider. André Sarrasin, St Jory les Pradelle, 31150-Fenouillet.
S.O.S. : Martine « B » de Fumel (47) souh. instam. te contacter mais ai ni ton nom ni ton adresse (ta lettre mai 72). Jean-Claude Reminiac, 31 rue des 3 Bornes, 75011-Paris.
HIPPIES : Hibou Formentera + 2 autriches, cherche Guru Michel. Ecrire : Alain Rey, 5 bd Henri IV, 65-Tarbes.
LE LAC : Cherche à reprendre contact avec gars pris en stop à Ambérieu, route de Genève, le samedi 9 septembre à 20 h 30, se rendant à Annecy et laissé au rond-point un peu plus loin. Si des copains lisant Actuel se souviennent l'avoir vu à cette date, qui lui fassent parvenir l'annonce. Jean-Pierre Benoit, 2 cité des Charmettes, 01150-Lagnieu.

MOSIK

AVENIR : Batteur cherche groupe. Mecs et nanas pour future communauté. Peut pieuter des mecs. Christian Cordonnier, 2 rue de Rohan, 35000-Rennes.
GYROSCOPE : Guitariste et bassiste (avec très bon mat.) cherchent groupe (ensemble ou séparés) pour faire bonne musique et touner. Bernard Coutelan, 26 rue des Dames, Paris-17e.
BASTARD : Cherche quelqu'un qui m'apprendrait à jouer de la basse, chez lui, le soir, après 9 h. Pas trop cher, je possède le matériel. Jean-Luc Berquier, 45 rue Boulard, 75014-Paris.
WAO LE LAID : Recherchons organiste ou tout autre musicien (sauf soliste, bassiste ou batteur). Tél heures bureau au 566-20-55. Michel Ducrotoy, 4 rue E.-d'Orves, 93-Pantin.
XR : Groupe avec local, cher. bassiste et chant. avec mat. pro s'abstenir. Alain Landier, 21 rue Léon-Moussignac, 94-Villejuif.
TAMTAM : 2 congas asba à vendre 650. Prix neuf environ 1 200 F. 588-59-72 entre 15 et 19 heures. Marc Gaudry. 207 rue de Tolbiac, Paris-13e.
MAGMA : Percussionniste congos bongo ch. groupe freak solide, non stagnant, Paris, région parisienne. Pierre Villeneuve. SEG 20-46.
SPATIAUX : Groupe désir. créer genre « synth. music. ». Faust, Can, Van Der Graaf, et plus loin encore. Ch. 2 pianistes-org., 1 contrebas. ayant form. clas. et jazz avt tt, ainsi que matériel et pas de la Mouise ! Luc Blot, 99 bis rue de la Mariette, 72-Le Mans.
TRIPPER : Planether light show voud. que vous décriv. avec lui ds ses univers liquides : 970-09-88. Michel Wroublewsky, 30 av. H. Bergson, 92-Garches.
VARIETE : Guit. ryth. et batteur avec mat. ch. groupe (style Who, Beatles, Rolling Stones, etc.) poss. local. Ecr. ou tél. après 20 h : ALE 59-55 (Claude Bertrand). Francis Hubert, 64 bis rue Blomet, Paris-15e.
VOISIN : Ch. pers. pouvant donner cours guit. basse, proximité Marly-le-Roi. Patrice Coquillard, 3 Square de Versailles, 78-Marly-le-Roi.
AU TRAVAIL : Batteur amat, voudrait devenir pro. Aime Zappa, Crimson, rock cynique et ryth. Orch. pas trop bidon SVP. Stéphane Boulenger, 21 rue Racine, Paris-6e.
STARTERS : Soliste-bassiste-pianiste-comp. rech. bons musiciens blues-rock pour début. Tél entre 19 et 21 h : 727-87-69. Philippe Reichenbach, 128 rue de la Pompe, Paris-16e.
LE CORPS : Express. artistique et créativité : sensibilisation au monde sonore et musical. Express. corporelle - dramatique théâtrale, graphique et picturale. Pour ts renseignements, écrire à Rech. d'expression artist., Manuel Degalan, 54 rue V.-Hugo, 94200-Courbevoie.
AUTOCHTONES : Rech. d'urgence violoncelliste et joueur de Pedal-steel-guitare pour maquette de disque. Mus. folk franç. Philippe d'Aram, square M.-Toussaint, Paris-15e. Tél. BAB 26-89 entre 11 h 30 et 12 h 30.
ELEMENTAIRES : Groupe amat. (4 élém.) poss. local et compos. personn. ch. urg. organiste, flûtiste, chanteur (se) avec mat. (bon ou mauv.) pour travail de rech. musicale dans esprit Amon Duul. Magnez-vous. Fabrice Faure, 20 rue H.-Dunant, 91330-Yerres.
ZOWIE : Batt. hypercatalyptique est à votre disposition pour tous, bœufs, rempl. solo, fêtes, etc. (pdt 1 mois). Jacques Vinson, 25 rue E.-Quinet, 93-La Courneuve. 352-33-10.
VOX ALTER : Guit. début. ch. chanteuse ou chanteur folk. Eric Potier, 9 hameau Michel-Ange, Paris-16e. MIR 76-06 (T.L.J. 13 h).
DINDONDE : Organisat. concerts de Brest, ch. ds l'Ouest, St-Brieuc, Lorient, Rennes... en vue part. frais déplac. des groupes. Partagerait frais de trans., courts métrages et film underg. Jacques Laurent, 16 route de St-Renan, 29N-Flouarzei.
DE QUE DISES : 2 aveyronnais primitifs (19 ans), aimant nature, jouant guitare ch. g. ou f. pour discuter et trouver occupations ensemble. Ecrire : Marc Foulquier, 29 rue de Lourmel, 75015-Paris.
CHERCHE : Contacts guitar., région Paris ou banlieue Sud, perfectionnement et échanges. Tél. : Philippe, le soir, 666-17-87.
VIOLENT : Je suis lead-guitar et chanteur, j'ai du matériel et un local pour répéter. Je veux monter un groupe qui risque de faire mal. Alain Petas, 10 rue François-Rude, 93-Drancy.

CONTACTS

JARDINIER : Breton déraciné, perdu dans désert parisien, à la recherche d'une pureté baffouée. J'aimerais te rencontrer pour entretenir bonnes vibrations bretonnes. Jacques Luca, 5 rue E.-Gipez, Paris-15e.
SCOUT : J'ai 20 ans, je cherche jeunes en vue sorties parisiennes ou banlieue, j'aime la liberté, la musique, le ciné, la gentillesse (âgés e 15 à 25 ans). Bernard Desmet, 185 rue Legendre, Paris-17e.
AU CHAUD : 2 nanas qui s'emmerdent, voudraient faire la connaissance de beatnicks. Si vous venez d'un autre coin, nous vous invitons à crécher dans notre petite communauté. Ecrire à l'adresse suivante : Florence Boucher, 59 rue du Sauvage, 68100-Mulhouse.
CENSURE : Ch. mecs ou nanas dingues de photo pour échange d'idée. Jean-Daniel Attanasio, 32 rue d'Orange, 13003-Marseille.
LA MAIRIE : Arrive à Tours sans connaître, aimerait adresse copains, copine du MLF. Patricia Talbot, Tours, poste restante, 37000.
EUTHANASIE : Démoralisé 15 ans ch. démoralisé (e) env. 15 ans pour soutien moral mutuel et amitié. Ecris vite, la marmite va déborder. François Gauchet, la ville Hersan, 35350-Saint-Meloir.
EMPOTE : Rouennais déraciné par bûcherons en treillis, rangers, fusils, rech. forêt amie à Strasbourg. Lucien Crevel, 16 route de Mesnil-Esnard-Belbeuf, 76240-Le-Mesnil-Esnard.
RAT : Avt quittèr la ville, ch. tuyaux sur problèmes pratiques posés aux excitadins par agricult. et élevage en région peu propice. Ch. aussi contacts communautés agric. Jean-Louis Morais, 43 avenue Ernest Reyer, Paris-14e.
PERDU : Grenoblois paumé à Dijon aimerait savoir où se cachent les

TERRY RILEY

a accepté de retourner dans un studio

le résultat: "HAPPY ENDING" son meilleur album

WARNER BROS N°46125

music composed for the film "LES YEUX FERMES"

DISTRIBUTION WEA FILIPACCHI MUSIC

mecs et les nanas sympas. Guillaume Sonnet, I.M.P., Les Ecarjennes, 21-Dijon.

IN : Ch. lecteurs et lectrices d'Actuel dans le Maine-et-Loire. Jean-Paul Bareaud, 6 impasse Melgrani, 49-Angers.

AVANT-USAGE : Ch. irresponsables de tous poils et de tous sexes pour créer groupe d'Agit-prop pour intervenir à chaque occasion dans la rue et ailleurs contre l'idéologie dominante. Bernard Richard, 63 avenue de la République, 63-Clermont-Ferrand.

DELAISSE : Aimerais rencon. gars et filles habit. rég. Aix et Salon (faute de solitude). François Fernandez, 206 bd Jean-Jaurès, 13300-Salon.

SCRIBE : Ch. corresp. G. ou F., Allemagne, Hollande, Scandinavie, en français ou anglais. Patrick Marlier, 9 allée des Pins (La Manade), 13009-Marseille.

WATERLOO : 2 ex-militants AJS aimeraient prendre contact avec ex-militants (es) de l'ex-VLR. Préférence rég. Picardie. Jean-Marc Gosselet, 11 rue Paul-Codos, 02100-St-Quentin.

DES MOTS : Ch. G. ou F. ou couples pour création « C » urb. et agri. en Bretagne, types divers, indépendance dans la gestion, mais ttes solidaires. Ech. des excédents. Autarcie maxi anti-autoritaire. Installation sérieuse. Long terme. Ecologie, culture, école parallèle. Agrobio-tech.-douce, etc. Jacques Joyeux, 12 rue Voltaire, 22000-Saint-Brieuc.

JESUS : Entre usine-famille, je cherche gran cœur avec grand appt pour m'héberger, moi, mes livres, mes disques, etc. Pendant 2 mois gratis, ensuite à débattre. Ecrire : Jean-Pierre Magne-Picard, 6 Rond-Point-des-Martyrs, 92-Bagneux.

HEUREUX : Afrique G., 21, ch. F. pour partir Afrique en juin 73 pour constr. ou acheter vieux voilier direction Madagascar, etc. Participation frais. Ecr. Félix Mallet, 56 av. Général-Bugeaud, 19100-Brive.

LES POTES : Mec 20 ans ch. copains, copines dingues de pop, lisant Actuel, Rock et Folk et Charlie Hebdo. Gondristes de préférence. Habitant Toulouse. Jean-Luc Blad, 19 bd de la Marguette, 31100-Toulouse.

PETEUX : Ch. motards pas violents pour chevauchées en groupe vers concentrations. Accept. même passager léger. Passer me voir. Patrick Rascalon, 270 rue Saint-Jacques, ch. 417, Paris-5e.

MEDUSES : Sommes prêts à tt partager avec ceux qui en ont marre de crever à petit feu et veulent voir un combat communautaire. Il reste des places sur le radeau qui brisera la galère. Ecr. ou répondre. Alpes, 14 Grande-Rue, 78300-Carrières-s/Poissy.

WOW : Aimerions rentrer en relations avec gens aimant le Dead. Didier Sury, 3 rue E.-Martin, 94120-Fontenay-sous-Bois.

CALLGIRL : Prof yoga 29 ans, dégoûté d'enseigner aux snobinards, initie sans ostentation adepte (s) incérés (s). Se déplace dans tte la France et au-delà. Accepte vie en comm. axée sur évol. intérieure. Gotorbe-Flamme, Grande-Rue, 34-Villeveyrac.

COQUIN : Jeune révolté, anar (pas seul dans la région), ch. contacter l'O.R.A. pour se former et agri. Ceux qui conn. mettez-moi en rapport le plus tôt possible. Merci. Guy Lavogez, 11 rue Henri-Durand, 62150-Houdain.

BAISERS : J'ai 17 ans, j'aimerais cor. respondre avec g. ou f. car je m'ennuie et je suis seule. Promets de répondre à toutes les lettres. Je vous remercie. Je suis collégienne. Maryse Landrit, 13 cité Gal-Patton, 33-Blaye.

CONGELE : Mec pas possible, viré de tous ses emplois, cherche jeune mec photographe, en vue collaboration. Aimerais que l'on m'écrive (n'importe quoi) moral en dessous de 0. Jean-Claude Tertrais, 7 square Delaunay, 92600-Asnières.

GENDARME : Rech. cont. avec f ou g. en vue amitié sincère, véritable, voyages, échanges. Patrick le Goff, 2 rue Gal-Audibert, gendarmerie, 35-Rennes.
HA ! : C'est à force de poursuivre des chimères qu'en chemin tu rattraperas la réalité. Guy Lombardo, poste res, tante, rue Danton, 75006-Paris.

BIEN SUR : Débile en période de déprime, ch. correspt (es) débiles, pour parler de rien, donc de tout, et oublier qu'on s'emmerde. Daniel Rocchetti, 7 av. Thorez, 93-Ile-St-Denis.

HOLLOGRAPHIE : Cherche à donner une nouvelle dimension à la peinture. Si concernés, écrivez-moi : Oscar Ballester, 105 bd Maxime-Gorki, 93-Stains.

RECHERCHE : Lecteurs et lectrices d'Actuel dans le Maine-et-Loire. Jean-Paul Beruad, 6 impasse Melgrani, 49000-Angers.

TROP LOIN : Je suis seule, je m'ennuie, écrivez-moi ou venez me voir. Christiane Guldener, Malleval 42410-Pélussin.

RA : Amoureux d'Isis, ch. F. ou G. aux yeux et au cœur grands ouverts, qu. qu'en soit la couleur. Daniel Devoucoux,, 2 Hambourg, 63-Tegelsbarg 114 (Allemagne).

Mandala

11 & 13 RUE VAVIN .. PARIS 6e .. DAN. 08.50

Boutique orientale

RESTAURANT ARTISANAT
(Cuisine indienne)
tapis cuivres
revues disques
fourrures tuniques
parfums encens

JERRYCAN « expéditions »

vous propose pour Noël deux voyages :

1° **SAHARA** (PARIS - TAMANNRASSET)
3 semaines
ALLER ET RETOUR en LAND ROVER, LOGEMENT, NOURRITURE TOUT COMPRIS 690 F

2° **MAROC** (PARIS - MARRAKECH)
15 jours
dont 8 jours de ski à OUIKAMEDEN
ALLER ET RETOUR en Mini-bus FORD, LOGEMENT, NOURRITURE TOUT COMPRIS 390 F

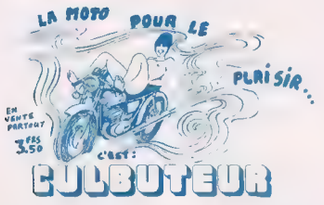
Pour recevoir une documentation, écrivez à :
JERRYCAN « expéditions » 43 rue de Lancry
75010 PARIS

4°H

mes amis, quel pied ! Ne pas lire les Valseuses, c'est une connerie pure et simple.
YVAN AUDOUARD
(Le Canard enchaîné)

Ces "Valseuses" là, c'est pas dans les salons qu'on les sort.
MATTHIEU GALEY
(l'Express)

BERTRAND BLIER
les valseuses
roman
ROBERT LAFFONT



ON TROUVE VIRGIN SPERM (VOIR P. 24) EN LE RÉCLAMANT A SUCK-S.JANSEN-P.O.B. 20-20. AMSTERDAM PAYS-BAS.

LA NUIT DES MORTS VIVANTS, DE DASHIELL HEDAYAT, DONT NOUS AVONS PUBLIÉ DES EXTRAITS DANS NOTRE PRÉCÉDENT NUMÉRO, DOIT PARAITRE PROCHAINEMENT CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS.

LE PARAPLUIE

La presse alternative c'est le début d'un monde libre.

Mensuel. En vente partout, 42 rue R.-Boulanger, Paris 6e.

MEZZ MEZZROW et BERNARD WOLFE

LA RAGE DE VIVRE

"400 pages craquant de sève, secouées de rire et de fureur, de délires et de musiques : un grand film picaresque" **(Pierre Drouin, LE MONDE)**
"Un livre tout à fait étonnant, pittoresque, violent, très amusant et très triste : un document sur les racines du jazz, sa signification" **(Claude Roy)**
"Un livre admirable" **(Robert Kanters)**
"Je voudrais que des millions d'hommes lisent ce livre" **(Henry Miller)**

Editions BUCHET/CHASTEL

cause commune

"Non à demain"

G.BALANDIER, A.BOURDIN, J. DUVIGNAUD, J.L. FERRIER, R. JAULIN, P. LAINE, H. LEFEBVRE, G. PEREC, P. VIRILIO

critiquent la vie quotidienne

Revue trimestrielle le numéro 7 F.

denoël/gonthier

FRITZ EN TECHNICOLOR

Tout poil et toutes griffes dehors, Fritz tire sur nos écrans une langue insolente et rose dans le premier dessin animé inspiré de Robert Crumb. Un rose superbe, comme toutes les couleurs du film. Ceux qui récitent leur Fritz le Chat comme les dix lecteurs de la Nation, la Marseillaise risque sans doute d'en attraper une jaunisse, mais leur mauvaise foi seule les empêchera de se laisser emporter par la couleur, la musique, les paroles et le rythme des images. Le réalisateur, Ralph Bakshi, n'a probablement jamais vu un weatherman de près — et les terroristes de Crumb deviennent des zombies néo-hitlériens — mais il a parfaitement rendu l'atmosphère des rues américaines, le lapin speedy et l'orgie dans la baignoire, le Harlem des corbeaux et la fuite avec Winston, la fumée rose des joints et les guitares du campus... On ne peut pas reprocher à un individu normalement constitué d'avoir voulu apposer sa marque sur le film qu'il tournait. Au niveau du scénario, il a parfois manqué son coup : rares sont les infidélités à Crumb qu'il a su compenser par une idée forte. Mais les fantasmes de l'un ne sont pas forcemment ceux de l'autre : le mariage est souvent impossible, et l'étrange concubinage amusant.

Sonnez à la porte de Robert Crumb. « Je ne suis pas là ! » glapit-il d'un voix cotonneuse, tapi au fond de ces chiottes où il s'enferme loin des fâcheux avec quelques litres d'encre, trois cent vingt-huit plumes sergent-major et une grosse naïade pulpeuse pour son quatre heure. Mais Ralph Bakshi est un petit malin : on ne griffonne pas des souris inanimées pendant dix ans sur les tables de la Paramount et de CBS sans tramer dans sa cervelle dégorgeant de gouache quelques plans retors. Il envoie donc un billet San Francisco-New York à notre Crumb, et l'invite à venir partager pizza et chianti tout en devisant sur le sort des chats et du ciel

CINEMA

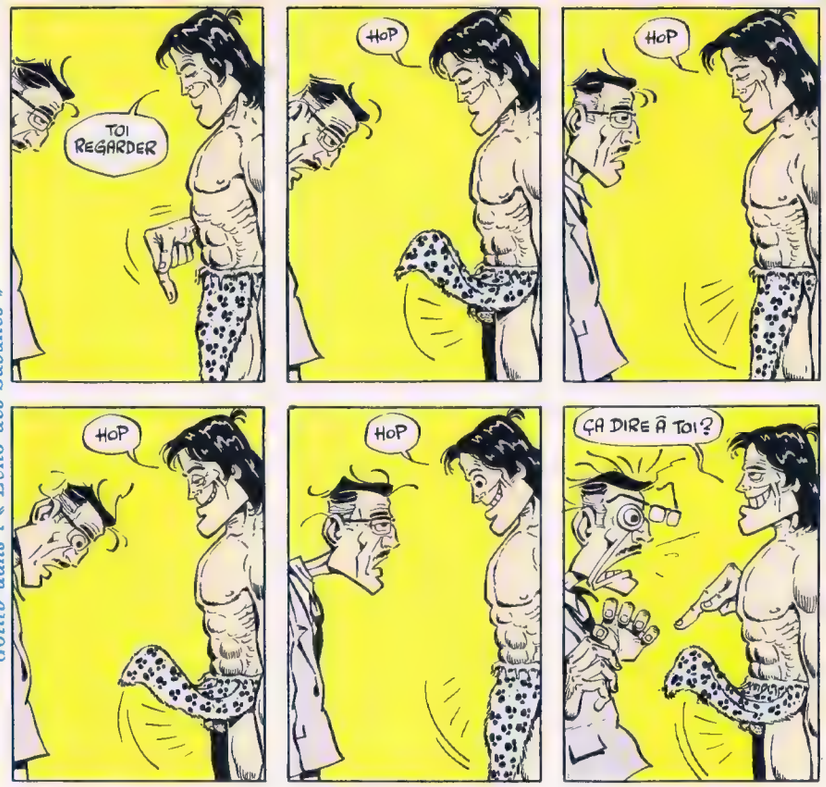
Après le passage remarqué de cette **maudite Bernadette** de notre Gilles Carles préféré, son bon copain Denys Arcand nous dévoile **la vraie nature de la galette :** conte sordide et réaliste, amoral et cynique, autour du magot de l'oncle édenté, un vieux louffiat avare et bêtat assassiné dans les dix premières minutes. Et le pognon vole de poche en poche, entre un repas de famille complètement génial et des petits truands complètement ringuards. Longue vie à **La maudite galette.**

Il y a quelques années, on avait eu la douche tchèque, avec les Forman et autres Shorm, la décontraction et le naturel nous viennent aujourd'hui de Montréal et du canton de Vaud. Les suisses Alain Tanner et Michel Soutter, champions du 16 mm noir et blanc — il faut oser — donnent le ton. Voisins des **Mâles** ou de **Bernadette, Les Arpenteurs** du second nous présentent des relax farfelus qui parlent comme des Prévert et sonnent aux portes de mystérieuses jeunes filles — il faut bien aller jusqu'au lac Léman pour en trouver des comme ça, même si elles ressemblent étrangement à Marie Dubois (car c'était elle !), et se trouve aux prises avec Jean-Luc Bideau et Jacques Denis qui s'accrochent comme des moules sur ce rocher que nous aimons tant. Voilà. Reste à dire que ces deux aimables arpenteurs préludent néanmoins, par leurs mesures de terrains, à la disparition des chalets de nos rêves, apôtres du béton, du vide-ordure et de la deuxième chaîne couleur. Chez nous, on a trouvé un type qui supporte la comparaison : Joël Santoni, auteur de A à Z d'un curieux long-métrage. Un jour, il a lu sur une affiche qu'il fallait mettre ses yeux en vacances, alors il a tourné **Les yeux fermés,** péripéties d'un comédien qui décide un jour de jouer à l'aveugle pour jauger la sensiblerie, l'hypocrisie et la connerie crasse de son entourage. Prétexte. Fou et sadique, il triche et ricane sur fond de Terry Riley. Et ça c'est vraiment bien. Une grande idée, Terry Riley : Santoni est allé le débusquer à New Dehli, et on l'a vu arriver un matin à Orly, barbe au vent, un cercueil dans le chariot à bagages : son fidèle tempoura. Un seul type avait su utiliser la musique de Riley dans un film, avant Santoni — qui lui a eu droit à une musique sur mesure — c'est Michel Polac dans **Demain la fin du monde,** un film totalement planant que la télé garde au moisi dans ses oubliettes. On l'a vu une fois sur le petit écran branlotant, amputé de deux scènes. Vous pouvez aller canoter avec les quatre pères tranquilles du **Délivrance** de Boorman, et vous boucher les oreilles parce qu'ils ne sortent que des bourdes ou des banalités bien grasses. Partis jouer les bons sauvages, bien peignés et sérieusement déguisés, ils se retrouvent aux prises avec un torrent malicieux hérissé de cailloux, trois autochtones demeurés, deux chasseurs vicieux qui enculent le plus gros (quelle horreur, quelle audace, glapit ma voisine). Et c'est tout. On peut apprécier, c'est assez bien torché et ça porte. Le hic : l'angoisse ne serre nullement nos gorges lorsque nos mousquetaires reçoivent une flèche dans le bas-ventre, un coup de gourdin sur l'occiput ou une baleine dans les gencives. Un film écologique, bafouille-t-on. A vous de décider. Bien sûr, il est beau, le fleuve. Il n'y a d'ailleurs que le fleuve qui soit beau. Et on lui donne raison d'engloutir le plus imbécile des quatre. Merci, fleuve ! Comment Barjol a-t-il fait **What a flash ?** Saisissez-vous de la terrasse de la Coupole à l'heure d'affluence. Jetez le tout dans un grand studio vide qu'on vous a prêté pour trois jours (ou vendu, mais ça ne change rien). Distribuez des tartes aux fraises aux prisonniers. Faites mijoter à caméra douce pendant soixante douze heures. Résultat : une bataille de tartes aux fraises, trois crises d'hystérie, deux bizous dans un coin derrière une marche. Un vaisseau spatial, leur dit Barjol, vous êtes dans un vaisseau spatial et vous allez mourir. Ils meurent tous d'ennui. Un bon documentaire pour la quatrième chaîne, dans dix ans. On a tous eu envie un jour ou l'autre de prendre une caméra et de filmer : la tête de la concierge, le passage Choiseul, le métro le matin, la gare Saint-Lazare le soir, le pont de l'Alma et les poubelles du Ritz. Yannick Bellon l'a fait : **Quelque part, quelqu'un.** Sa théorie : sortir, tourner, de l'image va surgir — miraculeusement — la vérité : sur l'angoisse, la solitude, le problème du logement... Sympathique et intéressant.

Aux Editions Git-le-Cœur, José Varela **(Mamaïa)** présente ses romans-films : **Faire Marie Pleine de grâce** et **Faire la Déménageuse.** Deux niveaux : **La Déménageuse,** photos et dialogues du film où les aventures de Julie qui déménage de Chil à Jim, et **La Réalisation** où Elle et Lui se demandent, à tous les stades du film : « A quoi ça sert le cinéma ? » Cinéma et idéologie : du déjà dit ? Peut-être : « C'est la bourgeoisie qui détermine la situation du spectacle, qui en fixe les coordonnées, qui institue la production. Aussi croire que sur le territoire de l'ennemi on peut combattre de front, c'est sous-estimer le pouvoir qu'il a de faire de nous des figurants marxistes dans un grand spectacle à la gloire du capitalisme. »

pur en 35 mm. C'est alors que, gavé de lasagnes jusqu'aux oreilles, Crumb laisse échapper un « oui » au garçon qui lui proposait du café. Ralph rafle le « oui » au vol et serre la main à Robert comme un maquignon qui vient d'acheter un bœuf pour le prix d'un œuf.

L'auteur est d'accord, restent les sous. Intervient alors un troisième personnage, Steve Krantz, producteur spécialisé dans le film éducatif qui cherche à se recycler dans le dessin animé polisson. Quelques financiers, sceptiques et porcins, en avalent tout de go leur Robert Burn's lorsque Krantz leur soumet son projet : filmer Fritz. Il va falloir deux ans d'effort à notre brave Krants pour réunir le million de dollars souhaité et se faire signer, belle imposture légale, une autorisation par la femme de Crumb, dont celui-ci est séparé. Bob Crumb, qui a horreur des formalités, ne poursuivra pas. Pourquoi tant de billets verts pour un dessin animé ? Parce que chaque tic, chaque rideau, chaque automobile sont animés. Parce que les décors sont utilisés comme s'ils étaient naturels, et que le scotch remue au fond des verres comme les feuilles sur les branches. Pour réaliser cet exploit, Bakshi engage cinquante spécialistes, sans compter les coloristes, les photographes, les musiciens et les ingénieurs du son. Pour la première fois dans un dessin animé de long-métrage, le dialogue est improvisé par des non-professionnels. Une exception : Fritz. Bakshi avoue avoir été incapable de et dut faire appel à un acteur. trouver un freak aussi bluffeur, Et Crumb ? Il a d'abord manifesté un désintéressement poli, puis navré. Il a exigé que l'on retire son nom du générique, mais Crumb n'a pas besoin de signer au bas des aventures de Fritz le Chat. Malgré cette grosse machine de pellicule et de sous, la paternité lui est d'emblée acquise. Et les enfants échappent souvent à leur papa.



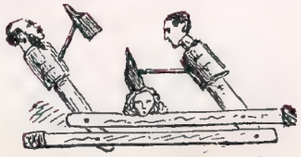
Gotlib dans l'« Echo des Savanes »

LIVRES

La quatrième convention de la bande dessinée s'est tenue à Paris le 7 octobre dernier, qui a vu le triomphe de l'**Echo des savanes**, deuxième livraison totalement hors commerce. Les jouvencelles boutonneuses de Bretecher (qui n'a pas de boutons, est très blonde et très belle), le chaperon rouge et dévoyé de Gotlib et le bitoniot abruti que Mandryka lance sur les dames ont fait baver de joie petits lecteurs et grands amateurs. En vente chez Marcel Gotlieb. 6 bd de Belgique, 78110 Le Vésinet. C'est de très loin le meilleur comix français. Dargaud, de son côté, s'est taillé un joli succès avec les albums de Fred (**Philemon**) et de Druillet (**Lone Sloane**) : 19,50 F chaque chez votre libraire préféré. La vedette invitée fut Lee Falk, le célèbre scénariste de **Mandrake** et du **Fantôme**. Un monde fou, des prix exorbitants pour les collectionneurs à l'affût et un précédent important : l'apparition des comics underground. Amateurs, pensez à vos arrière-petits-neveux.

Bon. Passons aux livres sans images. Deux bouquins pour lesquels l'auteur de ses lignes a manifesté cette année un intérêt à nul autre pareil : il s'agit de **La dimension cachée** d'Edward T. Hall (Seuil, 24 F) et de **L'ivrogne dans la brousse** d'Amos Tutuola édité chez Gallimard en 1953. Le premier vous apprend tellement de choses sur vous-même qu'il suffit d'ouvrir au hasard et d'en lire dix lignes pour s'y accrocher. Quant à l'autre, il est tout bonnement indescriptible. Son auteur, un Yoruba, planton à Lagos, prétend aussi être l'auteur de **L'histoire du chasseur sauvage dans la brousse des fantômes.** A part ça, un livre d'Alan Watts récent vient d'être traduit chez Denoël, publié directement dans la collection de poche **Médiations** (comme **Amour et connaissance** d'heureuse mémoire, 8 F) : **Matière à réflexion** est un livre d'essais publiés dans différentes revues américaines, dont **Play Boy**, où Watts s'en prend à l'habillement, à la bouffe, à la nature, etc. Profitable réservoir de bonheur. Dévorez-le. Vous y apprendrez que l'oiseau est un organe externe de votre corps et le poumon un organe interne. Et si lâcher quelques billets crasseux contre un canard au cidre doré et juteux vous arrache des larmes, vous comprendrez pourquoi vous n'êtes qu'un sombre crétin : argent et richesse, chimie et cuisine, pagne et smoking, Watts lève dans la bonne humeur un certain nombre de lapins. Son compère Abraham Maslow de même, avec **Vers une psychologie de l'être**, chez Fayard (30 F mais particulièrement joyeux : Maslow s'attaque — enfin ! — à la psychologie des gens qui vont bien dans leur tête).

Dans la même envolée, le grand voyage de Carlos Castaneda, **L'herbe du diable** (Soleil noir) : étrange, beau, plein de soleils et de calumets de la paix.



Quant au père Miller, qui nous donna le salutaire coup de pied au cul quand nous étions jeunes, et dont la lecture nous permit d'effacer de nos trognes ces abominables démangeaisons adolescentes, il revient en force. Son gros bouquin, chez Stock, est d'un jeune homme de quatre-vingt et quelques berges, aux yeux fatigués et à l'esprit alerte. Un festin. Titre : **Ma vie et moi**, chez Stock. En 10/18, **Mon ami Henry Miller** d'Alfred Perlès en profite habilement pour pointer le nez : un récit panoramique, du Miller à côté de Miller. Drôle et passionnant.

Folio (Gallimard) a eu la « riche » idée de publier le monumental **Ulysse** de Joyce en deux volumes (6 F chaque) : on perdait ses yeux dans les pattes de mouches de l'édition du Livre de poche. Ce n'est que deux fois plus cher. Dans cette même collection viennent de ressortir **Les paradis artificiels** — saviez-vous que lorsque Baudelaire allait au bordel on l'appelait « M. Charles » ? Livre très connu, d'accord, mais précédé cette fois-ci du texte de Théophile Gautier, plus rare, **Le club des Haschichins**. Ça vaut vraiment le coup.

Au Seuil, dans la même collection que **Pour comprendre les médias** de Mc Luhan et **La dimension cachée** d'Edward T. Hall, vient de paraître **Psychanalyse de la maison**, d'Olivier Marc, dédié « aux enfants, aux primitifs et aux sages ». Prix : 18 F. Comme le dernier bouquin de Dominique Tron, 22 ans, qui déclame pendant les concerts de Horde Catalytique pour la fin : **La science-fiction c'est nous** (Eric Losfeld). Une avant-garde bizarre et originale. Pour ceux qui connaissent l'anglais, le bouquin de John Lennon, **Lennon Remembers**, est sorti en édition de poche (Popular Library importation, 10 F). Et pour les occitanophiles, Pierre-Jean Oswald s'est mis en quatre : **Rouergue si** et **Messe pour les cochons** d'Yves Rouquette, **L'étranger du dedans** de Jean Larzac et, à paraître prochainement, **Occitanie, Premier cahier de revendication** de notre copain André Laude, poèmes-tracts et chants « dédiés à la langue et à la terre ré-épousées ».

Et d'autres encore, que les grands éditeurs envoient aux fraises et qui sont bien obligés de racler leurs fonds de poche pour publier leurs poèmes. C'est le cas de Daniel Habrekorn qui s'est multiplié en fabricant et diffuseur pour lancer son deuxième livre de poèmes : **Ce qui arrive...** Plus intéressant que les neuf dixièmes des romans débiles que vomissent chaque rentrée les éditeurs. On peut le trouver dans une trentaine de librairies parisiennes, en province aussi où les **Joueurs de non-A** le diffusent (c'est une librairie souriante qui se trouve rue de Lyon, Paris 4e, et qui place ce genre de bouquin artisanal dans nos nobles campagnes). Nous en profitons pour signaler les productions de la librairie de Saint-Germain-des-Prés, d'un prix dérisoire : les derniers numéros de **Poésie I** sont consacrés à la nouvelle poésie française, à la nouvelle poésie comique et à la poésie française en Belgique.

Pour terminer, un petit mot du style « réparons nos omissions ». Nous avions oublié la librairie Hachette et la librairie Hachette nous avait oubliés : le livre de Dominique Desanti sur **Flora Tristan** — ancêtre éclairée et talentueuse du M.L.F., il y a cent ans — n'a pas figuré à côté de celui, nettement moins bien foutu, de Jean Baelen — que nous avions toutefois signalé à votre attention. Voilà qui est fait, je peux dormir en paix.

BALI BARONG

Bali cultive l'équilibre. Les fêtes, le rite et le rêve le disputent aux rizières et aux cocotiers. A chaque jour suffit sa peine. On arrive à manger et l'on danse tous les soirs, sans être miséreux. A Uta Beach, les freaks survivent mieux qu'à Goa, ils planent en regardant la mer, branchés, tout simplement, sur la sérénité de l'île. Le temps leur est compté, les palaces poussent de ci, de là, l'argent des touristes érode la merveilleuse écologie balinaise. On vient

Deux fois j'ai vu danser la troupe de Ramayana de Peliatan. Je marchais sur la plage, vers minuit quand j'entendis les tambours et les balafons d'un gamelan baru qui se promenaient de rythme en rythme. Le dieu et sa dame dansaient pour le voyage organisé des cent meilleurs cadres commerciaux d'Air France. Ils faisaient du folklore sans forcer, pour un public uniforme qui ne décollait pas. La chemise hawaienne décolletée, ils rient avec les chefs du groupe. Le lendemain au temple, la chanson fut toute autre : les danseurs racontèrent aux paysans les vieilles histoires qu'ils comprennent, du roi cocu et du dieu courroucé, légendes du bien et du mal, de l'extase et de la possession. Impossible en ce lieu, d'échapper à leur science. Leur technique n'a rien à voir avec le ballet classique européen qui paraît balourd, prétentieux et bourgeois. Le Ramayana est nerveux, net et précis. Chaque rythme a ses mouvements, qui collent parfaitement à la mélodie, le corps entier est suspendu aux notes, docile comme une marionnette. Artaud parle : « Ces roulements mécaniques d'yeux, ces moues de lèvres, ce dosage de crispations musculaires, aux effets méthodiquement calculés et qui enlèvent tout recours à l'improvisation spontanée, ces têtes mues d'un mouvement horizontal et qui semblent rouler d'une épaule à l'autre comme si elles s'encastraient dans des glissières, tout cela qui répond à des nécessités psychologiques immédiates, répond en outre à une sorte d'architecture spirituelle, faite de gestes et de mimiques, mais aussi du pouvoir évocateur d'un système, de la qualité musicale d'un mouvement physique (...)
La merveille est qu'une sensation de richesse, de fantaisie, de généreuse prodigalité se dégage de ce spectacle réglé avec une minutie et une conscience affolantes.
Un jeu de jointures, l'angle musical que le bras fait avec l'avant-bras, un pied qui tombe, un genou qui s'arque, des doigts qui paraissent se détacher de la main... »

**d'inaugurer la première usine,
la danse s'orne de clichés artificiels,
les peintures d'Ubud se rapprochent
des chromos de la place du tertre,
les garudas sculptés prennent
un air bien de chez nous.
C'est la fin de l'histoire lente.
Prenez-en donc la mesure ;
du 6 au 19 novembre au théâtre
des Champs-Elysées de Paris,
les danseurs de Sébatu viennent
avec leur grand attirail balafons,
Barongs, grâce et hypnose.
Un voyageur nous a laissé quelques
messages**

BALI TRIP, KUTA BLUES CLICHES INDONESIENS

Coquillages magiques troués dans le reflet du soleil qui tombe, baumes, colifichets et peaux de serpent, bagues magnétiques, esprits frappeurs, bric à brac chinois, champignons pour le cerveau sortis à l'aube des bouses de bufflonne. Danses à clin d'œil. S'étonner, s'interroger, dériver, Bali. Très, très haut, manger du mort au restaurant végétarien, un soldat indonésien à la tête de scout mongolien pourrait vous faire flipper. Non, rien à faire. Le moral d'acier. Une fillette somnole dans un coin, il est tard, elle a la bouche ouverte comme les rats crevés. Les petites filles vendent des mangues et des lychees et des anneaux d'argent mais prennent la fuite quand elles voient des hommes nus. Le roi du champignon, qui n'a plus de dents, les cache dans un vieux chapeau. C'est illégal tout le monde s'en fout. Encore. Un vieux exhibe ses chicots en vendant des dents blanches de requin. La nuit, les pêcheurs maigres sortent de l'ombre, s'assoient près du feu, muets et sages, et s'en vont. Dans le cimetière sous le volcan, les morts sèchent au soleil en attendant la prochaine coulée, dans dix ans. Ailleurs on les brûle en dansant, les anciens ricanent, les enfants regardent, l'œil trouble, trois touristes s'angoissent et repartent dans leurs limousines de deuil. Une vieille femme qui se calcine finit à force de fondre par ressembler à un mouton. L'odeur. Le crépuscule enfin, le bain, des femmes dans les ruisseaux, voir vite avant la nuit. Voyeur malgré tout, avant tout. Le village des hommes aux ongles longs, les derniers des mandarins ont bien droit au repos.

Trip. La mer, la nuit éclate en nappes extra blanc. Les rouleaux dévalent l'escalier du casino de Paris et Mistinguett descend, sans rire. Ils éclatent, fulgurants lasers qui se connectent au zygomatique. Dans quel sens tourne donc la Lune ? Trois garudas descendent en planant — branché à ce point c'est pas possible, les monstres balinais sont familiers et amicaux —. Le sable rouge. Un jardin japonais, les petits hommes courent en portant des ballots. Flotter sur les vagues, la nuit, curieux. Elles sont pressées tout d'un coup, se précipitent. Au bout de la plage, un temple serré dans le nœud d'un fleuve mince. Un grand festival. Les hommes à turban arrivent la lance à la main. Ondulant pour les morts, l'œil qui tourne, mouvement lent et maîtrisé. On danse toute la nuit, le danseur vedette est facteur, travaille le jour, se prépare le soir. Les heures passent et les femmes se poudrent en rythme au fond du temple. Une manœuvre sûrement machiavélique, je crois à une cérémonie magique. Je n'y comprends plus rien. Je mange du boyau de porc pimenté, curieux délice, des balinais m'observent et rient. Un sorcier en uniforme vend des capotes et des peaux de serpents et du ginseng. Il baratine comme le Docteur Doxey. Le cercle qui l'entoure attentif me tire vers le milieu. C'est un curieux vertige. Je recule pour ne pas tomber. Les jeux du hasard m'accrochent. Une pièce de I ching tourne sous un sol de cuir sur un tapis noir. Je la regarde une heure. Etranger dans mon univers, bizarrement présent dans celui des autres. L'alchimie centre comme le zen. Le banyan notable frémit, étroitement grée à lui, je sens ses tressauts. Les épineux m'agressent dans les dunes comme des ignanes, avec des frôlements gluants. Au-dessus de moi, les lumières du grand cirque se balancent pour m'honorer. Merci. Au revoir.

**Je savais que mon voisin
avait fait l'amour.
On entend tout à travers
les cloisons de bambou.
Je le rencontrai plus tard,
il ne m'avait parlé qu'une fois,
lors d'un festival dans un temple
où je songeais à l'écart,
ce qui suffit à fabriquer
une réputation d'anachorète.
Je lui dit :
« Tu as dormi avec Bobby,
je l'ai senti en méditant
sous le banyan sous l'emprise
de la magie des lieux. »
« C'est vrai, c'était donc vrai,
un télépathe, incroyable. »
Je hochai la tête
et je devins un mage.**

Bernadette est partie depuis dix-huit mois, Jean le Mauritanien qui cherche ses déserts en Orient, depuis Mai 68. Ils ont les cerveaux propres comme la pipe d'un carburateur neuf. Bernadette marche toute la nuit vers le temple de Thana Lot, somnole une ou deux fois dans les cabanes de pêcheurs. Elle aime danser nue et nerveuse ,en rêvant qu'elle incarne le Garuda convulsé. « Tu sais, mon copain, il est très haut, il a revécu la vie de Surcouf, toute l'épopée corsaire ». Jean : « Va plutôt voir Patrick, man. Il est très high, il a trippé sept mois au temple, il vit dans la montagne près de Besakih avec une chinoise... » Jean, c'est bon de te rencontrer la nuit seul sur la place à dix kilomètres et que tu tapes les passants d'un clope. Jean tu tires le I ching tous les matins, c'est vraiment super quand tu arrives toutes dents dehors et que tu dis « wow, man le I ching me l'a dit, je suis un mec vraiment bien ». Tu racontes comme le vieux peuhl sous son baobab : « Man, un mec qui a longtemps fait la route, pas besoin de mots, on se saisit comme ça, c'est le feeling ». Et pourtant tu continues : « le centre de l'Ethiopie, cool man, très cool. Le Rajastan, au seul nom tu dois comprendre ! Atjlh dans le nord de Sumatra, l'herbe la plus forte du monde et j'y étudie l'Islam depuis six mois... » L'américaine a la voix très douce. Elle regarde les vieux tissus usés, ornements des temples, légiles aux ors dévalués et broderies des marguilliers de Ben Pasar : « voilà une étoffe à pouvoir, la mémoire de cent ans de temple et d'hommages sacrés, je la sens vibrer le soir. » C'est possible. On plane pour cinq francs par jour à Kuta Beach et les bus mènent au bout de l'Ile pour un franc.

**Il y a des laids partout :
un Californien venu faire du surf
fait porter sa planche
par un Balinais
qu'il paye cinquante centimes
de l'heure.**

provocation manipulation

Automne 1970 : des banlieusards qui participent aux abords de la gare Saint-Lazare à des mini-meetings improvisés se retrouvent tout à coup cernés, matraqués et entrainés à Beaujon. Les orateurs qui avaient si brillamment lancé le débat public n'étaient que des provocateurs. Le but de l'opération consistait à ficher les banlieusards les plus remuants tout en inspirant une sainte frousse aux autres.

Le 27 mai de cette même année se déroule le procès des deux anciens directeurs de la Cause du peuple, Le Bris et Le Dantec : avec une maladresse invraisemblable, le gouvernement choisit ce même jour pour lancer un mandat d'arrêt contre Alain Geismar. Le but est atteint : les étudiants s'énervent. Pour s'assurer de la réussite de la manœuvre, les responsables de la police ont truffé les rangs gauchistes « d'étranges civils » qui cassèrent tout ce qu'ils purent (le Monde du lendemain signale le fait). Les manifestations violentes effraient l'opinion publique et facilitent la répression et l'interdiction de la G.P.

Mais il n'est pas toujours nécessaire d'infiltrer des indicateurs à l'intérieur du mouvement que l'on veut discréditer et sabrer. Le 9 mai 1970, deux membres du S.A.C. font exploser une bombe dans le hall du palais de justice de Besançon : il s'agit d'attribuer l'explosion aux maoïstes. Piteux échec, les deux lanceurs de bombes se font pincer peu après.

En mars 1972, M. Nogrette, membre de la direction du personnel des usines Renault, est enlevé par un groupe clandestin qui se présente comme « Nouvelle Résistance Populaire ». Dans certains milieux pari-

Avant les autres pays, la France avait ses hyper-réalistes, dont Monory.
Quand il était petit, Monory a été vivement impressionné par le filtre bleu que le projectionniste du cinéma ambulant vissait sur l'objectif de son appareil. Depuis, Monory voit la vie en bleu, et la peint en bleu. Il restera dans deux mille ans le témoin d'une couleur qui aura disparu du ciel : entre le pop et l'hyper-réalisme, Monory glisse ses ondines bleues dans des ensembles floraux bleus, des baignoires bleues, des taxis bleus, des couloirs froids et des jungles de H.L.M.

siens, des bruits courent : selon certains, l'enlèvement aurait été l'œuvre du S.A.C. Il s'agissait d'étouffer dans l'œuf l'avènement de ce mouvement révolutionnaire non-communiste que laissait présager le succès de la manifestation du 4 mars. Selon d'autres, l'enlèvement engagerait la responsabilité de sections « hors cadre » du P.C.F., et dans une semblable perspective. De toute façon, même si un groupe maoïste a commis l'enlèvement, il a agit conformément aux vœux du S.A.C. et du P.C.F. Un beau cas de provocation involontaire.

En 1970, une agression se produit contre l'imprimerie de la Nation et du Parisien libéré, quand un « commando gauchiste » attaque le commissariat Saint-Thomas-d'Aquin. La technique est différente : des agents avaient été infiltrés à l'intérieur des groupes. Non contents de renseigner la police, ils s'efforçaient de pousser les militants à des gestes activistes violents. Une preuve en fut apportée le 6 mai 1970, jour du procès des assaillants du commissariat. Un ancien membre du commando vient tout naïvement raconter son rôle de provocateur à la barre des témoins.

Parfois, les pressions s'exercent conjointement à l'intérieur et à l'extérieur : en 1969 en Italie, au moment de l'affaire Pinelli-Valpreda, les rangs des anarchistes furent parsemés d'indicateurs. Et des mouvements d'extrême-droite, camouflés ou non en gauchistes, firent exploser partout des bombes : quatorze attentats en un an.

Le provocateur involontaire, manipulé par la police, participe activement à ce jeu : on sait aujourd'hui que beaucoup de barricades dressées à Paris en juin-juillet 1968, mais non en mai, l'ont été par les soins d'agents provocateurs appointés, aidés de naïfs provocateurs involontaires.

Le bilan est double : la répression policière envenime la maladie sans la soigner, certes, mais la provocation peut s'avérer exceptionnellement efficace. Stratégie peu coûteuse en regard des résultats obtenus, il est à peu près certain que sa pratique va se développer dans les années à venir. On peut aller jusqu'à envisager, dans chaque direction de la criminalité, des équipes de provocateurs spécialisés, chargés par la hiérarchie officielle d'actions réelles qui, par leur impunité relative et leur succès, prendraient peu à peu le pas sur le pègre authentique qu'ils élimineraient. Tel est le thème de la nouvelle de Police-fiction rédigée par Bernard Thomas, l'auteur des Provocations policières, récemment publié chez Fayard : la seule étude complète, à notre connaissance, sur le sujet. Un bouquin passionnant et effarant. La nouvelle que vous allez lire exagère plutôt qu'elle n'invente.

LE soir tombait sur un Paris bouffi, suintant, bourré de pilules contre l'angoisse. Avec cet index courroucé pointé vers les passants, l'image bleue phosphorescente, en relief, s'étalait sur le mur jouxtant le **Maréchal Brune** lieu de rendez-vous favori des loulous de la Porte de Vanves. Quiconque, venant de la Porte Brancion, passait sous le pont des Monorails de l'Ouest se voyait contraint de lire l'injonction qu'elle criait : « Engagez-vous dans les Brigades P ! » C'est ce qui arriva à Joe Topper. Chevauchant son deux roues à moteur mixte, mi-pétrole (pour amortir les investissements du cartel) mi-électricité (pour observer les normes antipollution), cosmonaute noir moulé d'acryline aux traits flous derrière le plexiglas, il vira vers la gauche en direction de l'ancienne rue Raymond-Losserand. « L'intox continue », marmonna-t-il en rangeant son engin.

En ôtant son casque, il se laissa cependant happer quelques instants par les phrases insidieuses qu'un appareil de projection incrivait sur le mur : « Ne vous nourrissez plus de fantasmes, RÉALISEZ-LES ! VIVEZ PLEINEMENT ! Jeunes gens épris d'aventures, inscrivez-vous en masse dans les Brigades P. Formation professionnelle accélérée et gratuite. Salaires élevés. Nombreuses primes de risque. »

Ainsi le gouvernement réalisait le fameux plan P, dont les gens parlaient comme d'une arme absolue contre les « citoyens non alignés », réfractaires en tous genres à la civilisation. Joe se flattait d'être des leurs. La vie allait devenir coton.

Il pénétra dans le café, la narine en groin. La première bagarre éclata vers 21 h 30. Plusieurs versions contradictoires ont circulé sur son origine : on peut seulement affirmer que le patron du **Maréchal Brune** y eut l'œil droit crevé.

Suivi de ses acolytes — Gus, dit le Grêlé, Tom Pouce et Jerry —, le loulou put néanmoins s'enfuir avant l'arrivée de la police. Vers minuit l'équipe se fit remarquer par son inso-

lence dans un bal à Issy-les-Moulineaux. Une rixe éclata à nouveau. Il semblerait que Joe et Gus aient alors réussi à entraîner deux filles appartenant à la bande de Riton : d'où une poursuite en moto à travers les rues de la banlieue ouest, aussitôt suivie d'une véritable bataille rangée à la lisière du bois de Meudon. Tom Pouce et Jerry furent grièvement blessés, ainsi qu'une fille et trois garçons de chez Riton.

L'affaire ayant atteint des proportions nationales, le ministre de l'Intérieur ordonna la mise en application du plan Marie-Rose, et envoya sur place ses Compagnies de Rationalisation Sociale, les fameux C.R.S. Joe fut le premier à remarquer l'approche silencieuse de leurs fourgonnettes blanches. Il abandonna aussitôt sans vains scrupules Gus et la dernière fille, s'élança à travers la forêt et réussit à disparaître du côté de Vélizy II où il se terra toute la journée du lendemain.

Il ne sortit de sa cachette que le soir, affamé et nerveux. Sa montre indiquait huit heures et demi. Forteresses de l'anonymat, bouges pour détresses rentrées, bouges à débiles, des buildings le cernaient. Les pelouses avaient cet aspect sinistrement impeccable des gazons interdits. Les fenêtres des cuisines grouillaient d'ombres. Un vacarme de télévision, de vieillote musique pop, de cris, se répercutait, confusément sur les murs. Il s'approcha d'une fenêtre du rez-de-chaussée dont les stores « sécurité » n'étaient pas baissés. Devant sa table VI[e] République en produit pétrolier, un fonctionnaire à la ceinture défaite, ingurgitait le steack de pétrole vespéral enrobé de purée synthétique, en compagnie de sa matronne ventrue et de son rejeton. Le trio tournait le dos à Joe. Devant eux, embrumant, tripotant, malaxant leurs méninges, la télévision.

Catherine Langeais — elle venait de fêter ses quarante années de carrière — apparut sur l'écran pour annoncer l'émission « Le Grand Jeu », le plus fort indice d'écoute des six programmes, une émission souvent relayée par la Mondovision. Le thème en était invariable : une chasse à l'homme en direct, entrecoupée de séquences de variétés, avec participation des Légions de Délateurs, il en existait une par quartier — tous les téléspectateurs étant du reste invités à téléphoner au studio pour fournir les renseignements qu'ils possèdaient sur le criminel fugitif.

Miramont, contrôleur général de la Police, prit le relais de la speakerine. Puis une photo sur tout l'écran : face et profil, la tête de Joe.

Lâchée au fond du ventre, l'angoisse s'amusa un bon moment. Ils étaient bien rares, les tristes héros des émissions précédentes qui avaient pu échapper à la justice des Tribunaux Populaires. Les spectateurs, en décisant du verdict, se vengaient de la peur que leur faisaient subir les individus qui, comme Joe troublaient grâce aux **media** le vide dosé de leur somnambulisme.

Son tempérament combatif reprit cependant le dessus : puisqu'aussi bien il n'avait pas une chance de s'en sortir, Joe décida de vendre sa peau pour un prix maximum.

Quelques avantageuses coïncidences lui permirent d'arriver jusqu'à la place Beauvau au volant d'une voiture volée : non sans avoir tué au passage deux Délateurs agréés qui s'étaient élancés à sa poursuite. Une cour, un escalier, un couloir. Agents en faction, autre couloir — avec moquette celui-ci. Et là, l'indication cherchée : contrôleur général de la Police.

Joe pousse la porte du pied. A l'autre bout de la pièce, majestueusement stupide, un grand bureau. Derrière un fauteuil tournant, une silhouette le dos tourné. Une cigarette fume, un combiné téléphonique, une voix, cette voix quêteuse de haine tout à l'heure, cauteleuse maintenant : « Mais certainement M. le Ministre... Tout se déroule admirablement... Selon le plan prévu... »

Joe sort son arme de sa poche. Il fait un pas et tire. Un autre pas, un autre coup. Et un dernier pour faire bonne mesure. Puis il demeure immobile, assouvi. Son bras se baisse. Un léger frôlement sur sa droite :

— Et trois, six.

La voix, cette maudite voix ! Il sursaute. Un homme est là, debout, souriant, qui lui ôte tranquillement le revolver de la main : Miramont.

— D'après mes experts, votre chargeur est vide... Exact ?... Que dites-vous de ma mise en scène, Joe Topper ?

Le prenant par le bras, Miramont entraîne Joe jusqu'au bureau : le combiné tenait avec des agrafes. La voix sortait d'un magnétophone.

— Asseyez-vous. Je vous attendais...

Quelque chose craque dans le cerveau du jeune homme.

— Naturellement, vous bénéficiez d'une chance assez exceptionnelle. Comme vous le savez, le « Grand Jeu » comporte une loterie. Or pour la première fois depuis plusieurs années, le gros lot est sorti : l'amnistie.

Les lézardes s'approfondissent sous le crâne du loulou. Sourire accentué de l'autre, très à l'aise.

— De vous à moi, j'avais donné l'ordre de vous aider un peu, pour le gros lot... Je pense que vous en valez la peine. J'ai consulté votre dossier au fichier national... Et puis tout à l'heure, la manière dont avez forcé ce barrage, tout ce sang, ces morts !... Là j'ai compris que je ne me trompais pas. La révolte absolue !... Si vous saviez à quel point des gens comme vous nous font défaut...

Une pirouette, et le Contrôleur reparaît tenant deux grands verres de whisky, dont il passe l'un dans la main de Joe.

— En un mot, ce que vous faisiez en petit, en minable, entre la Porte de Vanves et Issy-les-Moulineaux, je vous propose à partir d'aujourd'hui de le faire en grand, avec des moyens dignes de vous. Du hold-up, du crime, du faux, ce que vous voudrez. Vous aurez toute notre organisation derrière vous pour arranger vos coups. Cela dit, si vous vous faites pincer, vous vous doutez bien que ce n'est plus pareil... Le pays a besoin de voir qu'on abat nos brebis galeuses. Et puis, où serait le plaisir pour vous les jeunes, si on supprimait le danger, hein ? C'est ça qui vous excite, hein ? Alors c'est OUI ? Vous signez votre engagement dans les Brigades ?

Joe flaire un piège.

— C'est une blague ou quoi ? Qu'est-ce que j'ai à foutre là-dedans, moi !

— Voyons mon cher Joe, ai-je une tête à plaisanter ? Je me suis donné beaucoup de mal pour vous amener ici. Une manipulation exemplaire, avouez-le. Tout ce qui vous est arrivé est le fruit d'un plan détaillé établi par mes services. J'espère que vous le comprenez. Pourquoi je vous propose ça ? C'est pourtant simple. Nos psycho-sociologues vous ont sélectionné. Dans le métier que je vous offre, les honnêtes gens sont nuls. J'ai besoin de vous pour combattre toutes les formes de la subversion, pour les supplanter surtout, les remplacer. En un mot pour être un agent provocateur à temps complet. Pour étendre la provocation à tous les domaines avec logique, cohérence... et doigté !

— Vous êtes cinglé.

— Non. Le désordre existe. Aucune police n'a jamais réussi à le supprimer. Nous, au contraire, nous le fabriquons sciemment : quel meilleur moyen de le contrôler ? Cela nous permet de combattre l'autre désordre, le dangereux, l'inconnu. Les Brigades vont être la clé de voûte de l'essor national dans l'ordre et la liberté ! Alors, vous signez ?

— Mais enfin, depuis quand m'avez-vous repéré ?

Fiche caractériologique, comme tout le monde : établie à la Maternelle par les pédagogues, revue à onze, quinze et vingt ans. Etude poussée du comportement. Bien entendu, nous n'obtenons jamais de certitude. Mais enfin, un simple calcul de probabilité...

Miramont tape sur un dossier ouvert sur son bureau.

— Vous avez eu une conversation au **Maréchal Brune** le 7 janvier avec un homme... Un agent à moi. Je cite : « Joe Topper tient le Contrôleur Général pour le responsable n° 1 de la répression. Se répand en menaces. Je l'ai encouragé de mon mieux. » C'est là que l'idée m'est venue. Vous me haïssez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Parfait. Un dernier mot : on s'amollit vite dans nos services, vous verrez. Un scrupule, une minute de sentimentalité, et c'est fini... Mais il sera toujours temps de voir ça. Pour l'instant on est bien d'accord sur tout ?

C'est ainsi que Joe Topper fit son entrée dans les Brigades de Provocation, la crème du dispositif policier de l'époque. Miramont ne s'était pas trompé : plus les coups auxquels il participa furent pourris, plus il manifesta d'enthousiasme.

Il débuta en mai 1985 lors de la grève des élèves de l'Ecole de Police de l'Esprit de Nanterre. Au cours des Travaux Pratiques de Manipulation Psychologique, trois étudiants cobayes s'étaient mis à présenter des symptômes de paranoïa. Les doses de **pep-pills** utilisées avaient été trop fortes. Ils déclaraient vouloir se retirer volontairement dans la réserve du Massif Central sous le prétexte de « ne plus être complices de toute cette saloperie ». Un mouvement spontané éclata, qui prit comme thème le non-respect des normes de sécurité

dans le travail et l'impéritie des pouvoirs publics.

Joe, alors délégué auprès du ministère de la Sécurité Sociale (ex Affaires Sociales, à présent rattaché, comme tous les autres portefeuilles, à l'Intérieur) fut chargé du problème. Il se fit aussitôt remarquer à Nanterre comme un militant radical. Lors d'un défilé aidé de quelques adjoints, il lança deux grenades contre les Forces de l'Ordre, en tua deux et brisa quelques vitrines. Le lendemain, la presse écrite, parlée, télévisée, que contrôlait en sous-main le Ministère des Renseignements Généraux (ex-Information) entamait une campagne violente contre « toute cette chiennerie qui dénigre les bienfaits du progrès et suscite la réprobation unanime des peuples civilisés ». Le bon grain étudiant fut séparé de l'ivraie, et les principaux leaders rééduqués.

A peu de temps de là, dans l'immense salle de contrôle du Grand Ordinateur National, véritable pouls de la France, un voyant rouge s'alluma. Questionnée, la machine révéla que les employés des P et T, et les spécialistes des tables d'écoute en particulier — c'est-à-dire près de la moitié du personnel —, donnaient des signes d'impatience inquiétants. Miramont fut consulté, et convoqua Joe. Les deux hommes mirent au point un plan, révo-

lutionnaire pour l'époque, banal aujourd'hui : ils poussèrent les travailleurs à déclencher une grève illimitée. La mesure fut alors justifiée par ce qui allait devenir le paragraphe 3 de la Charte du Travail : « Etant entendu que si les travailleurs obtenaient sans effort les revendications qu'ils formulent, leurs demandes n'auraient plus de fin ; étant entendu que sans le contrôle permanent de l'Autorité, l'anarchie gangrénerait rapidement la République ; étant entendu enfin qu'en toutes circonstances les travailleurs doivent avoir l'impression qu'ils maîtrisent leur destin ; pour ces raisons, et quelques autres plus secrètes, des ordres de grève seront périodiquement lancés par nos syndicats. » Le résultat, on le sait, dépassa les espérances. « Les truffes, c'est pas des Seigneurs », commenta Joe.

C'est également au tandem Miramont-Joe Topper qu'il faut attribuer la solution du grave problème posé jusqu'alors par les groupes **Anamatroluco**, résidus des anciennes sectes anarchistes, maoïstes, trotskystes, luxembourgistes et communistes. Jusqu'en 1988, on les pourchassait pour les torturer et les liquider, fournissant ainsi à bon compte sa ration de martyrs à la cause révolutionnaire. Joe suggéra au contraire de les subventionner discrètement tout en les aidant par des pressions extérieures comme par d'habiles intrigues internes à propager des idéologies retardataires, désuètes, périmées et surtout propres à inspirer la terreur. Ce fut beaucoup plus facile qu'il ne s'y attendait : « Des guignols. Y déconnent de première », en conclut-il. Les slogans, tracts, brochures **anamatroluco** présentèrent bientôt à la population des alternatives tellement effroyables qu'elles rejetèrent les éventuels sympathisants vers le régime bien mieux que la répression n'y avait réussi.

Restaient, bien sûr, quelques irrécupérables déchets de la race humaine : des gens qui n'avaient pas su démystifier les aberrations de Bakounine, Marx, Marcuse, Choron, ou même Debord. A ceux-là, il fallait bien donner la chasse. Par bonheur toutefois, Joe put se décharger de cette part de sa tâche sur les **Anamatrolucos**, eux-mêmes jaloux de conserver l'exclusivité de l'opposition. Ils traquèrent les irréguliers avec une délectation farouche, digne des meilleurs Délateurs. Il fallait leur arracher les fugitifs pour les expédier dans la réserve du Massif Central avant qu'ils ne leur eussent crevé les yeux, ou arraché quelque tragique autocritique par d'inavouables moyens.

En 1990, Joe atteignit sa trentaine. Il n'avait pas de rival dans les Brigades. Sa réussite semblait se nourrir d'un désir de vengeance apparemment démesuré. De son côté, la société semblait se repaître et prospérer grâce aux coups qu'il lui portait. Avec Miramont, il acheva d'organiser les équipes de biologistes chargés de contrôler chaque foetus, de façon que les nouveau-nés correspondent en quantité et en qualité aux normes du Plan. Il pratiqua lui-même une lobotomie sur un scientifique qui avait refusé de diminuer le quotient intellectuel d'un embryon sous le prétexte qu'il s'agissait de l'arrière petit-fils d'Albert Einstein : « S' prenait pour une vedette, le gazier ! »

Il aida les pédagogues à perfectionner les méthodes propres à ouvrir sans réticence l'esprit de chaque enfant aux bienfaits de la Démocratie Suravancée, grâce à la pratique du grand Confusionnisme. Il partit en guerre contre ses anciens frères les loulous, et les aida à réintégrer le troupeau ordinaire des G.M., les Gentils Manipulés. En cas de refus de leur part, il les envoyait avec bonté à l'hôpital : « pour se faire ravauder la capsule ».

MAIS la période la plus spectaculaire de sa carrière se déroula évidemment à la Brigade de Récupération. Joe commença par recruter quelques anciens truands, des émules de Jo Attia, Bouchesèche et consort. Par l'intermédiaire de Miramont, il les fit bénéficier de la complicité occulte de la hiérarchie officielle : ainsi les voyous supplantèrent et supprimèrent aisément ceux de leurs collègues qui refusaient l'alliance. Pourvu qu'ils respectent leur contrat, on n'inquiéta jamais les gangsters protégés qui fournissaient aux caisses de l'Etat tout l'argent nécessaire à l'ensemble des activités clandestines indispensables au maintien de l'ordre. Ainsi prospéra ce qu'on nomme depuis l'Industrie Sauvage.

Grâce aux dividendes qu'il touchait désormais, Joe devint riche. Il accéda enfin au statut de G.R. (Gentil Réorganisateur), eut droit à une résidence située à l'Ouest de Paris, dans un quartier protégé la nuit contre les rôdeurs par des caméras à rayons infra-rouges. Il entra dans l'intimité des profiteurs du régime, acheva de mépriser ceux qui n'avaient pas su, à son instar, se faufiler parmi eux, l'immense troupeau des G.M., inconscients de la puissance des G.R., et se maria avec « un vrai prix de Diane », la petite Jeannette Cau, fille du Secrétaire d'Etat aux Renseignements Généraux .Il se demandait bien par moments, si les privilégiés, tout occupés à défendre leurs intérêts matériels, étaient aussi libres qu'ils le prétendaient .Mais enfin il exerçait sa tyrannie sur une partie de la population. On l'implorait, le redoutait, le calomniait, le flattait : il était heureux.

Le drame éclata stupidement dans la nuit du 28 octobre 1995. Joe assurait un remplacement à la tête de la Brigade des Stupéfiants. Un certain nombre de ses inspecteurs faisaient ce soir-là la tournée classique des lieux publics ,distribuant à qui en réclamait des capsules de L.S.D. et des sachets d'héroïne à tuer un bœuf. Soudain ,dans un bar de la rue Saint-Benoît, il vit une main se tendre vers lui. Au-dessus de la main, un visage empâté, meurtri, résigné ,avec un regard terne de chat castré : Gus. L'épisode de la forêt de Meudon lui revint tout à coup en mémoire et sa propre fuite... Il refusa de donner un sachet à son ancien ami : il lui devait bien ça.

Le scandale fut immense. Gus perdit son sang-froid et injuria Joe. Les consommateurs prirent son parti : tant et si bien que le Provocateur se vit contraint d'avouer ses fonctions pour se justifier. C'était une faute professionnelle grave.

Le lendemain, à l'aube, le téléphone sonnait chez lui : Miramont .

— Je vous avais prévenu en vous engageant voici dix ans, dit le haut fonctionnaire. Aucune faiblesse. C'est très dur, d'accord, mais c'est le règle et vous le savez. Pour être franc, mon cher Joe, nous allons être obligés de nous séparer de vous. Cela me fait de la peine, sincèrement, croyez-moi. Mais mettez-vous à ma place : je ne peux pas courir le risque, à mon poste, de verser dans le sentiment. Je vous demanderai donc de venir au bureau signer votre démission et compléter votre reconnaissance de crimes. A tout à l'heure. »

Ainsi la farce s'achevait. Joe n'avait pas à se plaindre : depuis 1985 il s'était toujours trouvé du côté du manche. Et pourtant : finir obscurément suicidé, ou livré aux Tribunaux Populaires, quand on s'est habitué à l'idée de tenir le monde entier, un jour, par la fraude et le chantage ! Et si cette idée même, c'était Miramont qui la lui avait inspirée ? Oui, pour le faire marcher, quitte à l'abattre le jour où il n'aurait plus besoin de lui... Quelle force intacte en Joe, et quelle haine retrouvée.

Place Beauvau, on le laissa entrer sans difficulté chez Miramont. Le contrôleur général était assis à sa place habituelle, dans le grand fauteuil, devant le bureau chargé de dossiers.

— Mon pauvre Joe ! s'écria-t-il du plus loin qu'il aperçut son agent. Quelle sale histoire, croyez-vous !... Vous prendrez bien un petit whisky avant le Grand Départ ?

La Vieille poufflasse ! Un authentique criminel, lui. Mais légal.

— Il y a des moments, voyez-vous, reprit le fonctionnaire avec mélancolie, où j'ai l'impression que quelque chose m'échappe... Comme si je n'arrivais plus à contrôler vraiment l'électronique sociale...

— Truqueur, prononça Joe entre ses dents.

— Pardon ?

La balle atteignit le contrôleur en plein ventre. Il demeura un instant debout, les verres à la main, contemplant son visiteur d'un air incrédule. Puis il tourna sur lui-même et tomba sur la moquette verte dans un cliquetis de glaçons et de verres cassés.

— ... Vous voyez bien que je disais vrai, murmura-t-il dans un souffle mouillé de sang qui fut le dernier.

Quelques instants plus tard, les huissiers se précipitaient, suivis d'un tourbillon de gardiens. Joe fut désarmé. On lui passa des menottes. Le Ministre en personne surgit. Il s'approcha du cadavre avec un air d'émotion sincère, puis se pencha vers l'oreille d'un individu que Joe connaissait bien : le secrétaire particulier de feu le contrôleur, son homme de confiance.

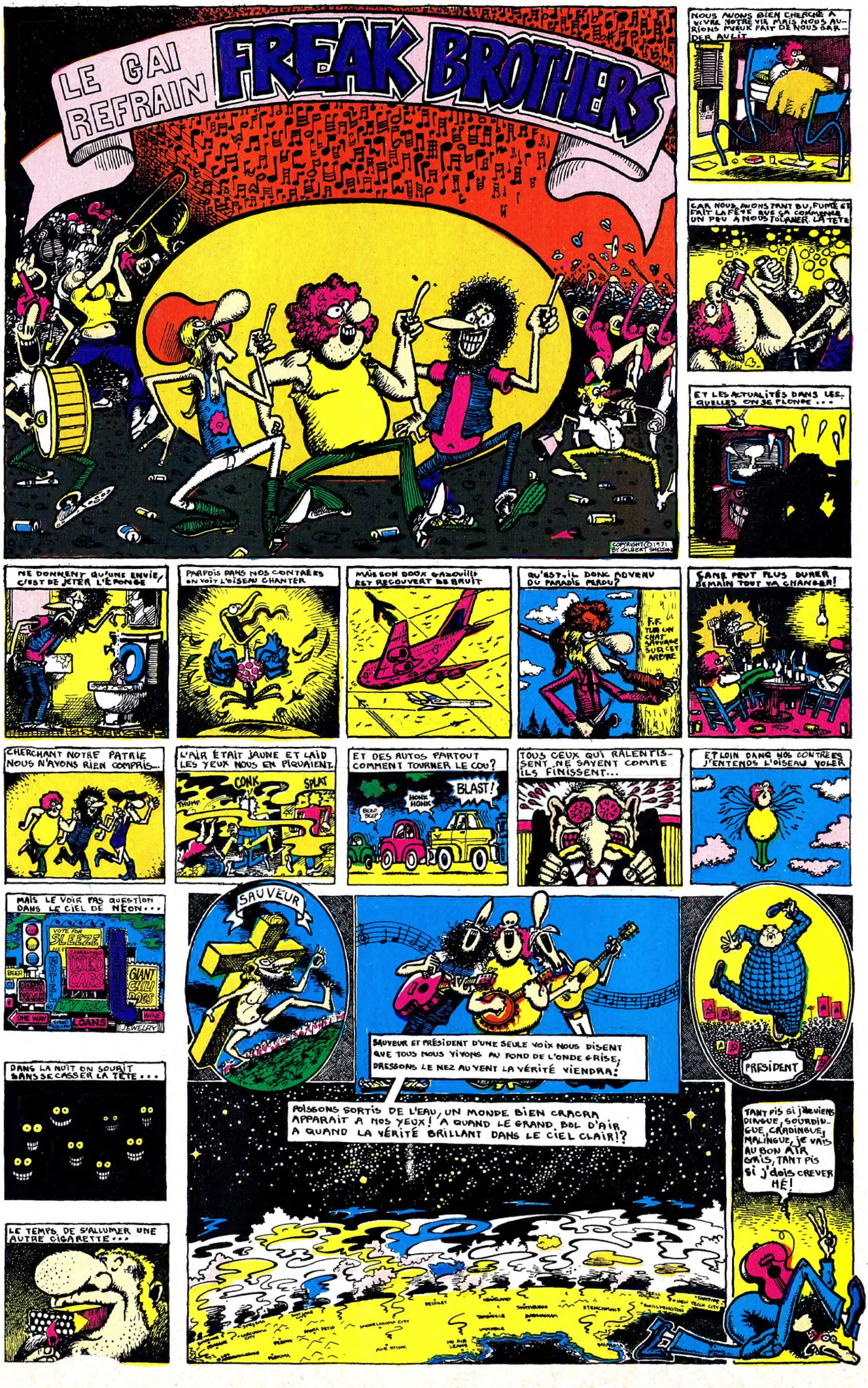
— Bravo ! crut entendre Joe. Tout s'est déroulé exactement comme vous l'aviez prévu. Miramont devenait trop puissant avec ses Brigades. Vos P1 n'auraient pas réussi à le surveiller longtemps. Comme convenu, vous aurez la place.

Puis il parut s'aviser de la présence de Joe.

— Joe Topper, l'agent modèle ; s'exclama-t-il ironiquement. Vous allez le payer cher. Le Tribunal Populaire ! Et cette fois vous n'y couperez pas.

Joe n'y coupa pas. Mais comme l'Autorité ne pouvait absolument pas courir le risque de le voir parler à l'audience, on lui fit subir une lobotomie préalable. A partir de ce moment, il fut parfaitement exemplaire. Il prit place sur la chaise atomique comme s'il n'avait pas bien conscience de ce qui lui arrivait.

Bernard Thomas.


LE GAI REFRAIN
FREAK BROTHERS
COPYRIGHT © 1971 BY GILBERT SHELTON
NOUS AVONS BIEN CHERCHÉ À VIVRE NOTRE VIE MAIS NOUS AURIONS MIEUX FAIT DE NOUS SARDER AULIT
CAR NOUS AVONS TANT DU FUMÉ ET FAIT LA FÊTE QUE ÇA COMMENCE UN PEU À NOUS TOURNER LA TÊTE
ET LES ACTUALITÉS DANS LESQUELLES ON SE PLONGE . . .
NE DONNENT QU'UNE ENVIE C'EST DE JETER L'ÉPONGE
PARFOIS DANS NOS CONTRÉES ON VOIT L'OISEAU CHANTER
MAIS SON DOUX GAZOUILLIS EST RECOUVERT DE BRUIT
QU'EST-IL DONC ADVENU DU PARADIS PERDU?
F.F. TUE UN CHAT SAUVAGE SUR CET ARBRE
ÇANE PEUT PLUS DURER DEMAIN TOUT VA CHANGER!
CHERCHANT NOTRE PATRIE NOUS N'AVONS RIEN COMPRIS...
L'AIR ÉTAIT JAUNE ET LAID LES YEUX NOUS EN PIQUAIENT.
CONK
SPLAT
THUMP
ET DES AUTOS PARTOUT COMMENT TOURNER LE COU?
HONK HONK
BLAST!
BEEP BEEP
TOUS CEUX QUI RALENTISSENT NE SAVENT COMMENT ILS FINISSENT...
ET LOIN DANS NOS CONTRÉES J'ENTENDS L'OISEAU VOLER
MAIS LE VOIR PAS QUESTION DANS LE CIEL DE NÉON...
VOTE FOR SLEEZE
USED CARS
GIANT CHILI DOGS
ONE WAY
LOANS
WINE
JEWELRY
SAUVEUR
SAUVEUR ET PRÉSIDENT D'UNE SEULE VOIX NOUS DISENT QUE TOUS NOUS VIVONS AU FOND DE L'ONDE GRISE, DRESSONS LE NEZ AU VENT LA VÉRITÉ VIENDRA!
PRÉSIDENT
DANS LA NUIT ON SOURIT SANS SE CASSER LA TÊTE . . .
POISSONS SORTIS DE L'EAU, UN MONDE BIEN CRACRA APPARAIT À NOS YEUX! À QUAND LE GRAND BOL D'AIR À QUAND LA VÉRITÉ BRILLANT DANS LE CIEL CLAIR!?
TANT PIS SI J'DEVIENS DINGUE, SOURDINGUE, CRADINGUE, MALINGUE, JE VAIS AU BON AIR MAIS, TANT PIS SI J'DOIS CREVER HÉ!
LE TEMPS DE S'ALLUMER UNE AUTRE CIGARETTE . . .